

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

# CAP·AUX·DIAMANTS

## DRUMMONDVILLE, DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE

# 200<sup>e</sup> :DRUMMOND VILLE 2015



DRUMMONDVILLE EN CARTES POSTALES



N° 123 | AUTOMNE 2015 9,50 \$  
Envoi de publication. N° de la convention 40069616. Port de retour garanti. C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1H 4M8

# clin d'oeil

## GALERIE D'ART MONT SAINTE-ANNE

1, boulevard du Beau-Pré  
Beaupré (Québec) G0A 1E0  
www.galeriemontsteanne.com  
(418) 827-4433



Sylvie Provost, *Celui qui regarde...*  
Acrylique, 40" x 40".

## MUSÉE BEAULNE

96, rue de l'Union  
Coaticook  
819 849-6560  
museebeaulne.qc.ca  
info@museebeaulne.qc.ca

Le Musée Beaulne loge dans le Château Norton, une résidence bourgeoise classée monument historique. Des expositions variées y sont présentées tout au long de l'année.



## RELÈVE DE LA GARDE À LA CITADELLE 6

1, côte de La Citadelle  
Vieux-Québec, (Québec) G1R 3R2  
418 694-2815  
www.lacitadelle.qc.ca

Assistez à la relève de la garde présentée à la Citadelle depuis 1928! L'inspection de la troupe, la fanfare du Royal 22<sup>e</sup> Régiment et le bouc Batisse rythment cette cérémonie. De plus, visitez la forteresse avec ses 300 ans d'histoire du régime français à nos jours et les expositions du Musée Royal 22<sup>e</sup> Régiment. Vues spectaculaires sur Québec et le fleuve.



Crédit : Olivier Lavigne-Ortiz

## RENCONTRE DE DEUX MONDES

Everett C. HUGHES



Boréal compact n°276 - 432 pages  
17,95 \$ • PDF et Pub. : 12,99 \$

Considérée comme un classique parmi les textes issus de la prestigieuse École de Chicago, cette monographie consacrée à Drummondville a marqué d'une pierre blanche l'étude des mutations de la culture canadienne-française.

Depuis longtemps introuvable, elle est de nouveau disponible en «Boréal compact».



Aux  
petits soins  
pour les  
grandes  
œuvres!



Le Centre  
de conservation  
du Québec :

une expertise unique  
au service du patrimoine

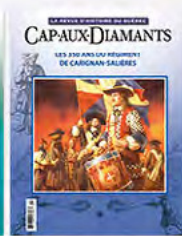
www.ccq.gouv.qc.ca

Centre  
de conservation

Québec



# complétez votre collection



Prix des numéros à l'unité

Numéro régulier : 9,50 \$ | Hors série : 11,50 \$

Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

Pour plus de détails :

www.capauxdiamants.org

(418) 656-5040

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
CAPAUX DIAMANTS



# Complétez votre collection

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

## CAP-AUX-DIAMANTS

### JE DÉSIRE OBTENIR LES NUMÉROS SUIVANTS (COCHER SVP )

- |   |   |   |
|---|---|---|
| <input type="checkbox"/> 18 En avant la musique!                | <input type="checkbox"/> 63 L'univers fascinant du livre          | <input type="checkbox"/> 97 Place au cirque!                              |
| <input type="checkbox"/> 23 Les communications                  | <input type="checkbox"/> 64 Plaisirs d'hiver                      | <input type="checkbox"/> 98 Bonne fête Trois-Rivières (1634-2009)         |
| <input type="checkbox"/> 24 Mon pays c'est l'hiver              | <input type="checkbox"/> 67 Magie de la musique traditionnelle    | <input type="checkbox"/> 100 Le passé mis en lumière                      |
| <input type="checkbox"/> 25 Des trésors de musées               | <input type="checkbox"/> 70 Les soins du corps                    | <input type="checkbox"/> 101 Deux siècles de journaux et de revues        |
| <input type="checkbox"/> 26 La religion au Québec               | <input type="checkbox"/> 77 Les Acadiens                          | <input type="checkbox"/> 102 Des villes et des maires                     |
| <input type="checkbox"/> 27 350 fois Montréal                   | <input type="checkbox"/> 78 Le pain, une longue histoire!         | <input type="checkbox"/> 104 Mode, mœurs, mémoire...                      |
| <input type="checkbox"/> 28 À votre santé! (Les boissons)       | <input type="checkbox"/> 79 Les Noirs au Québec                   | <input type="checkbox"/> 108 Nord et nordicité                            |
| <input type="checkbox"/> 29 Les grands anniversaires de 1992    | <input type="checkbox"/> 80 Le jour de l'An                       | <input type="checkbox"/> 109 L'héritage germanique                        |
| <input type="checkbox"/> 30 Un parlement se raconte             | <input type="checkbox"/> 81 La famille Bonaparte et le Québec     | <input type="checkbox"/> 110 Les arts en Nouvelle-France                  |
| <input type="checkbox"/> 31 Je me souviens... (Les archives)    | <input type="checkbox"/> 82 Quand la nature se fâche              | <input type="checkbox"/> 111 Les 100 ans du ministère des Transports      |
| <input type="checkbox"/> 32 Regards sur l'enfance               | <input type="checkbox"/> 83 Scandales (politiques)                | <input type="checkbox"/> 112 Sous la plume de jeunes historiens           |
| <input type="checkbox"/> 35 Que le spectacle commence!          | <input type="checkbox"/> 84 Les années 1950                       | <input type="checkbox"/> 113 Aspects inédit du sport au Québec            |
| <input type="checkbox"/> 36 Incursions dans le quotidien        | <input type="checkbox"/> 86 Des forêts et des hommes              | <input type="checkbox"/> 114 1663 : Le début d'un temps nouveau           |
| <input type="checkbox"/> 37 Des lieux chargés d'histoire        | <input type="checkbox"/> 87 Les Québécois et l'aviation           | <input type="checkbox"/> 115 Le traité de Paris de 1763                   |
| <input type="checkbox"/> 38 100 ans de cinéma                   | <input type="checkbox"/> 89 Les années 1960                       | <input type="checkbox"/> 116 L'histoire vivante : le passé au présent     |
| <input type="checkbox"/> 39 La famille dans tous ses états      | <input type="checkbox"/> 90 Aventuriers et aventurières           | <input type="checkbox"/> 117 1914 : Une année mémorable                   |
| <input type="checkbox"/> 40 Les grands magasins                 | <input type="checkbox"/> 91 Tant d'histoires à raconter           | <input type="checkbox"/> 118 La vie religieuse en Nouvelle-France         |
| <input type="checkbox"/> 41 Dix rendez-vous avec notre histoire | <input type="checkbox"/> 93 Histoire et lieux de mémoire          | <input type="checkbox"/> 119 La conférence de Québec de 1864 revisitée    |
| <input type="checkbox"/> 42 Présence du Moyen Âge au Québec     | <input type="checkbox"/> 94 Quatre cents ans d'histoire politique | <input type="checkbox"/> 120 Imprimeurs et éditeurs au Québec : 250 ans   |
| <input type="checkbox"/> 43 Guerres et paix                     | <input type="checkbox"/> 95 Une histoire au féminin               | <input type="checkbox"/> 121 Entre conflits et bonne entente              |
| <input type="checkbox"/> 49 La sexualité                        | <input type="checkbox"/> 96 Le français au Québec                 | <input type="checkbox"/> 122 Les 350 ans du régiment de Carignan-Salières |

#### Envoyez-moi les numéros cochés

Prix des numéros à l'unité : 9,50 \$. Hors série : 11,50 \$.  
Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

#### PROFITEZ DE L'OFFRE DE 50% DE RABAIS

#### Envoyez-moi tous les numéros disponibles (64 exemplaires) pour seulement 295 \$

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

**Pour commander :**  
**(418) 656-5040**

### OFFRE D'ABONNEMENT

#### ABONNEMENT :

1 an : 35\$ | 2 ans : 60\$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45\$ | 2 ans : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

- Je m'abonne pour 1 an  / 2 ans
- J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an  / 2 ans

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone (     ) \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

#### MODE DE PAIEMENT :

- chèque  Visa  MasterCard

N° de carte

\_\_\_\_\_

Exp. \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

CAP-AUX-DIAMANTS, C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8  
(418) 656-5040 • (418) 656-7282 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Vous pouvez photocopier ce coupon avant de le remplir.

# LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS  
CINÉMA  
CRÉATION LITTÉRAIRE  
CULTURE ET SOCIÉTÉ  
HISTOIRE ET PATRIMOINE  
LITTÉRATURE  
THÉÂTRE ET MUSIQUE  
THÉORIES ET ANALYSES

ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC MEDIA | INTER | VIE DES ARTS | ZONE OCCUPÉE  
24 IMAGES | CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES  
BRÈVES LITTÉRAIRES | CONTRE-JOUR | ESTUAIRE | EXIT |  
JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | MŒBIUS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE  
À BÂBORD! | L'ACTION NATIONALE | LIBERTÉ | L'INCONVÉNIENT | NOUVEAU PROJET | NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME |  
QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS  
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE  
LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIVRE D'ICI | LURELU | NUIT BLANCHE | SPIRALE  
CIRCUIT | JEU REVUE DE THÉÂTRE | LES CAHIERS DE LA SQRM  
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERMÉDIALITÉS | TANGENCE | VOIX ET IMAGES

LES REVUES  
CULTURELLES QUÉBÉCOISES  
[SODEP.QC.CA](http://SODEP.QC.CA)

**sodep**  
Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois



## RUBRIQUES

DE PRÈS ET DE LOIN PARCOURS HISTORIQUES La belle horloge	32
PATRIMOINE Victor Bourgeau et la professionnalisation du métier d'architecte au Québec au XIX <sup>e</sup> siècle	34
MÉDAILLES La première famille européenne au Québec : Louis Hébert et Marie Rollet	36
EXPOSITIONS Le monde flottant	38
PLACE AUX LIVRES	40
LIVRES REÇUS	46
AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC Les Livernois chez les Ursulines de Québec	47
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	48
NOUVELLES	49
JE ME SOUVIENS 1665-2015 Le Trait-Carré de Charlesbourg a 350 ans	51
À VOTRE AGENDA	53

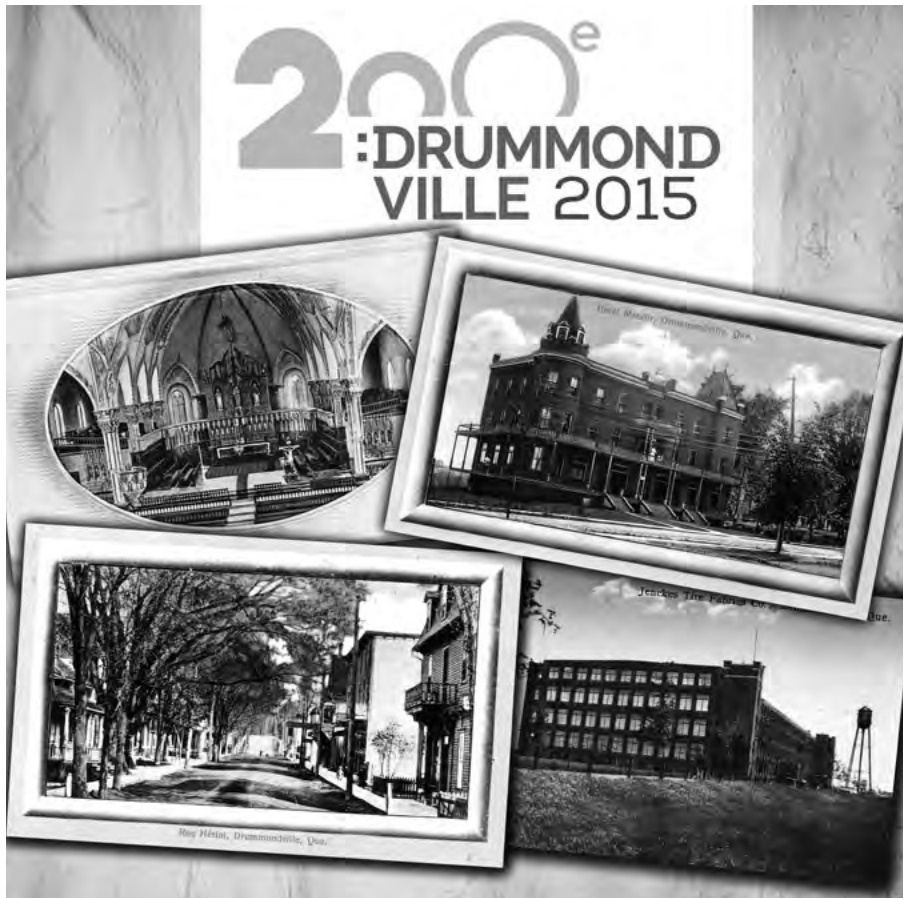
# SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 123 | Automne 2015

## DRUMMONDVILLE DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE

MOT DE PRÉSENTATION <i>par Alexandre Cusson</i>	3
DRUMMONDVILLE : 1815-1915 DE LA COLONIE AGRO-MILITAIRE AU CARREFOUR INDUSTRIEL <i>par Yolande Allard</i>	4
LES FONDATEURS DE DRUMMONDVILLE <i>par Maurice Vallée</i>	7
DRUMMONDVILLE ET LA BRITISH AMERICAN LAND COMPANY <i>par François Droüin</i>	10
LA DRUMMOND COUNTY RAILWAY, 1886 À 1899 <i>par Ghislain Blais</i>	14
LA CRISE DES ANNÉES 1930 À DRUMMONDVILLE ET LES MESURES D'AIDE AUX CHÔMEURS <i>par Maude Roux-Pratte</i>	18
RECONTRE DE DEUX MONDES : DRUMMONDVILLE SOUS LA LOUPE D'UN SOCIOLOGUE AMÉRICAIN <i>par Harold Bérubé</i>	22
LE COMITÉ DE MORALITÉ PUBLIQUE DE DRUMMONDVILLE 1950-1959 <i>par Mathieu Lapointe</i>	27





DRUMMONDVILLE EN CARTES POSTALES

Née au Canada, en 1897, la carte postale illustrée est un moyen de communication qui compte plus d'un siècle d'existence. Au fil des décennies, la carte postale fut un témoin visuel précieux du quotidien, des grands événements, des acteurs importants de notre histoire. Aujourd'hui, la carte postale ancienne est considérée comme une source incontournable pour les chercheurs de nombreuses disciplines (histoire, généalogie, archivistique, linguistique, photographie, ethnologie, etc.). Depuis longtemps déjà, la carte postale fait l'objet d'un sujet de collection pour passionnés. Nombreux sont les cartophiles à l'affût de ces précieux et fragiles petits rectangles de carton illustré. Grâce à certains généreux collectionneurs et aux archives conservées à la Société d'histoire, les personnes intéressées à l'histoire de Drummondville

ont la possibilité de consulter, d'examiner, de contempler des dizaines et des dizaines de cartes postales d'un très grand intérêt.

Pour en savoir plus, consultez :  
<http://www.histoiredrummond.com>

<https://www.facebook.com/cartophilesquebeois?fref=ts>

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

**Conseil d'administration :** Yves Beauregard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

**Directeur :** Yves Beauregard.

**Comité de rédaction :** Yves Beauregard, François Droüin, Sophie Imbeault, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay, Brigitte Violette.

**Comité consultatif :** Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

**Révision des textes :** Marie Chabot.

**Publicité et promotion :** Pluri Congrès inc. (450 671-9111).

**Secrétariat et comptabilité :** Josée Alain.

**Service des abonnements :** Josée Alain.

**Conseiller juridique :** Dave Tremblay.

**Collaboratrices et collaborateurs :** Yolande Allard, Yves Beauregard, Mario Béland, Harold Bérubé, Ghislain Blais, Johannie Cantin, Alexandre Cusson, Jean Nicolas De Surmont, François Droüin, Diane Gaudreault, Kim Gingras, Ariane Godbout, Pascal Huot, Jean-Philippe Jobin, Yves Laberge, Mathieu Lapointe, Serge Pallascio, Denis Racine, Maude Roux-Pratte, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Maurice Vallée, Agatha Veale.

**Graphisme :** Michaud design

**Impression :** Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

*CAP-AUX-DIAMANTS* remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

**Dépôt légal :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-10-3 (PDF). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

**Date de parution :** octobre 2015.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, *Érudit.org*.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca).

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction.

Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

**Correspondance :**

*CAP-AUX-DIAMANTS*

C.P. 26, Haute-Ville,  
 Québec (Québec) G1R 4M8

**Administration :** 418 656-5040

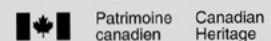
**Publicité :** 418 656-5040

**Courriel :** [revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Site Internet :** [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)

**Distribution :** LMPI (informations : 1 800 463-3246).

**Abonnements :** 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.





**C**hers amateurs d'histoire, La réputation de Drummondville n'est plus à faire. Située en plein cœur du Québec, notre municipalité de près de 75 000 résidents est l'un des principaux moteurs économiques du Québec et de l'est du Canada, avec un secteur industriel diversifié, des entrepreneurs audacieux et des travailleurs compétents. Au fil des pages de ce numéro de la revue *Cap-aux-Diamants*, vous en apprendrez un peu plus sur l'histoire de notre ville, une histoire souvent méconnue, mais qui rayonne tout spécialement en cette année où nous célébrons le bicentenaire de notre fondation.

Dans la lancée de la politique de colonisation du gouvernement qui suivit la guerre américano-britannique de 1812-1814, le major-général anglais Frederick George Heriot eut pour mission de contrer la tentative d'invasion américaine par la voie navigable. À cette fin, il choisit de s'établir stratégiquement sur le bord de la rivière Saint-François. Une communauté prit alors naissance et son nom lui fut donné en l'honneur de sir Gordon Drummond, commandant des troupes britanniques pendant la guerre de 1812, qui fut par la suite administrateur et commandant des troupes des Canada en 1815 et 1816. Le 29 juin 1815, M. Heriot fonda Drummondville, marquant ainsi dans le temps et dans l'espace le début d'une belle et grande histoire, celle d'une ville que l'on connaît aujourd'hui comme la capitale du développement.

Mais ne vous y méprenez pas! Les 200 ans de Drummondville, ce sont bien plus que des dates et des époques. Ce sont des gens, des travailleurs et des entrepreneurs,

des femmes et des hommes, des enfants et leurs aïeux, qui connaissent parfois des échecs, souvent des réussites, toujours fiers de leur milieu.

Cette fierté est profondément enracinée dans notre histoire, dans la présence de grands bâtisseurs qui ont su forger notre identité. Drummondville est une ville accueillante, entreprenante, ouverte sur le monde, où vous serez toujours les bienvenus. Les 200 premières années de Drummondville nous ont révélé une communauté qui n'a de limite que la hauteur de ses ambitions. Et le meilleur est à venir!

Bonne lecture!

**Alexandre Cusson, maire de Drummondville**

# DRUMMONDVILLE : 1815-2015 DE LA COLONIE AGRO-MILITAIRE AU CARREFOUR INDUSTRIEL

par Yolande Allard

À la fin de la guerre anglo-américaine de 1812-1814, la couronne britannique invite les soldats et les officiers licenciés à s'établir aux abords de la rivière Saint-François, à quelque 50 km de son embouchure dans le lac Saint-Pierre. C'est là une façon de faire d'une pierre deux coups : les vétérans maintiendront la loi et l'ordre tout en amorçant la mise en valeur de terres incultes arpentées quelques années auparavant. Le nom du nouvel établissement, Drummondville, est donné en l'honneur de sir Gordon Drummond, alors administrateur et commandant des troupes du Haut et du Bas-Canada.

## UN OFFICIER ÉMÉRITE

Le directeur désigné de cette colonie agro-militaire est Frederick George Heriot, ancien officier des Voltigeurs et lieutenant-colonel de milice. Né à l'île de Jersey, en 1786, Heriot entre au 49<sup>e</sup> Régiment d'infanterie à l'âge de quinze ans. L'année suivante, il suit son régiment et émigre au Bas-Canada. C'est à la garnison de Québec, où il côtoie les grands stratèges de

**AMERICA.**  
THE FIRST VESSEL  
*For Quebec.*

THE FAST-  SAILING SHIP,

**MANIQUE,**  
300 TONS BURTHEN,  
**ROBERT SACKER,**

Will take Goods and Passengers for Quebec and Montreal, and sail the 28th April.

Passengers going by this Vessel, will have the great advantage of obtaining, on their arrival at Quebec, GRANTS of LAND, and other Indulgences, from the Government at that place, at either of the Settlements now forming; one at Drummond's Ville, in Lower Canada, the other on the River Rideau, in Upper Canada, both of which places are situate in a fine climate, with a good soil for cultivation; and have the great advantage of Water Carriage for their produce to the capital City of Quebec.—For Freight or Passage, apply to the MASTER on Board, in the OLD DOCK; or to

**JOHN HALL,**

HULL, April 14th, 1817.

No. 5, NORTH END.

N. B. The Settlers who went to Quebec last year, obtained Grants of Land of 100 Acres each, with Seed for Sowing down, and had Subsistence for Twelve Months allowed them.

ROBERT PECK, Printer, Packet-Office, 56, Scale-Lane, HULL.

Publicité de 1817 pour le recrutement de colons pour Drummondville et leur transport à bord du navire *Manique*. (Bibliothèque et Archives du Canada, cote MG 55-24 n° 60).

l'armée britannique, qu'il forge les bases de sa formation militaire.

Après la déclaration de la guerre par les États-Unis, le 18 juin 1812, on nomme Heriot au corps des Voltigeurs canadiens avec le grade de major honoraire. En novembre 1813, durant la bataille de Crysler's Farm, dans le Haut-Canada, Heriot faillit être fait prisonnier et ne réussit à s'échapper que

grâce à son intelligence et à ses talents de cavalier; sa conduite lui vaudra une médaille d'or.

## LES VÉTÉRANS COLONS

Au début de l'été de 1815, Heriot aborde aux îles de l'actuel parc Woodyatt accompagné de vétérans pour la plupart ayant appartenu à l'une des cinq troupes suivantes : le Régiment suisse de Meuron, les 27<sup>e</sup> et 49<sup>e</sup> régiments d'infanterie, le 4<sup>e</sup> Bataillon royal et le corps des Voltigeurs canadiens. Ils sont plus de 300 démobilisés à tenter de s'établir dans la colonie de la rivière Saint-François, dont le chef-lieu est Drummondville.

Sur le coteau surplombant les îles, on construit trois casernes. Dans les deux casernes de la rue Heriot, on entrepose vivres, outils, armes et munitions, alors que la troisième, qui fait face à la ruelle Wood, est

à la fois un dispensaire, un lieu de culte pour les anglicans et les catholiques, une école et un tribunal de justice. On délimite également un champ de manœuvres militaires qui servira jusqu'en 1837-1838 alors que Heriot se voit confier la défense des intérêts de l'Empire britannique face au soulèvement des Patriotes sur le territoire allant de Drummondville à la frontière des



Frederick George Heriot (né à Jersey en 1786 - décédé à Drummondville en 1844), officier dans l'armée et la milice, juge de paix, fonctionnaire, propriétaire terrien, homme politique. ([http://www.biographi.ca/fr/bio/heriot\\_frederick\\_george\\_7F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/heriot_frederick_george_7F.html)).

États-Unis.

Soixante hectares de terre sont alloués à chaque soldat, et le double aux officiers. Soldats et officiers reçoivent aussi des provisions alimentaires pour eux-mêmes et leur famille pendant une année, en plus des semences et des instruments agricoles nécessaires à la mise en valeur de leur terre. Les embûches sont cependant nombreuses : des chutes de neige en juin et des gelées en août 1816, une réduction de l'aide alimentaire, une épidémie et, finalement, un incendie qui ravage campagne et village en 1826. On reconstruit, mais le développement de la colonie prend beaucoup de retard; en effet, la population est estimée à moins de 400 personnes en 1832.

Quelques familles s'installent tout de même à demeure. Néanmoins, il semble de plus en plus évident que l'immigration britannique tant souhaitée ne donnera pas les résultats escomptés. Les autorités coloniales se voient contraintes d'ouvrir la région aux Canadiens français qui désirent quitter la vallée surpeuplée du Saint-Laurent. Ces derniers deviendront

rapidement majoritaires dans le comté.

Heriot décède à Drummondville, le 30 décembre 1843, dans son manoir désigné sous le nom de Comfort Hall. Son tombeau s'élève à quelques pas de la rue qui porte son nom, dans le coin sud-ouest du cimetière jouxtant l'église anglicane St. George. Ses états de service lui avaient valu la croix de compagnon de l'ordre du Bain en 1822 et le grade de major-général quelques mois avant son décès.

### UN RETARD ÉVIDENT

Ce n'est qu'en 1874 que Drummondville est érigé en village, puis en 1888, il obtient le statut de ville, titre un peu pompeux pour un patelin de moins de 2 000 personnes qui s'appête à subir un autre épisode de dépopulation.

Les chemins terrestres sont alors davantage des voies de pénétration pour la colonisation que de véritables réseaux pour la circulation des marchandises. Malgré les difficultés à obtenir un service fiable, l'arrivée du chemin de fer facilite l'accès aux marchés métropolitains et de la Nouvelle-Angleterre. En 1872 dé-

bute la construction d'un chemin à lisses de bois reliant Sorel à Drummondville avec un embranchement se poursuivant vers L'Avenir. Cette ligne ferroviaire s'étendra éventuellement jusqu'à Sutton pour s'intégrer au réseau du Canadien Pacifique. Dans l'axe est-ouest, le Drummond County Railway relie Sainte-Rosalie, Drummondville, Saint-Léonard et Nicolet en 1887. Il sera intégré par la suite au réseau du Canadien National.

### LE BOIS ET LA LIMONITE

L'activité économique dépend largement, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, de l'exploitation de deux ressources naturelles : le bois et la limonite.

Profitant des facilités de flottage qu'offre la rivière Saint-François, les scieries Cooke et Vassal retiennent dans leurs estacades les billots de pin et d'épinette coupés sur les terres d'amont alors que la tannerie Shaw & Cassils se réserve les billots de pruche. Une agglomération, communément appelée « Village de la tannerie », naît dans le voisinage du moulin Cooke et de la tannerie, tous deux situés côte à côte sur la rive droite de la Saint-François. En 1880, la fonderie John McDougall construit deux hauts fourneaux pour fondre la limonite que l'on trouve en



Le village de Drummondville, 1875, gravure. (*Canadian Illustrated News*, 1876).

bonne quantité dans le sol de la région. Le fer en gueuse ainsi produit sert à alimenter ses usines montréalaises qui fabriquent des roues pour les wagons de chemin de fer et les tramways urbains. Durant cette période, quelques entreprises développent des méthodes de travail à la chaîne et fabriquent en grande quantité des chaussures, des allumettes, des chemises, des pinces à linge et des corsets destinés aux marchés local et régional. Malgré tout, Drummondville peine à prendre son élan. On ne compte plus que 1 450 Drummondvillois au recensement de 1901.

### UNE DESTINÉE INDUSTRIELLE

Tout change à partir de 1915, alors que s'installe l'Ætna Chemical, une usine suc-

reuses exemptions de taxes foncières. Toutefois, c'est la production abondante d'électricité qui va lancer la véritable industrialisation. De 1918 à 1925, la Southern Canada Power construit deux centrales à Drummondville. Depuis son bureau de New York, la Southern recrute des entreprises spécialisées dans la transformation de la soie artificielle et du coton. La main-d'œuvre industrielle se compte alors en milliers de travailleurs. La plus importante est la Canadian Celanese qui produit une fibre synthétique beaucoup plus résistante que la fibre naturelle.

En 1949, au sommet de l'époque glorieuse du textile, Drummondville occupe la troisième place après Montréal et Québec pour le nombre total d'emplois manufacturiers et le sixième rang pour la valeur annuelle de production. Le secteur

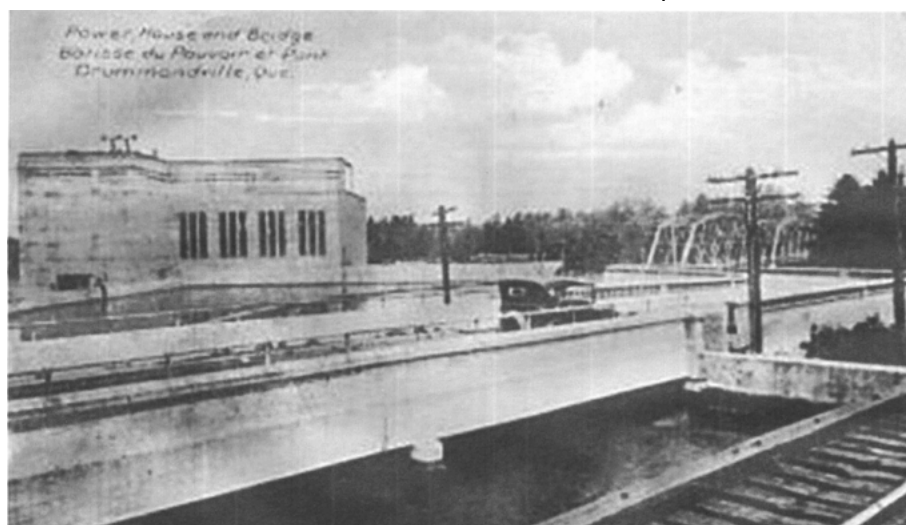
### UN NOUVEAU PAYSAGE ÉCONOMIQUE

Dans la tourmente du textile, les autorités reçoivent un message clair; l'avenir économique de Drummondville ne peut reposer sur un seul secteur manufacturier. Un long processus s'amorce pour diversifier les activités de production et faire la promotion des avantages de la ville qui bénéficie de la présence de deux parcs industriels situés au carrefour de l'autoroute 55 menant vers l'Estrie et les États-Unis et de l'autoroute 20 dans l'axe Montréal-Québec.

Pendant ce temps, de jeunes entrepreneurs drummondvillois installés dans leur garage ou dans des locaux restreints font leurs premiers pas dans des créneaux innovateurs reliés au secteur de la machinerie et du métal ainsi que des papiers et des produits fins. Parallèlement à ces entreprises à propriété locale, naissent des firmes hautement spécialisées qui ont un rayonnement international. Et pour compenser les emplois manufacturiers compromis par les importations de l'Asie, les activités du secteur tertiaire telles que l'entrepôt, la distribution et le transport prennent la relève.

La petite colonie agro-militaire fondée en 1815 par Frederick George Heriot s'est lentement transformée en un centre industriel grâce à la présence abondante de résineux et de gisements de limonite. Alors que ces ressources s'épuisent, s'amorce l'épopée du textile à l'origine d'un essor démographique très important. Cette spécialité ne doit toutefois pas occulter la présence grandissante de petites et moyennes entreprises exploitant des créneaux d'avant-garde créés pour un grand nombre d'entre eux par des entrepreneurs locaux. Après 200 ans d'existence, Drummondville connaît une diversification de ses activités, tant du secteur secondaire que du secteur tertiaire, ce qui marque d'une empreinte indélébile son profil économique.

**Yolande Allard est historienne.**



Power House and Bridge / Bâtisse du pouvoir et pont / Drummondville. Que. Carte postale, vers 1925. (Collection Simon Beauregard).

cursale d'un consortium américain d'explosifs. Au plus fort de la production de poudre à canon, l'Ætna, communément appelée « la Poudrière », emploie 2 500 travailleurs recrutés dans la région et au sein de contingents d'immigrants européens. Malgré sa brève existence, la Poudrière, qui ferme ses portes en 1919, aura fait connaître Drummondville au-delà des frontières canadiennes.

Plusieurs atouts sont alors susceptibles de convaincre les investisseurs potentiels : un réseau ferroviaire bien structuré, une main-d'œuvre nombreuse et de géné-

du textile embauche près de 80 % de la main-d'œuvre locale. À la même époque s'amorce une longue phase de recul dans toutes les entreprises de tissage canadiennes en raison de l'abolition des barrières commerciales et douanières. Ce qui se traduit par le dumping des textiles étrangers à prix dérisoires. Drummondville n'échappe pas au marasme. À la fin de l'année 1952, par exemple, l'inventaire de la Celanese s'élève à huit millions de verges de plus que l'année précédente malgré une réduction de 30 % de la production.



Au décès du fils de l'Irlandais, héros du roman de Georges Dor, toute la famille Dore s'était réunie pour une dernière fois devant la maison paternelle dans le 8<sup>e</sup> Rang du canton de Grantham, en octobre 1904. (Collection de M<sup>me</sup> Thérèse Grandmont-Clair).

# LES FONDATEURS DE DRUMMONDVILLE

par Maurice Vallée

Les historiens présentent Frederick George Heriot, surintendant de la colonie de la rivière Saint-François, comme étant LE fondateur de Drummondville qui fête cette année son 200<sup>e</sup> anniversaire. Mais cette vision étriquée de l'histoire en cache une autre beaucoup plus intéressante.

## LES VÉTÉRANS DE LA GUERRE DE 1812

Ils étaient venus en Amérique combattre les troupes américaines. Leur mission : défendre les Canadas pendant cette guerre

de 1812-1814. Certains arrivaient des champs de bataille sanglants d'Espagne comme ceux du 27<sup>e</sup> Régiment d'infanterie. D'autres étaient tout simplement déplacés sur l'échiquier de l'empire comme ceux du Régiment suisse de Meuron. D'autres encore étaient déjà sur place depuis des années comme ceux du 49<sup>e</sup> Régiment. Mais voilà qu'après quelques batailles contre l'envahisseur, un traité de paix entre la Grande-Bretagne et les États-Unis est signé en décembre 1814, à Gand, ville belge actuelle. La mission s'achève subitement. Pour récompenser ses plus loyaux vétérans, la couronne britannique leur offre

des terres, dès les premiers jours de 1815, dans deux colonies militaires, celle de la rivière Saint-François (Drummondville) dans le Bas-Canada et celle de la rivière Tay (Perth) dans le Haut-Canada. Ces hommes de guerre vont donc fonder des sociétés multiethniques, regroupant des Anglais, des Irlandais et des Écossais, mais également des Suisses, des Italiens et même des Français, anciens grognards de Napoléon, faits prisonniers en Espagne.

Dans le cas de la colonie de la rivière Saint-François, les cantons de Grantham et de Wickham sont principalement ciblés. Des échanges de terres sont effectués avec

les propriétaires légitimes de ces cantons. Puis les premiers vétérans du 49<sup>e</sup> Régiment débarquent en juin 1815. D'autres suivent par vagues successives, entre les étés 1815 et 1816, selon la date du licenciement de leur régiment. Sur l'ordre du surintendant Heriot, on construit des baraquements pour accueillir tous ces arrivants, le temps qu'ils se choisissent un lot et s'y bâtissent un campement. Ces vétérans portent des patronymes tels Bogie, Connolly, Demanche, Husk, Mace, Millar, Neiderer, Riff ou Watkins.

Mais la petite colonie de la rivière Saint-François va jouer de malchance. La qualité des lots laisse à désirer. Des erreurs d'arpentage sèment la zizanie. La météo s'en mêle avec des gels et de la neige à l'été 1815 et celui de 1816, conséquence des poussières rejetées dans l'atmosphère par le stratovolcan du mont Tambora en Indonésie. Les récoltes sont maigres et les rations promises très insuffisantes. La gestion de Heriot laisse également à désirer. Le Département militaire de la colonisation lui adjoint dès 1817 un bras droit, l'énergique William Gibson.

La colonie va donc régresser rapidement. Sur plus de 250 vétérans venus s'établir dans la colonie, environ 160 seulement (64 %) obtiennent leurs titres de propriété. Et là encore, pour plusieurs, la revente immédiate de leur terre est la solution pour se tirer d'affaire. Par chance, certains de ces vétérans s'établissent tout près, sur de meilleures terres dans les cantons de Durham et de Kingsey. Pour conclure ce chapitre, le moins qu'on puisse dire, c'est que la première fondation de la colonie de la rivière Saint-François est loin d'être un succès.

### LES IMMIGRANTS

Pour renflouer la colonie, le Département de la colonisation fait alors appel aux émigrants des îles Britanniques. On offre des terres gratuites et on vante le climat vivifiant du Bas-Canada. La Quebec Emigrants Society est mise à contribution pour l'installation de ces derniers. Un premier convoi de familles débarque donc à William Henry (Sorel) fin 1820, en direction de Drummondville. Les terres délaissées par les vétérans sont reprises par ces arrivants, des Irlandais pour la plupart, qui fuient la dépression économique qui sévit dans leur pays.

Ces immigrants portent les patronymes de Bothwell, Dore, Duncan, Evans, Heney, Lyster, Mooney ou Timmons pour ne mentionner que les plus connus. Les Irlandais catholiques vont se fondre dans la communauté canadienne grandissante. Ce qui ne sera pas le cas des Irlandais protestants. Des relents de l'orangisme vont même se faire sentir à l'occasion. Par exemple, les frères Alexander, James et John Bothwell seront accusés en justice d'avoir sauvagement battu Matthew Minnick et de l'avoir traité de pédéraste papiste. Le procès a lieu le 10 septembre 1832.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée de ces familles dans la colonie va modifier son caractère militaire. Il est même



Médaille du service général militaire britannique à l'effigie de la reine Victoria attribuée en 1849 à Louis Langevin, vétéran du corps des Voltigeurs canadiens, pour sa participation à la bataille de la ferme Chrysler dans le Haut-Canada. Ce brave vétéran décède toutefois en octobre de la même année à Drummondville. (Collection de M. Éric Nicolas.)

permis d'y voir une renaissance, une seconde fondation. Des églises, tant catholiques que protestantes, sont construites. Des missionnaires y font des visites puis s'installent à demeure. Les spéculateurs brassent de bonnes affaires, et si l'immigrant ne paie pas son dû à l'échéance, l'huissier saisit son lot.

### LES CANADIENS

L'arrivée des Canadiens dans la colonie débute un peu avant les soulèvements de 1837-1838. À cette époque trouble, en seigneur de guerre impérial et sur l'ordre de sir John Colborne, Heriot met rapidement sur pied les dix compagnies de Volontaires loyaux des Cantons-de-l'Est et en assure l'armement. La mission de ces Volontaires : la surveillance et la traque des Canadiens rebelles à la monarchie divine ou diffuseurs de propos séditeux dans les comtés



Infime partie de la descendance de James Watkins du 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie de Sa Majesté britannique. Ces quatre générations sont nées dans la colonie de la rivière Saint-François. (Collection de M. Leonard J. Watkins.)

de Drummond, Sherbrooke et Stanstead. Francis Blanchard du canton de Kingsey est arrêté en 1837 pour avoir distribué des tracts réformistes. Quant à Charles Charpentier, résident du canton de Durham, il est arrêté en 1838 pour avoir chantonné *La Marseillaise* chez le vétéran Demange. Plusieurs réformistes anglophones sont également appréhendés dans les comtés de Sherbrooke et de Stanstead.

Ces tristes événements ne vont toutefois pas arrêter *l'envahissement pacifique mais irrésistible* d'une race, selon l'expression du notaire Jean-Charles Saint-Amant de L'Avenir. Les Canadiens vont continuer d'affluer dans la colonie, constituant ainsi sa troisième fondation. Ils y développent même quatre beaux villages, Saint-Félix (1855), L'Avenir (1864), Wickham (1856) et Saint-Germain (1856). Ces premières familles portent les patronymes Caya, Corriveau, Gariépy, Grandmont, Houle, Lafond ou Viens. Drummondville, désertée peu à peu par les anglophones, ne reprendra du poil de la bête qu'au XX<sup>e</sup> siècle avec l'industrialisation.

Peu d'historiens se sont consacrés à



Assemblée des dignitaires drummondvillois lors de l'inauguration de l'Espace Frederick-George-Heriot, le 29 juin 2015, avec l'église anglicane St. George de Drummondville à l'arrière-plan. (Collection de l'auteur).



Bronze de Frederick George Heriot avec l'uniforme des officiers du corps des Voltigeurs canadiens. Œuvre de la sculptrice Johanne Lafond, originaire de Saint-Cyrille-de-Wendover. (Collection de l'auteur).

peindre la fresque colorée des débuts de la colonie de Drummondville. Espérons que les fêtes du 200<sup>e</sup> anniversaire susciteront un engouement certain et un intérêt pour notre histoire.

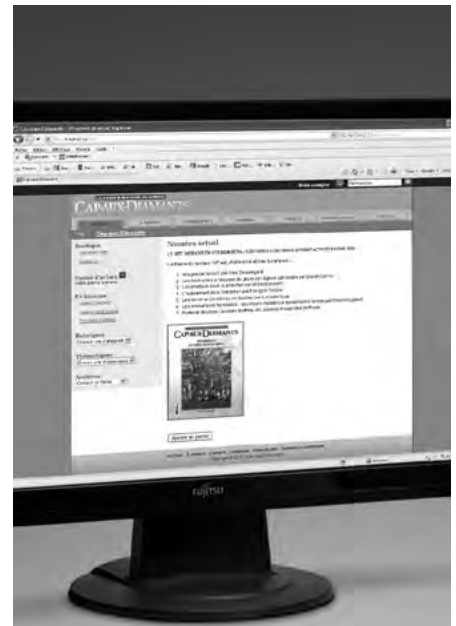
Hommage à toutes ces familles, hommes, femmes et enfants, qui ont bâti ce beau coin de pays! Longue vie à leurs descendants! Vive le 200<sup>e</sup>!

**Maurice Vallée est bachelier en histoire de l'art et du cinéma à l'Université de Montréal. Il complète sa scolarité de maîtrise en pédagogie audiovisuelle au même endroit. Il occupe ensuite différents postes à l'Office national du film du Canada, organisme qu'il quitte en 2004 pour se consacrer à l'histoire.**

**Pour en savoir plus :**

Joseph-Charles Saint-Amant. *Un coin des Cantons de l'Est, histoire de l'envahissement pacifique mais irrésistible d'une race*. Drummondville, Éditions La Parole, 1932, 534 p.

Maurice Vallée. *La colonie de la rivière Saint-François : les vétérans concessionnaires*. Montréal, (s.é.), 2014, 231 p.



**WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG**

**À VOS SOURIS!  
VISITEZ LE SITE WEB !**



LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP·AUX·DIAMANTS**

# DRUMMONDVILLE ET LA BRITISH AMERICAN LAND COMPANY

par François Droüin

Deux cent cinquante ans après sa fondation, Drummondville est une ville importante du Québec avec environ 75 000 habitants. Elle domine la région administrative du Centre-du-Québec où elle fait figure de chef-lieu. Cette région est clairement distincte de l'Estrie ou de la Montérégie, du point de vue administratif du moins. De plus, du point de vue culturel, Drummondville ne fait pas partie de la région touristique des Cantons-de-l'Est. Cette situation peut sembler paradoxale lorsqu'on se souvient que c'est au bord de la rivière Saint-François que naquit, à l'été 1815, le petit établissement destiné à devenir une ville. Cette fondation se fait en bordure du canton de Grantham, un des premiers à être proclamé au Bas-Canada, et ce, dès le mois de mai 1800.

Selon les travaux de Jacques Lelerc, spécialiste associé à la Chaire de développement de la recherche sur la culture d'expression francophone en Amérique du Nord (CEFAN), l'exclusion de Drummondville de la région dite des « Cantons de l'Est » remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À ce moment, l'État québécois réduit, pour ses besoins administratifs, la partie nord du territoire en excluant de la région les cantons d'Acton, d'Aston, de Blanford, de Bulstrode, de Grantham, d'Horton, de Somerset, de Stanfold, d'Upton et de Wenderover. Pourtant, en 1862, contrairement

à la situation vécue au XX<sup>e</sup> siècle, Drummondville fait bien partie des « Cantons de l'Est » qui englobent toutes les terres au sud des seigneureries, entre les rivières Richelieu à l'ouest et Chaudière à l'est. C'est d'ailleurs ce que décrit Antoine Gérin-Lajoie, qui est le premier à utiliser ce toponyme dans la littérature québécoise lorsqu'il raconte les aventures de *Jean Rivard, le défricheur*. Il a francisé dès 1858 le terme « *Eastern Townships* » qu'Alexis de Tocqueville avait maintenu sous son appellation anglaise dans ses écrits relatifs à

sa visite au Bas-Canada, en 1831. À l'époque, Drummondville fait toujours partie des *Eastern Townships*, une région qui regroupe tous les cantons découpés à partir du comté de Buckinghamshire, créé par la couronne britannique, en 1792.

## UNE LENTE PROGRESSION

Pourquoi donc Drummondville n'a-t-elle pas développé, dès ses origines, des liens infrangibles avec les *townships* alors que dès 1815, elle en est la première agglomération? En cette année de célébration du bicentenaire de l'arrivée du lieutenant-colonel Frederick George Heriot et de ses hommes au pied des rapides de la rivière Saint-François, les occasions sont nombreuses pour rappeler le périple de ces soldats venus s'y établir. Ils y ont créé une bourgade qui sert encore aujourd'hui à commémorer

le passage de Gordon Drummond (1772-1854) comme administrateur colonial. Mais une fois installé, une fois la forêt dense et variée mieux défrichée, pourquoi Drummondville n'émerge pas comme la capitale des *Eastern Townships*?

La réponse tient peut-être en partie aux difficultés qui caractérisent les premières années d'existence de la ville. Après sa fondation, la croissance de Drummondville reste très lente. Disette et année sans été en 1816, réduction de l'aide militaire, épidémie en 1820, incendie majeur en 1826,

Antoine Gérin-Lajoie  
**Jean Rivard, le défricheur**  
récit de la vie réelle  
roman



BeQ

Page couverture de *Jean Rivard, le défricheur*. L'illustration est une reproduction de *Settler's Log House 1856*, huile sur toile de Cornelius Krieghoff. (Antoine Gérin-Lajoie. *Jean Rivard, le défricheur. Récit de la vie réelle* dans Bibliothèque électronique du Québec, collection Littérature québécoise, volume 9, version 1.4.).

autant d'évènements qui ralentissent le progrès de la ville. En 1865, 50 ans après l'arrivée des premiers colons, Drummondville compte à peine 200 âmes. Comment expliquer ces débuts somme toute décevants pour une ville destinée, lors de sa création, à devenir un rempart contre les visées républicaines de nos voisins du sud et à servir de tête de pont pour une immigration britannique dans les cantons du Bas-Canada?

La vie à Drummondville, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, reste peu connue. Le développement urbain est décrit comme extrêmement lent. Sur son site Web officiel, la Ville présente cette époque comme celle qui a nécessité un changement de cap pour une ville qui n'a pas été en mesure de « compter sur un arrière-pays agricole prospère ». Nouveau paradoxe lorsque

l'on sait que les terres au sud-ouest de Drummondville sont parmi les plus fertiles du Québec. Village en 1874, ville en 1888, Drummondville au XIX<sup>e</sup> siècle reste un petit patelin dont l'économie n'est pas arrimée avec celle des *Eastern Townships*? Est-ce bien seulement une suite d'évènements fâcheux qui perturbent l'évolution de Drummondville à ses débuts?

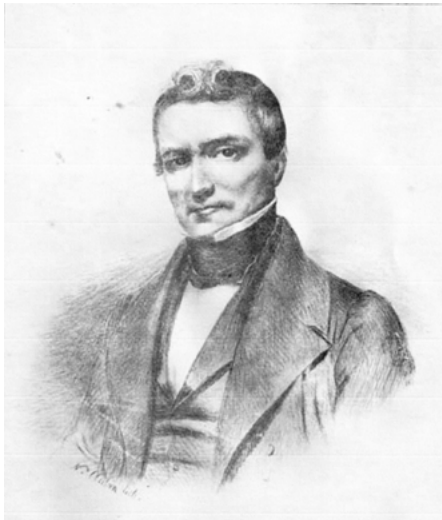
Un autre élément de réponse se trouve peut-être dans la stratégie de peuplement que la couronne britannique met en place pour cette région du Bas-Canada. En 1791, plusieurs dispositions de l'Acte constitutionnel visent à mieux intégrer dans le giron impérial anglais le futur territoire du Québec, peuplé par une majorité d'habitants de langue et d'origine française. Une de ces dispositions cherche à faciliter l'immigration britannique dans la colonie en mettant un frein à la concession de

seigneuries. Mis en place à l'époque de la Nouvelle-France, le régime seigneurial est un système juridique qui favorise un mode de peuplement articulé autour de la Coutume de Paris. L'Acte constitutionnel de 1791 va entraîner l'implantation du système de la division du territoire en cantons. À partir de ce moment, les concessions se font sous la tenure du franc et commun socage du droit anglais.

Dans quelle mesure cette stratégie de peuplement favorise-t-elle le développement de Drummondville au XIX<sup>e</sup> siècle? Les *townships* sont d'abord peuplés par des loyalistes au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci s'établissent au sud de la région et ont peu de liens avec les pionniers qui accompagnent Frederick George Heriot. Puis à partir des années 1820, une courte vague d'immigration anglaise arrive dans les cantons. Ces nouveaux arrivants ne



À l'est du canton de Grantham, on peut lire sur le site de Drummondville : « Rapids almost impassable ». Joseph Bouchette. *This Topographical Map of the Province of Lower Canada...* Londres, William Faden, 1815, détails. (BANQ- G/3450/1815/B68 CAR pl).



Cette lithographie de Louis-Joseph Papineau le montre quelques années après la rédaction des 92 Résolutions. Napoléon Aubin (attribué à). Papineau. Québec, Napoléon Aubin & W.H. Rowen, 1840. (BAC-Mikan 3019447).

sont pas les seuls à venir des îles Britanniques. À partir des années 1840, les *townships* connaissent aussi une vague d'immigration irlandaise et écossaise. Selon les chiffres compilés par le CEFAN, en 1852, les Cantons de l'Est comptent plus de 60 000 habitants anglophones. Malgré cette croissance démographique, Drummondville tarde à s'affirmer comme capitale régionale. En fait, c'est plutôt l'inverse : la ville ne s'urbanisera et ne prendra de l'expansion qu'à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque son économie sera reliée à Montréal, Québec et Trois-Rivières plutôt qu'à celle des cantons.

### LA BALC S'EN MÊLE

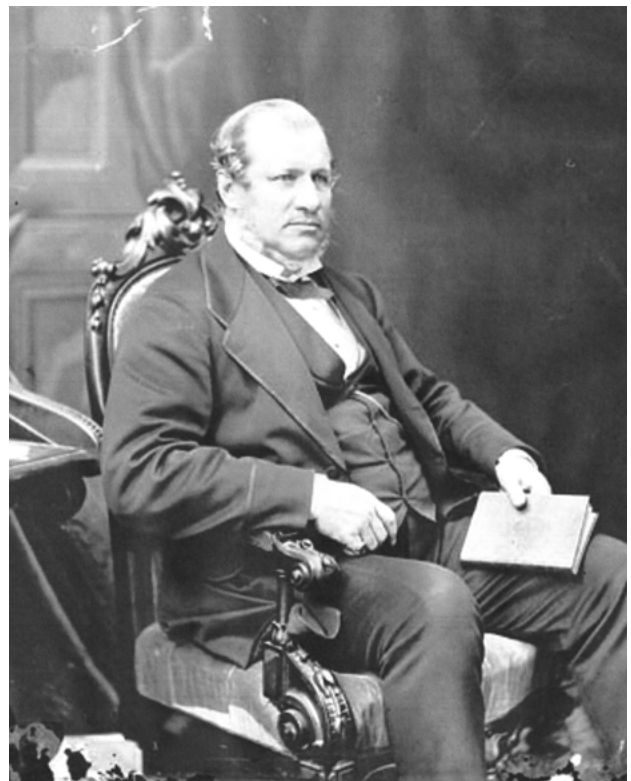
Il ne suffit pas d'affirmer que la décision de la couronne britannique d'implanter la tenure en franc et commun socage dans les Cantons de l'Est eut peu d'impact sur le développement de Drummondville. Il faut aussi comprendre le mécanisme par lequel se fit le peuplement de la région. À cet égard, la British American Land Company, également connue comme la BALC, va jouer un rôle déterminant. Cette compagnie est fondée à Londres en 1834. Deux de ses principaux actionnaires sont John Galt et Edward Ellice. La BALC acquiert 343 995 hectares de terres de la couronne

dans les *Eastern Townships* pour la somme de 120 000 £. Ses actionnaires veulent attirer une immigration britannique dans la région et augmenter la population de langue anglaise au Bas-Canada. N'oublions pas qu'Edward Ellice y exerce une grande influence, malgré son absence de la colonie. Surnommé « *the Bear* » pour son rôle dans le commerce des fourrures, il préside, en 1821, à la fusion des compagnies XY et du Nord-Ouest avec la Compagnie de la Baie d'Hudson dont il demeure un dirigeant. Dès cette époque, il milite au Parlement de Londres en faveur de l'union des Canadas. Lorsque la BALC amorce ses activités, il est au gouvernement comme secrétaire à la Guerre tout en étant membre du Conseil privé. En faisant la promotion d'une immigration anglophone dans les cantons, Ellice agit autant en fonction de ses intérêts personnels que de ceux de son gouvernement. Il est d'ailleurs un des promoteurs de l'application du rapport Durham et de l'union des Canadas, en 1840.

La BALC va construire des routes, des ponts et ouvrir des villages. Des lacunes apparaissent cependant rapidement dans leur administration. Les actionnaires britanniques réclament des dividendes qui tardent à être distribuées. Cela s'explique : la vente de terrains est freinée par les critiques de la clientèle qui juge les prix des lots trop élevés et le contrôle des fonctionnaires de la compagnie trop contraignant. Le Parti patriote dénonce à répétition les agissements de la BALC et ses pratiques sont condamnées dès 1834 dans les 92 Résolutions. Les Patriotes voient dans les activités de la BALC un moyen de modifier l'équilibre ethnique au Bas-Canada en faveur

de la minorité anglophone. Rien n'y fait, la BALC a le soutien du gouvernement impérial qui l'exprime clairement dans les résolutions Russell.

À la BALC, bien peu de place pour Drummondville. En 1834, le bureau de la compagnie ouvre à Lennoxville pour déménager l'année suivante à Sherbrooke. Cette première phase d'activité de la BALC s'apparente ainsi à une grande manœuvre de spéculation foncière qui tourne court. Les recherches biographiques semblent démontrer que seuls quelques-uns des administrateurs de la BALC en tirent profit. Dès 1840, l'entreprise est au bord de la faillite et elle doit rétrocéder 206 898 hectares au gouvernement pour payer des arrérages. La BALC nomme alors Alexander Tilloch Galt pour diriger les activités de la compagnie au Bas-Canada. A.T. Galt augmente le prix des terrains vendus, mais accepte leur paiement à crédit tout en prolongeant les délais nécessaires pour en assurer le financement. De plus, il po-



Cette photo d'Alexander T. Galt est prise en 1869 alors qu'il est député de Sherbrooke à la Chambre des communes à Ottawa ainsi qu'à l'Assemblée législative à Québec. William James Topley. Alexander Galt. Négatif sur verre, 1869. (BAC-Mikan 3215898).

sitionne le développement industriel de Sherbrooke comme un des objectifs de la BALC. Cette stratégie fonctionne si bien qu'en 1851, le textile y devient une activité très rentable.

Par ailleurs, Galt ouvre la porte à la colonisation des cantons par les Canadiens français qui y seront majoritaires en 1881. Dans ce plan d'affaires de la BALC, il n'y a pas de priorités pour Drummondville. Dès 1844, A.T. Galt se lance plutôt dans la promotion du chemin de fer qui atteint Sherbrooke en 1852. Ce n'est qu'en 1872 qu'un chemin à lisses de bois est construit entre Sorel, Drummondville et L'Avenir. Le rail arrivera finalement à Drummondville en 1886. La stratégie de relance de la BALC sous A.T. Galt est claire : Sherbrooke est destinée à devenir la capitale régionale des Cantons de l'Est.

Pourtant, en 1837, Frederick George Herriot se voit confier l'organisation militaire des *Eastern Townships* à partir de Drummondville. Peut-on conclure de ces faits que, du point de vue économique, la politique de la BALC en faveur de Sherbrooke

s'est faite au détriment de Drummondville? La réponse mérite plusieurs nuances. A.T. Galt avait bel et bien ses racines dans la région des *townships*. Sa connaissance du milieu lui permit d'articuler les stratégies de la BALC en fonction des opportunités réelles de développement. Ainsi, une des premières recommandations de Galt, en 1840, est d'attirer des colons américains et canadiens-français dans les cantons, car cette clientèle est plus adaptée aux conditions locales que celle issue de l'immigration britannique, ignorante des contraintes que provoque l'enclavement des *townships*. Que Galt ait choisi Sherbrooke s'explique aussi facilement : il y est établi depuis 1835 et c'est là qu'il amorce sa carrière d'hommes d'affaires. En 1849, Galt accepte même de devenir député de Sherbrooke. Il gravit ensuite les échelons parlementaires jusqu'à devenir ministre et est considéré comme l'un des Pères de la Confédération.

La lenteur du développement de Drummondville s'explique également par l'inadéquation de la stratégie initiale de

la BALC. L'immigration britannique dans les *townships* ne sera pas celle que les promoteurs souhaitent. Après des débuts encourageants, la spéculation foncière et les tensions ethniques conduisent la BALC à la banqueroute. Cette politique de peuplement nuit au progrès de Drummondville qui a tout intérêt à rattacher son économie à la vallée du Saint-Laurent plutôt qu'à un arrière-pays formé de cantons aux prises avec de graves problèmes financiers. De plus, la BALC n'investit pas de capitaux à Drummondville, préférant améliorer ses actifs plus au sud.

D'ailleurs, durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le succès de la BALC repose aussi sur sa volonté de désenclaver les Cantons de l'Est et de les rattacher économiquement à Montréal et à Québec. Pour Drummondville, le sort en est jeté. Fondée en 1818, Hyatt's Mills a rapidement progressé pour devenir Sherbrooke, capitale des Cantons de l'Est. Drummondville, première agglomération des *townships*, malgré son avantage initial, ne fait plus partie de cette région et son avenir repose plutôt sur sa vitalité industrielle et son rôle de chef-lieu du Centre-du-Québec.

**François Drouin est historien.**

Pour en savoir plus :

Jean-Pierre Kesteman. « Galt, sir Alexander Tilloch », *Dictionnaire biographique du Canada. Volume XII (1891-1900)*, [http://www.biographi.ca/fr/bio/galt\\_alexander\\_tilloch\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/galt_alexander_tilloch_12F.html). Page consultée le 19 juin 2015.

Jacques Leclerc. « Cantons-de-l'Est ou Estrie », *L'aménagement linguistique dans le monde*, <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/Qc-Estrie-cantons.htm>. Page consultée le 19 juin 2015.

Québec. Ministère de la Culture et des Communications. « British American Land Company », Répertoire du patrimoine culturel du Québec, <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=14254&type=pge#.VYQxtWBZHZ->. Page consultée le 19 juin 2015.



Cette publicité de la BALC vise à promouvoir l'immigration britannique dans les *townships*. British American Land Company. *Information respecting the Eastern Townships, situated in the southern part of Canada...* London, BALC, 1842. (BAC).

# LE DRUMMOND COUNTY RAILWAY 1886 À 1899

par Ghislain Blais

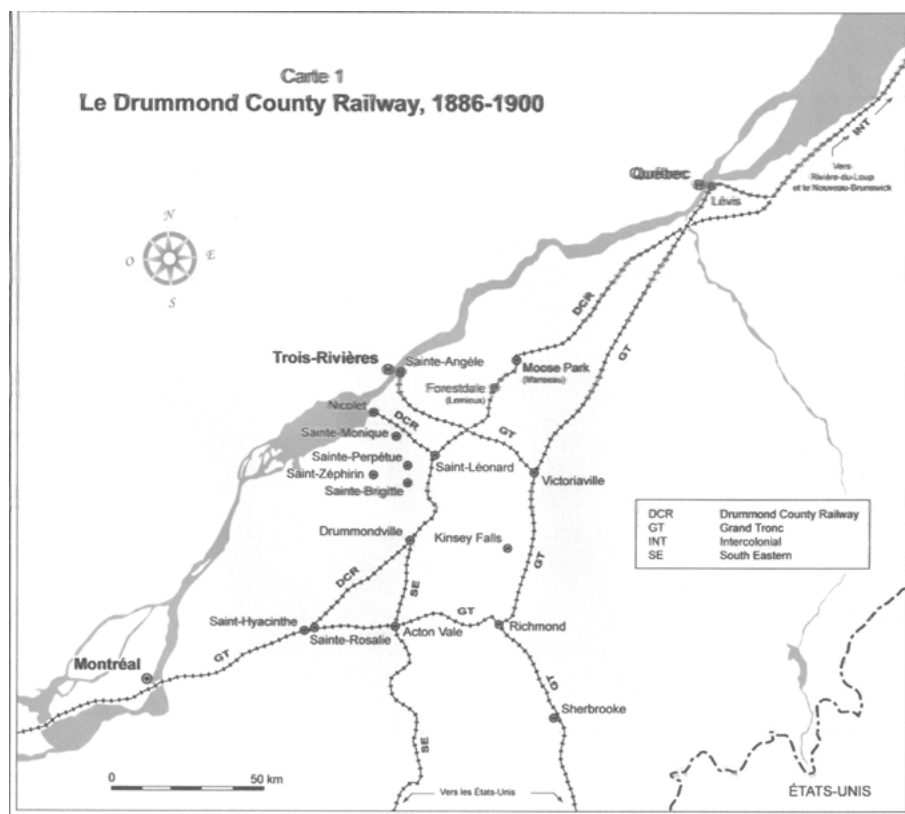
Le Drummond County Railway (DCR) a été créé en 1886. Ses promoteurs ont construit une voie ferrée reliant Drummondville à Nicolet, puis à Saint-Hyacinthe et enfin à Lévis. Le chemin de fer a été acheté par le gouvernement fédéral en 1899 et intégré au réseau de l'Intercolonial. Aujourd'hui, les trains du Canadien National et de VIA Rail empruntent encore la majeure partie du tracé original.

## LES FONDATEURS

Le DCR a été officiellement fondé par trois hommes d'affaires de la région de Drummondville : William Mitchell, Charles Church et Thomas Fee. Ils possédaient ensemble l'entreprise Church, Mitchell & Fee, vouée au commerce du bois.

Le plus connu est William J. P. Mitchell. Sa carrière a été autant politique que commerciale. Il a été président de la Drummondville Bridge Company et directeur d'une compagnie d'assurances. Sur le plan politique, il a été maire de Drummondville de 1897 à 1902. Mitchell tenait alors le haut du pavé dans l'organisation régionale du Parti libéral, tant provincial que fédéral. Finalement, en 1904, il a été nommé sénateur par Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada. Le DCR était couramment appelé « le chemin de fer à Mitchell ».

Charles Church a été maire d'Arthabaska. C'est lui qui était président de la compagnie, de 1888 à 1895. À ce titre, la plus grande partie de la correspondance entre le DCR et l'État porte sa signature ainsi que tous les documents importants.



Carte Le Drummond County Railway, 1886-1900. (Archives de l'auteur).

Thomas E. Fee est le moins connu. Son action se limite presque à être l'un des fondateurs. Il ne semble pas avoir beaucoup travaillé au fonctionnement quotidien du chemin de fer.

Il est cependant important de souligner qu'un quatrième homme a été fortement impliqué dans la création et le développement du DCR. Toutefois, il semble moins fortuné que les trois autres. Samuel Newton a été le secrétaire de la compagnie. La vaste majorité des documents courants de

la compagnie étaient écrits de sa main ou signés par lui. C'est aussi lui qui rédigeait les documents importants, mais ils étaient signés par l'un des trois fondateurs. Newton a également été conseiller municipal à Drummondville. Aujourd'hui, une des rues de cette ville porte son nom.

## LA CONSTRUCTION DE LA VOIE

L'acte pour incorporer le DCR a été sanctionné le 21 juin 1886, par le Parlement



La locomotive n° 3 du Drummond County Railway. Photographie de Charles Howard Millar, vers 1895. Fonds Leslie Millar. Musée McCord.

de Québec. Les administrateurs ont pris la décision de construire leur réseau en partant de Drummondville, où étaient centrées leurs activités forestières. La première voie visait à leur donner un accès au fleuve Saint Laurent. Nicolet a été choisi comme terminus.

Une fois le tracé annoncé, les administrateurs du DCR se sont butés à la grogne

des habitants que le chemin de fer ne desservirait pas directement. Les habitants de deux villages ont envoyé des pétitions au gouvernement fédéral. Ils protestaient contre le fait que le tracé proposé par le DCR passait en forêt plutôt que près de leur village.

Avant même d'avoir terminé la construction entre Drummondville et Nicolet, les administrateurs du DCR ont entrepris une extension vers Saint-Hyacinthe (voir carte 1). Ils avaient obtenu une subvention provinciale et une fédérale, en plus d'un droit de propriété sur de nouvelles forêts. Trois ans ont donc passé, durant lesquelles le DCR a officiellement terminé ces voies ferrées et a reçu l'autorisation de les ouvrir au public.

En 1893, une loi fédérale a transféré le DCR sous la juridiction d'Ottawa. En conséquence, la compagnie pouvait maintenant :

« ... tracer, construire et exploiter un prolongement de sa voie ferrée depuis le village de Saint-Léonard, dans le comté de Nicolet, jusqu'à quelque point sur le chemin de fer Intercolonial dans le comté de Lévis, en traversant les comtés de Nicolet, d'Arthabaska, de Lotbinière et de Lévis... »

L'année 1893 n'apporta pas qu'une nouvelle charte au DCR. Deux individus apparaissent dans le cercle fermé des administrateurs : James N. Greenshields

et William Farwell. Avec le temps, Charles Church et Thomas E. Fee se sont retirés et les nouveaux venus se sont impliqués plus activement dans le fonctionnement du DCR.

James Naismith Greenshields était un avocat montréalais, aussi associé à plusieurs compagnies importantes comme le Chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean, la Quebec Railway, Light, Heat & Power. Il était très actif au sein du Parti libéral. Il était président du DCR 1897.

William Farwell était un homme d'affaires de Sherbrooke. Vice-président de la Banque des Cantons de l'Est, il a été impliqué dans le South Eastern Railway et dans le Maritime Coal & Railway.

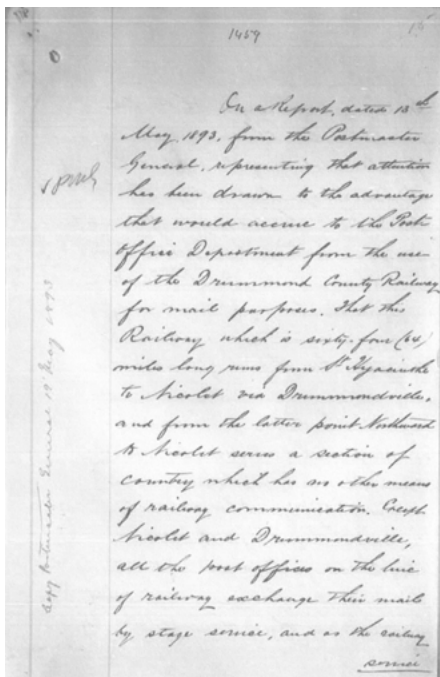
Ainsi, l'arrivée des deux nouveaux directeurs coïncide avec la mise en branle du dernier grand projet du DCR, son extension vers Lévis pour se connecter à l'Intercolonial. La construction a débuté en avril 1893 et les premiers trains de l'Intercolonial ont circulé sur la voie le 1<sup>er</sup> mars 1898.

## LE FINANCEMENT DU DCR

Le dernier rapport annuel produit par le DCR résume l'ensemble des ressources financières ayant servi à construire la voie.

La capitalisation du DCR au moment de sa vente (1898)		
Source	Montant	Proportion
Actions	400 000 \$	32 %
Subventions fédérales	287 936 \$	23 %
Subventions provinciales	347 421 \$	27 %
Subventions municipales	15 000 \$	1 %
Autres sources	216 593 \$	17 %
Total	1 266 949 \$	100 %

On remarque que les différents ordres de gouvernement ont contribué à 51 % du capital du DCR. Cependant, cette contribution pourrait s'élever à une proportion



Recommandation pour établir un wagon postal sur le Drummond County Railway. Minutes du Conseil privé du 13 au 26 mai 1893 (R.G.I., Séries 1, Volume 557). (Archives et Bibliothèque Canada).



The Quebec Saturday Budget, le 30 octobre 1897.

encore plus grande. En effet, les propriétaires de compagnies ferroviaires québécoises n'investissaient des fonds dans leur propre entreprise qu'avec réticence. Une partie des actions attribuées aux administrateurs a probablement été offerte en échange de temps investi dans la gestion.

### LES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES

Le chemin de fer tirait la vaste majorité de ses revenus du transport de marchandises, surtout du bois. De 1888 à 1894, le bois constituait au moins la moitié du fret du DCR.

Ensuite, d'autres types de marchandises ont pris une importance grandissante, mais cela provenait de l'augmentation du trafic. La quantité de bois restait sensiblement la même, le chemin de fer ne faisait que transporter plus de produits des autres types. Cela s'explique par le fait que le chemin de fer avait comme vocation de faciliter le commerce du bois effectué par ses propriétaires. Les deux pétitions envoyées pour protester contre le passage de la voie ferrée en pleine forêt, au lieu de passer par les villages, témoignent du dévouement du chemin de fer pour les activités forestières de Church, Mitchell & Fee.

À partir de la troisième année de service du DCR, la presque totalité des trains qui circulaient pouvait transporter des passagers.

## LES FINANCES DU DCR

L'entreprise a déclaré un surplus pour chaque année d'exploitation. Cependant, le DCR n'a pas été actif assez longtemps pour devoir renouveler son infrastructure. Il s'est donc soustrait à une grande partie du poids financier que ses concurrents plus âgés soutenaient annuellement. Toutefois, il est probable qu'une partie de ces profits proviennent du fait que le chemin de fer était gardé dans un état très

modeste. À l'époque, la moyenne canadienne pour l'entretien et la réparation des infrastructures était de 460 \$ par mille et le DCR n'y consacrait que 186 \$. Pour les locomotives, la moyenne pour l'exploitation, la réparation et l'entretien était de 650 \$ par mille et seulement de 229 \$ pour le DCR. L'ensemble des dépenses d'exploitation : 824 \$ par mille pour le Canada et 277 \$ pour le DCR.

Profits annuels par mille de voie en activité du DCR (1886-1900)

Années	Longueur de la voie (milles)	Profits annuels du DCR	Profits annuels par mille de voie en activité
1888	13	1 719 \$	132 \$
1889	13	5 838 \$	449 \$
1890	36	5 290 \$	146 \$
1891	63	5 969 \$	95 \$
1892	63	19 389 \$	309 \$
1893	63	12 644 \$	201 \$
1894	83	20 125 \$	243 \$
1895	91	35 204 \$	389 \$
1896	91	29 067 \$	321 \$
1897	91	35 102 \$	388 \$
1898	134	37 909 \$	284 \$

Le transport des passagers par le DCR (1888-1898)

Années	Nombre de milles parcourus annuellement	Nombre de passagers transportés annuellement	Revenu associé aux passagers	Milles parcourus par des trains avec des wagons de passagers
1888	9 800	400	0 %	1 %
1889	10 500	900	0 %	1 %
1890	10 500	3 000	100 %	5 %
1891	52 670	9 395	98 %	26 %
1892	71 496	20 866	100 %	25 %
1893	81 688	21 494	100 %	21 %
1894	98 396	14 424	95 %	19 %
1895	89 901	21 771	93 %	15 %
1896	92 536	23 773	95 %	16 %
1897	94 695	22 593	95 %	14 %
1898	59 903	12 726	93 %	10 %

No. 133.

4th Session, 8th Parliament, 62 Victoria, 1899

BILL.

An Act to authorize the acquisition by the  
Dominion of the Drummond County  
Railway.

First reading, May 29, 1899.

MR. BLAIR.

OTTAWA  
Printed by S. E. Dawson  
Printer to the Queen's most Excellent Majesty  
1899

Loi autorisant le dominion du Canada à se porter acquéreur du Drummond County Railway, le 29 mai 1899.  
([http://eco.canadiana.ca/view/oocihm.9\\_07061/2?r=0&s=1](http://eco.canadiana.ca/view/oocihm.9_07061/2?r=0&s=1)).

## L'ACQUISITION DU DCR PAR LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL

De 1867 à 1919, le système ferroviaire canadien a subi une lente unification. Comme plusieurs chemins de fer, le DCR a été englobé dans un ensemble plus grand. Le gouvernement libéral de Wilfrid Laurier l'a acquis pour prolonger le chemin de fer Intercolonial jusqu'à Montréal.

### LA PREMIÈRE TENTATIVE

En 1897, le gouvernement fédéral a proposé de louer le DCR pour 99 ans. Cela équivalait à 7 200 000 \$. Toutefois, les fonctionnaires avaient évalué la valeur

de la voie à 1 530 000 \$. Par ailleurs, la compagnie a reçu plus de 600 000 \$ en subventions diverses. L'opposition conservatrice trouvait que le prix offert était déraisonnable et le projet de loi a été refusé par le Sénat (où les conservateurs étaient majoritaires). Le DCR a tout de même été loué pour deux ans, comme projet pilote.

### LA SECONDE TENTATIVE

En 1899, le gouvernement a présenté une proposition d'achat. Le prix proposé était de 1 600 000 \$. C'était le prix le plus bas auquel le gouvernement avait acheté ou construit un chemin de fer. Les critiques de l'opposition se sont

concentrées sur deux points. D'abord, comme le DCR avait reçu des montants importants en subvention, l'État ne pouvait pas acheter les biens acquis avec ces fonds, ils devraient être donnés. Ensuite, il était connu qu'un pont serait construit dans quelques années à Québec. L'opposition a donc suggéré que l'Intercolonial continue à avoir son terminus à Lévis. Elle estimait qu'il y aurait une concurrence entre le DCR, le Grand Tronc et les chemins de fer de la rive nord pour transporter les marchandises de l'Intercolonial jusqu'à Montréal.

Pendant, Wilfrid Laurier avait nommé treize nouveaux sénateurs depuis son arrivée au pouvoir. Les conservateurs y avaient perdu leur majorité. La proposition d'achat a donc été adoptée. C'est ainsi que le DCR a été officiellement intégré au réseau de l'Intercolonial sous le nom de Montreal Extension.

### Ghislain Blais est historien.

#### Pour en savoir plus :

Ghislain Blais. *Le Drummond County Railway : 1886-1900*. Mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres/Université Laval, septembre 2006, 116 p.

Archives nationales du Canada. *Fonds du Drummond County Railway*. RG 43-A-I-3 vol. 698-700. RG 43-A-II-6 vol. 186. RG 46 vol. 912. RG 46 vol. 806.

Parlement du Canada. *Reports of the Special Committee on the Drummond County Railway Inquiry into the Expenditure of Subsidies Granted to, and the Negotiations and Transactions in Relation to the Acquiring of, the Said Railway by the Government of Canada*. Ottawa, S. E. Dawson, 1898. 158 p.

Archives nationales de la province de Québec. *Drummond County Railway*. Boîte 2 B 018 04-06-001B-01

Derek J. Booth. *Railways of Southern Quebec*. Vol. II. Toronto, Railfare, 1985. 168 p.

Gaétan Gervais. *L'expansion du réseau ferroviaire québécois (1875-1895)*. Thèse de doctorat, Écoles des études supérieures, 1978, 538 p.



Vue aérienne du centre-ville de Drummondville, vers 1925-1930. Carte postale photographique Fairchild Aerial Survey. (Collection Simon Beauregard).

# LA CRISE DES ANNÉES 1930 À DRUMMONDVILLE ET LES MESURES D'AIDE AUX CHÔMEURS

par Maude Roux-Pratte

À partir de la Première Guerre mondiale, Drummondville est marquée par un essor industriel considérable, dans le domaine du textile surtout. Les entreprises de ce secteur ayant besoin d'une main-d'œuvre abondante, la localité connaît une expansion urbaine rapide et une croissance démographique importante. Pendant la crise des années 1930, Drummondville voit sa population presque doubler, passant de 6 609 en 1931 à 10 555 en 1941 (selon le *Recensement du Canada*). Pourquoi? Parce que les chô-

meurs des campagnes environnantes et d'autres centres urbains moins prospères espèrent trouver un emploi dans les usines de Drummondville.

## UNE VILLE ATTIRANTE

L'ampleur du phénomène se mesure difficilement, mais nous savons que des mesures d'urgence doivent être mises en place. Les repas servis à l'Hôpital Sainte-Croix en sont un exemple. Même s'ils sont offerts à tous, les autorités locales

constatent qu'ils sont servis à des « indigents dont la plupart [sont] des étrangers venus dans le but de trouver du travail ». (*La Parole*, 12 mars 1931, p. 1) De janvier 1931 à décembre 1933, période où le service est offert, l'hôpital sert entre 84 et 247 repas par mois. Croyant que la réputation de la ville est à l'origine de cette migration, le maire demande aux visiteurs, tels que les voyageurs de commerce, « de ne pas parler en termes trop élogieux de l'abondance de travail à Drummondville ». (*La Parole*, 18 octobre 1934, p. 1)



Usine Dominion Textile, vers 1940. (Société d'histoire de Drummondville).

Le discours optimiste sur la situation économique de cette ville n'est pas totalement dépourvu de fondement. En effet, de 1929 à 1934, le nombre d'établissements industriels va presque doubler, passant de 16 à 28 (selon l'*Annuaire statistique de la province de Québec*). Ce sont des entreprises liées au domaine du textile, dont quatre sur cinq exploitent la soie, qui embauchent le plus d'ouvriers. La présence de telles industries, moins touchées par les effets de la crise – la soie artificielle étant un nouveau produit très recherché –, expliquerait que Drummondville soit demeurée un centre industriel relativement prospère.

### CLIMAT DE STAGNATION

Or, il en va autrement dans la deuxième moitié de la décennie 1930. En effet, la croissance fait place à une certaine stagnation : le nombre d'établissements oscille entre 24 et 28. Ainsi, il devient de plus en plus difficile de fournir du travail aux chômeurs qui font la queue à la porte des usines. Nous possédons peu de données à ce sujet, mais celles fournies par le journal local semblent indiquer un nombre croissant de chômeurs. Le 12 janvier 1932, *La Parole* affirme que pour ce mois, 120 familles (425 personnes) ont bénéficié des secours directs. Les personnes sans tra-

vail sont certainement plus nombreuses, puisque les bénéficiaires de secours directs ne représentent pas l'ensemble des chômeurs, certains étant embauchés pour des travaux publics. Quatre ans plus tard, entre avril et juin 1936, 804 résidents de Drummondville ont logé une requête au bureau de placement pour obtenir un emploi dans une manufacture ou sur différents chantiers de travaux publics.

La petite localité abrite donc sa part de chômeurs, mais aussi une population ouvrière qui souffre des petits salaires versés par les industries textiles, notamment les secteurs du coton et de la soie artificielle dans lesquels travaille la majorité de la population active. Cette faible rémunération va d'ailleurs donner lieu à trois grèves, dont deux à l'usine Celanese, en 1933 et en 1940, et une à la manufacture Dominion Textile, en 1937.

Maigres revenus, manque de travail, nouveaux résidents à la recherche d'emploi : la crise suscite des récriminations. Les chômeurs de Drummondville s'unissent à quelques reprises pour formuler des requêtes collectives. Par exemple, au cours de l'été 1930, « plusieurs » sans-emploi demandent au conseil municipal de diviser la journée de travail pour permettre l'embauche de plus de personnes dans les travaux publics. (*La Parole*, 28 août 1930, p. 1) Puisque les chômeurs n'étaient pas regroupés au sein d'une association, comme c'était le cas à Verdun, par exemple, il est plus difficile de connaître les doléances des sans-travail. Les procès-verbaux du conseil de ville rendent compte seulement des revendications formulées lors des assemblées municipales, ce qui exclut les rencontres plus informelles du maire ou de ses conseillers avec des chômeurs. Et le journal *La Parole* est surtout le lieu d'expression des notables locaux. D'ailleurs, de 1929 à 1936, c'est le maire Walter A. Moisan qui dirige le journal.

### LE RÔLE DES ÉLITES LOCALES

Le cas de Drummondville est surtout très instructif pour comprendre l'organisation des mesures d'assistance par les élites



Hôpital Sainte-Croix, rue Brock, en 1943. (<http://www.csssdrummond.qc.ca/Web/Page.aspx?Id=159>).

locales. En raison d'une croissance démographique qui se poursuit malgré le ralentissement industriel, ces dernières sont confrontées au surplus de main-d'œuvre et à la nécessité criante de fournir des secours à la population. Dans ce contexte, les autorités municipales doivent calmer la colère des chômeurs, notamment en privilégiant les anciens résidents pour effectuer les travaux publics.

En effet, à Drummondville, la municipalité a un rôle très important à jouer dans la gestion de l'assistance aux chômeurs. Dans plusieurs villes, dont Trois-Rivières, Québec et Montréal, ce sont les membres

qu'elle manque de financement et que ses membres sont dépassés par l'ampleur de la tâche : les membres ne parviennent pas à assumer leur rôle traditionnel (secours moral, visites à domicile hebdomadaires, etc.) et cette nouvelle mission tout en exerçant leur propre métier. (*La Parole*, 7 décembre 1932, p. 1)

La municipalité remet alors cette tâche entre les mains d'un notable local qui s'occupe à temps plein des précieux bons de secours. Dès avril 1933, cependant, le conseil de ville en reprend l'entière responsabilité. Les personnes désirant obtenir des secours directs et une aide pour

sonnes sans-emploi avaient accès.

### L'IMPORTANCE DES TRAVAUX PUBLICS

La mesure sociale privilégiée demeure cependant les travaux publics, qui consistent à rémunérer les chômeurs pour leur participation à de grands projets de construction et d'aménagement. Ici encore, c'est le conseil de ville qui définit les critères d'embauche des ouvriers, que ce soit pour les travaux publics ou les différentes industries de Drummondville. Pour ce faire, le gouvernement local met en place un



Édifice du journal *La Parole*, situé à l'époque au 440, rue Hériot (Fonds La Parole, Société d'histoire de Drummondville).

de la Société Saint-Vincent-de-Paul (SSVP) qui s'occupent de la distribution des secours directs aux personnes sans emploi. Les secours directs procurent un revenu minimum aux personnes n'ayant pu être employées pour ces grands travaux et qui sont jugées dans le besoin. À Drummondville, la SSVP accepte de distribuer les bons de secours de décembre 1930 à novembre 1932, puis momentanément en 1939. Lorsqu'elle abandonne ce travail, à la fin de 1932, elle allège

le paiement du loyer doivent dorénavant s'adresser au conseil municipal, dont l'un des comités décide d'accorder ou non une aide financière, selon des critères qui varient au cours de la période. Par exemple, en 1933, un individu doit habiter à Drummondville depuis au moins six mois. Le même comité municipal rembourse également les marchands de bois, épiciers, médecins et autres professionnels ou entrepreneurs qui ont été payés grâce aux bons de secours directs auxquels les per-

bureau de placement chargé d'émettre des cartes d'identité. Celles-ci indiquent le nom, l'âge, le temps de résidence à Drummondville et le statut de l'individu. De cette façon, si la municipalité décrète que les célibataires ne peuvent participer à la construction de telle bâtisse (pour privilégier les pères de famille), le bureau de placement pourra aisément faire un premier tri pour les employeurs.

Le conseil de ville est donc au cœur de la mise en œuvre des mesures d'aide aux

chômeurs pendant la crise. Or, les procès-verbaux de la municipalité indiquent les influences multiples de certaines associations qui gravitent autour du conseil. Notons qu'un nombre important de dirigeants de ces groupes d'intérêt n'a ni plus ni moins fait partie du conseil de ville comme échevins. Entre 1930 et 1942, vingt membres de la Ligue des propriétaires, six individus œuvrant au sein de la Chambre de commerce et quatre dirigeants de l'Association des manufacturiers canadiens ont aussi été actifs au conseil municipal. En combinant des postes dans les mêmes organisations, ces hommes partagent donc un certain nombre de visées.

### ENTRE HARMONIE ET BONNE ENTENTE

On assiste durant toute la durée de la crise à une constante recherche de compromis parmi les notables locaux. Il y a un souhait bien affirmé de maintenir la paix sociale. La collaboration entre les corps publics, aux yeux des élites drummondvilloises, est nécessaire pour que leur ville conserve une bonne réputation et ainsi encourager les propriétaires d'industries à venir s'établir chez eux. Les mots « harmonie » et « bonne entente » reviennent constamment dans les discours des membres du

conseil de ville et les éditoriaux du journal *La Parole*. On attribue à ces rapports harmonieux les progrès de Drummondville et la situation financière de la ville. Bien que les élus municipaux ne partagent pas toujours les mêmes vues que la Chambre de commerce, la Ligue des propriétaires et l'Association des manufacturiers canadiens, ils parviennent néanmoins à susciter leur concours.

Les procès-verbaux des séances du conseil de ville montrent clairement que les élites locales veulent participer, par l'entremise de leurs associations, à la mise en œuvre des mesures d'aide aux chômeurs. Pourquoi? Principalement pour ne pas essayer de trop lourdes pertes financières. Les propriétaires locataires, regroupés au sein de la Ligue des propriétaires, veulent que les bénéficiaires de secours directs reçoivent une aide pour le paiement du loyer. C'est la seule façon pour les propriétaires d'être payés à la fin du mois. Représentés par la Chambre de commerce, professionnels et commerçants, qui fournissent des biens et services à la masse grandissante des personnes sans emploi, tiennent à se faire rembourser les bons utilisés par une part importante de la clientèle. Pour les gérants des grandes industries, défendus par l'Association des manufacturiers canadiens,

les chômeurs sont leurs futurs employés ou ceux qu'ils ont congédiés, et ils veulent conserver toute la latitude possible dans l'embauche comme dans les mises à pied. La marge d'autonomie des autorités politiques municipales dans la gestion et l'application des mesures sociales, par rapport aux ordres supérieurs de gouvernement, permet donc à des organismes locaux de prendre la parole et d'orienter ces politiques de secours aux chômeurs. Ces jeux de coulisse ne seront plus possibles au début des années 1940 avec l'instauration du régime fédéral d'assurance-chômage. La crise des années 1930 s'est donc avérée particulièrement intéressante pour comprendre les relations entre les élites locales, dans un contexte où la nécessité d'agir pour aider les sans-travail était indéniable sans que les modalités d'intervention ne fassent pour autant consensus. Chaque localité a donc pu opter pour des solutions diverses.

Dans la petite ville industrielle de Drummondville, dont la bonne réputation attirait à la fois les propriétaires d'usines et un nombre grandissant de chômeurs, les mesures d'assistance élaborées veulent calmer la faim des plus pauvres, mais aussi les inquiétudes économiques des mieux nantis... et ainsi maintenir une relative paix sociale, comme sur un fragile fil de fer.

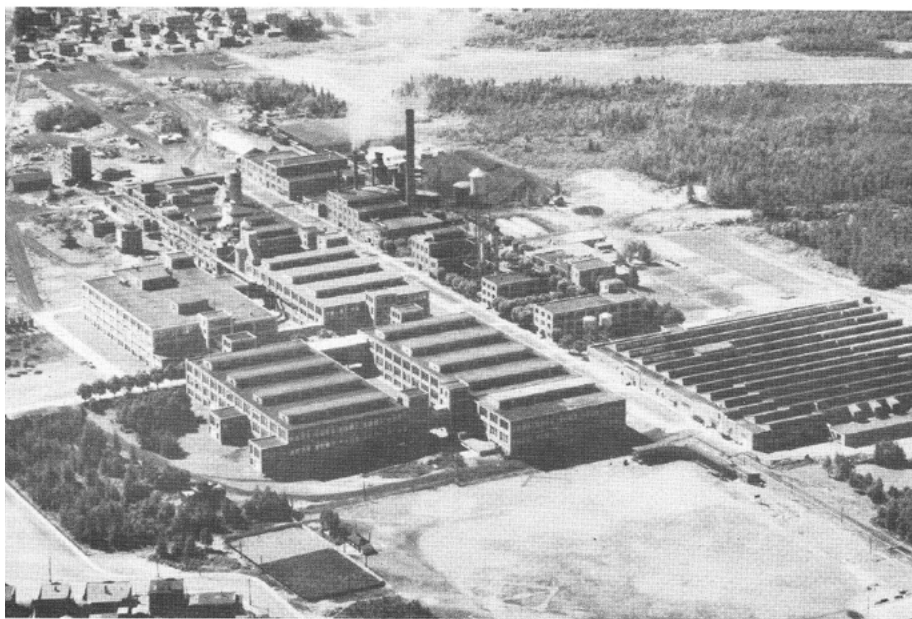
### Maude Roux-Pratte est historienne et détentrice d'un doctorat de l'Université de Montréal.

#### Pour en savoir plus :

Dennis Guest, *Histoire de la sécurité sociale au Canada*. Montréal, Les Éditions du Boréal (1980), 1993.

Maude Roux-Pratte. « Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, n° 2, p. 217-244.

Maude Roux-Pratte. *Les élites locales et les mesures d'aide aux chômeurs durant la crise des années 1930 à Drummondville*, Mémoire de maîtrise en études québécoises, UQTR, 2002.



Vue aérienne de l'usine de la Celanese Ltd. Carte postale. (Collection Simon Beaugard).

# RENCONTRE DE DEUX MONDES DRUMMONDVILLE SOUS LA LOUPE D'UN SOCIOLOGUE AMERICAIN

par Harold Bérubé

**E**n 1943, le sociologue américain Everett Hughes fait paraître son premier ouvrage, intitulé *French Canada in Transition*. Il y propose une étude des importantes transformations que connaît alors le Canada français, confronté depuis plusieurs décennies déjà au double processus d'industrialisation et d'urbanisation. Hughes s'intéresse tout particulièrement à la dimension ethnolinguistique de cette transition complexe, donc aux relations entre anglophones et francophones, entre catholiques et protestants. Le livre connaît un succès considérable aux États-Unis et devient rapidement un classique de la sociologie de l'époque. Il sera traduit en français par le sociologue québécois Jean-Charles Falardeau, en 1948.

L'ouvrage, même s'il propose des conclusions qui s'appliquent à l'ensemble de la province, repose tout de même sur une étude de terrain minutieuse, menée par Hughes à la fin des années 1930 dans une petite ville industrielle du cœur du Québec. Cette petite communauté, Hughes la présente sous le nom de Cantonville.



Vue aérienne de Drummondville en 1935 avec, au premier plan, la Canadian Celanese Limited Co. (Société d'histoire de Drummond, Fonds Celanese; P90-1.1-27).

Derrière ce pseudonyme, et ceux utilisés pour nommer les nombreux habitants de la ville qu'évoque Hughes au fil des pages, se cache Drummondville. Comptant un peu plus de 10 555 (22 029 pour le grand Drummondville) habitants en 1941, elle devient le prisme à travers lequel le sociologue américain observe avec grande

finesse un Canada français en transition.

## EVERETT HUGHES ET L'ÉCOLE DE CHICAGO

Everett Cherrington Hughes naît en Ohio, en 1897. Descendant d'une longue lignée d'agriculteurs, il se tourne vers le monde



Vue de la rue Lindsay, Drummondville, Québec-23. Carte postale 1930-1940 (Collection Simon Beauregard).

académique et, à la suite d'études universitaires en Ohio, s'établit à Chicago en 1917. Après quelques années consacrées à l'enseignement de l'anglais aux nombreux immigrants qui gagnent cette métropole du Midwest américain, il va reprendre ses études au Département de sociologie et d'anthropologie de la University of Chicago, sous la direction de l'éminent sociologue Robert Park. C'est durant ces études qu'il épousera la sociologue canadienne Helen MacGill, qui l'accompagnera et l'assistera dans ses recherches sur le terrain. En 1927, un an avant la complétion de sa thèse de doctorat, il est embauché comme professeur de sociologie à l'Université McGill et y restera jusqu'en 1938, date à laquelle il retournera à la University of Chicago. Il faut le souligner, à cette époque, cette institution est le cœur de la pensée sociologique en Amérique du Nord. Cette fameuse « école de Chicago », comme on la désignera rapidement, est composée de chercheurs qui, en s'inspirant d'abord et avant tout de la métropole en mutation dans laquelle ils évoluent, cherchent à mieux comprendre l'impact de l'industrialisation et de l'urbanisation sur le fonctionnement des sociétés et des communautés qui les vivent. La ville de Chicago devient un terrain d'enquête qui

leur permet de mieux comprendre, puis d'expliquer plusieurs des problèmes sociaux qui surgissent alors dans les grandes villes du continent.

Pour mener à bien cet ambitieux programme, les sociologues de l'école de Chicago favorisent une approche qui fait de la ville et de ses quartiers de véritables milieux naturels dans lesquels les

chercheurs se plongent pour étudier le fonctionnement de cette écologie urbaine. Une observation minutieuse du milieu doit mener à l'identification des principaux acteurs de ces écosystèmes, de comprendre les jeux d'équilibre qui permettent de composer ou de recomposer une société urbaine en mutation. Plus largement, avec ces études de terrain détaillées, les sociologues de l'école de Chicago peuvent analyser les mécanismes par lesquels une société passe d'une culture rurale ou traditionnelle (*folk*) à une culture urbaine ou moderne. D'abord utilisée à Chicago, cette approche sera reprise ailleurs, aux États-Unis et au-delà.

C'est dans ce contexte que se situe la contribution d'Everett Hughes. Tout au long de sa carrière, il reste loin des cadres théoriques lourds et contraignants, ce qui explique probablement le fait que ses écrits aient remarquablement bien vieilli. Sa principale contribution à la sociologie est de nature méthodologique : ses enquêtes sur le terrain se caractérisent par leur profondeur et ses observations, par leur grande perspicacité. C'est en réaction aux travaux d'un de ses collègues que Hughes tournera son attention vers Drum-



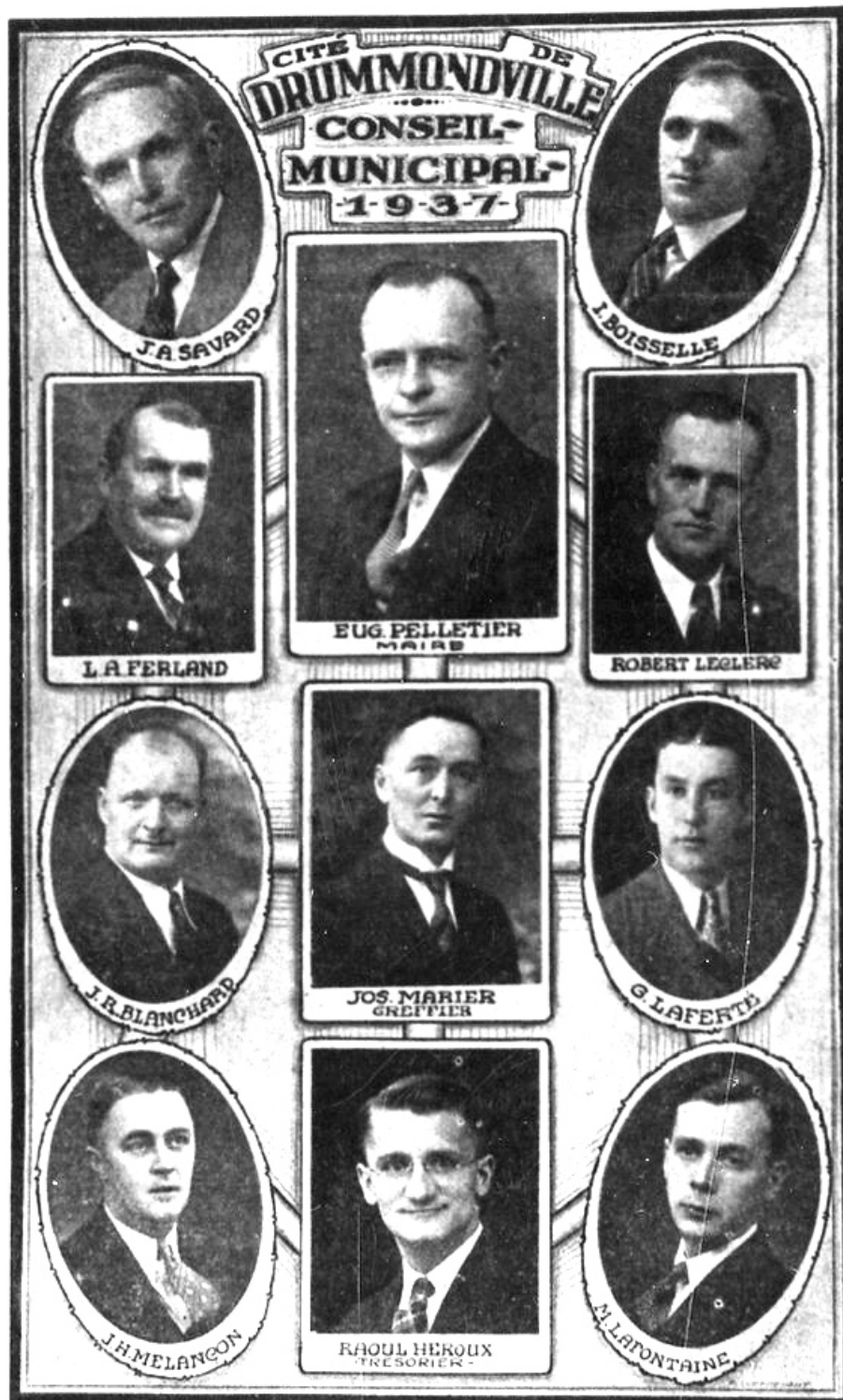
Vue de la rue Saint-Jean et de ses logements ouvriers vers 1930. (Société d'histoire de Drummond, Collection régionale; C1-2.4A18).

mondville. Alors que Horace Miner entreprend des recherches sur la paroisse de Saint-Denis-De La Bouteillerie (Kamouraska) pour étudier ce qu'il considère comme la rare survivance d'une *folk society* à l'état pur en Amérique du Nord, Hugues décide de tourner son attention vers une communauté plus représentative de la réalité canadienne-française, confrontée aux effets de l'industrialisation depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

### L'INVENTION DE CANTONVILLE

Pour le Québécois du début du XXI<sup>e</sup> siècle, le regard que porte Hughes sur Drummondville et le Québec est fascinant. D'une part, c'est le regard d'un observateur détaché des rapports complexes et souvent conflictuels qu'entretiennent alors et aujourd'hui encore les deux solitudes. Par exemple, l'avant-propos du sociologue canadien-anglais Lorne Tepperman pour la réédition de 2009 de l'ouvrage colporte toujours des stéréotypes – l'image d'un Canada français borné et ethniciste – que déconstruit pourtant en bonne partie Hughes en 1943! D'autre part, si Hughes est en mesure d'offrir un portrait plus équilibré de la situation, c'est en bonne partie à cause de son engagement sur le terrain comme chercheur. En d'autres mots, le chercheur est intimement engagé dans son milieu et en mesure d'observer de l'intérieur les communautés anglophone et francophone de Drummondville.

Pour un Américain enseignant à l'Université McGill, entrer dans le Québec anglophone des années 1930 n'est pas nécessairement un défi difficile à relever. Toutefois, contrairement à plusieurs de ses collègues, Hughes développera non seulement un grand intérêt pour la communauté franco-québécoise, mais il ira à sa rencontre, apprenant le français et nouant des liens étroits avec les pionniers de la sociologie québécoise, qu'il assiste d'ailleurs dans la mise sur pied de la discipline dans la province. Même après son retour à Chicago, il continuera à entretenir des liens avec des collègues de l'Université Laval et de l'Université de Montréal.



Les membres du conseil municipal de Drummondville, en 1937. (Société d'histoire de Drummond, Fonds *La Parole*; P89-380127-1).

C'est le même enthousiasme qui l'amènera à passer deux ans à Drummondville avec son épouse pour observer sur le terrain les transformations que subit alors le Ca-

nada français. C'est un choix que Hughes ne fait pas au hasard. La ville qui deviendra Cantonville dans *French Canada in Transition* est le laboratoire parfait pour

Hughes. Le sociologue a pu observer à Montréal de quoi avait l'air un Canada français déjà transformé en profondeur par son contact prolongé et intense avec les forces de l'urbanisation et de l'industrialisation. Il consacre d'ailleurs plusieurs pages de son ouvrage à la métropole. À l'autre extrémité du spectre, un village comme Saint-Denis-De La Bouteillerie (Kamou-raska) représente à ses yeux une exception qui en dit plus sur ce que le Canada français fut que sur ce qu'il est en train de devenir. Drummondville représente donc l'entre-deux parfait pour lui : une communauté très majoritairement francophone, mais confrontée à des transformations socioéconomiques majeures amorcées et en grande partie contrôlées par des membres d'un groupe ethnique différent et largement minoritaire.

C'est ainsi qu'est « inventé » en quelque sorte Cantonville. Lorsqu'on parcourt l'ouvrage de Hughes et qu'on s'attarde aux extraits de son journal de recherche, ou alors à certaines des conversations qu'il rapporte, on réalise que le sociologue américain s'est profondément enraciné dans sa communauté d'adoption, qu'il y a vécu une expérience que l'on pourrait qualifier d'intime. Il a visité les différents quartiers de la ville, fréquenté des cercles sociaux et des individus provenant de tous les milieux, des classes populaires aux élites locales des deux langues. Il sait repérer et déchiffrer les préjugés et les préjugés des différents groupes, et lire entre les lignes.

### **DRUMMONDVILLE AU CŒUR D'UN CANADA FRANÇAIS EN TRANSITION**

Il est difficile de rendre justice à l'ouvrage de Hughes en quelques pages. Il faut souligner d'abord que le sociologue situe bien Cantonville dans le contexte du Québec des années 1930. Pour Hughes, la Belle Province est une société de contrastes, abritant une société rurale qu'il juge à la fois archaïque et en déclin, et une métropole qui est le cœur de l'industrialisation du Canada. Il se garde bien toutefois de s'en tenir à ces remarques générales, in-

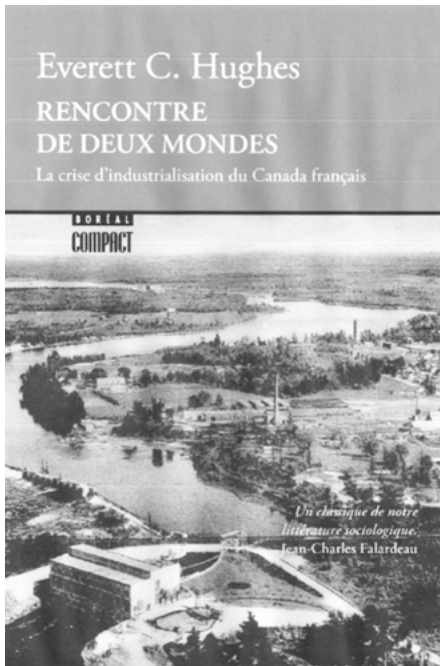
sistant sur le fait que la société québécoise – et en particulier sa composante canadienne-française – est complexe et complète, variée et loin d'être monolithique. Pour Hughes, ce qui distingue cette société à l'échelle nord-américaine est que les transformations qu'elle subit sont en grande partie introduites au sein d'une majorité canadienne-française par des acteurs britanniques et américains. Drummondville apparaît alors comme microcosme de cette rencontre.

De fait, les observations de Hughes permettent de nuancer nombre de généralisations encore bien vivantes dans

l'histoire et la mémoire collectives. J'en retiens quatre. D'abord, la question du retard économique du Québec. La ville décrite par Hughes est à cent lieues du village de Saint-Denis étudié par Miner. Cantonville est le théâtre d'une industrialisation qui en a transformé profondément le caractère et la forme depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. De grandes installations textiles ont remplacé les ateliers plus modestes qui datent de la fin du siècle précédent, attirant dans la ville un grand nombre de ruraux des régions environnantes. Ensuite, Hughes démontre bien que, même si l'idée et la réalité des deux soli-



Everett Cherrington Hughes (1897-1983). ([http://classiques.uqac.ca/classiques/hughes\\_everett\\_cherrington/hughes\\_ec\\_photo/hughes\\_ec\\_photo.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/hughes_everett_cherrington/hughes_ec_photo/hughes_ec_photo.html)).



Appuyé financièrement par la Ville de Drummondville, Boréal a réédité en 2014 la traduction française réalisée en 1948 par Jean-Charles Falardeau de l'ouvrage d'Everett C. Hughes. (Ville de Drummondville).

tudes demeurent bien vivantes, les deux groupes ethno-linguistiques sont loin d'être monolithiques ou de vivre en vase clos. Du côté des anglophones, Hughes souligne l'existence de deux groupes distincts : les anglophones implantés depuis longtemps dans la communauté, assez familiers avec leurs vis-à-vis francophones et assez froids face à l'arrivée de ces anglophones qui accompagnent l'implantation des grandes usines textiles et qui entretiennent une vision plus caricaturale de la majorité francophone. Cette majorité, Hughes le souligne bien, est loin d'être réfractaire à cette modernité industrielle, mais selon le statut socioéconomique ou le genre de ses membres, elle doit composer avec des obstacles et des contraintes que l'on ne retrouve pas nécessairement ailleurs. Comme l'explique Hughes, la croissance de Cantonville est orchestrée par les anglophones, mais elle est d'abord et avant tout francophone.

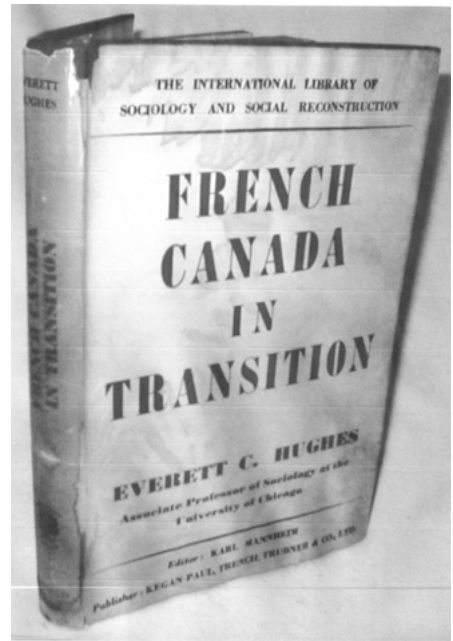
C'est sur ce plan qu'intervient la religion. Au-delà des caricatures de la Grande Noirceur clérico-nationaliste, Hughes dépeint une Église, des paroisses, des clercs et des

laïcs qui s'adaptent à cette nouvelle réalité industrielle et urbaine. Une Église qui a un pied dans la tradition et le passé, qui cherche à préserver sa place dans cette société en mutation en restant fidèle au dogme, mais qui déploie également une pléiade de moyens et de discours plus modernes pour demeurer pertinente pour une population majoritairement ouvrière. De plus, les Canadiens français de Cantonville, qu'ils appartiennent aux élites ou aux classes populaires, montrent déjà d'importants signes d'une sécularisation tranquille.

Globalement, c'est peut-être ce que révèle justement le plus clairement l'ouvrage de Hughes. Même si ses observations datent de la fin des années 1930, d'une époque où le Québec était gouverné par l'Union nationale de Maurice Duplessis, on ne peut pas dire qu'il décrive une société coupée de la modernité urbaine nord-américaine. Aux côtés de descriptions fascinantes et élaborées des processions de la Fête-Dieu ou de la Saint-Jean-Baptiste, Hughes offre de nombreux témoignages de la modernité urbaine de Drummondville/Cantonville. Qu'il s'agisse de la mode, des médias ou des divertissements, Hughes note que les Canadiens français et les Canadiennes françaises de Drummondville savent se mettre au goût du jour, suivre les tendances qu'il a pu observer à Montréal et dans son pays d'origine.

Bref, en revisitant l'ouvrage de Hughes, le lecteur aura le plaisir de découvrir, dans un langage clair et accessible, un portrait détaillé et éclairant de Drummondville à la fin des années 1930, un portrait qui surprendra à bien des égards par la perspicacité des observations et par la connaissance intime du terrain étudié. En découvrant ce portrait d'un Canada français en transition, le lecteur sera amené non seulement à mieux connaître et comprendre Drummondville, mais le Québec et la société québécoise.

**Harold Bérubé est professeur agrégé au Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke (et originaire de Drummondville).**



Everett C. Hughes publie en 1943 son célèbre *French Canada in Transition*. ([http://www.daveshootsbookseller.com/?page=shop/browse&offset=160&fsb=&category\\_id=2&featured=&keyword=&searchby=](http://www.daveshootsbookseller.com/?page=shop/browse&offset=160&fsb=&category_id=2&featured=&keyword=&searchby=)).

#### Pour en savoir plus :

Jean-Michel Chapoulié. *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*. Paris, Seuil, 2001, 490 p.

Jacques Hamel. « Everett C. Hughes et la rencontre de deux mondes », *Sociologies* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, mis en ligne le 26 mai 2015, consulté le 15 juin 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/5056>

Everett C. Hughes. *Rencontre de deux mondes. La crise d'industrialisation du Canada français*. Montréal, Boréal, 2014 [1948], 276 p.

Horace Miner. *Saint-Denis : un village québécois*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1985 [1939], 300 p.

Maude Roux-Pratte. « Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930 : une étroite collaboration autour de l'assistance aux chômeurs ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, n° 2, 2004, p. 217-244.

Jean-Philippe Warren. *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*. Montréal, Boréal, 2003, 447 p.

# LE COMITÉ DE MORALITÉ PUBLIQUE DE DRUMMONDVILLE 1951-1959

par Mathieu Lapointe

**A**u début des années 1950, la bataille pour nettoyer Montréal de la corruption, de la prostitution et du jeu fait rage. Les réformateurs accusent la police et les plus hautes autorités municipales de s'être faits les complices du crime organisé. La métropole, selon l'avocat Pacifique Plante, serait « sous le règne de la pègre ». À la suite des révélations de ce célèbre justicier dans le quotidien *Le Devoir*, un Comité de moralité publique des citoyens de Montréal (CMP) est formé en mars 1950 afin d'obtenir et de soutenir une enquête publique visant à aller au fond des choses. L'enquête Caron, instituée par la Cour supérieure, commence en septembre et se prolongera jusqu'en avril 1953.

Mais très tôt l'enquête rencontre des difficultés majeures. Comme elle n'a pas été créée par le gouvernement provincial, elle ne dispose pas des ressources financières d'une véritable commission royale. Au bout de quelques mois, il n'y a plus assez d'argent pour payer les sténographes, qui se mettent en grève. Et les autorités tant municipales que provinciales, qui voient l'enquête d'un mauvais œil, se font tirer l'oreille. Les partisans de l'enquête, représentés par le CMP, devront faire une collecte, avec l'aide du *Devoir*, pour demander aux citoyens eux-mêmes d'en assurer le financement. Cet effort se concentre d'abord à Montréal et dans sa région, mais très vite il s'élargit à l'ensemble du Québec par le biais des réseaux d'associations catholiques et nationales. Les militants montréalais font valoir aux citoyens des autres régions qu'avec la migration de la jeunesse vers Montréal, l'immoralité régnant dans



Les directeurs du Comité de moralité publique de Montréal dont Pax Plante, Jean Drapeau, François-Albert Anger et J-Z. Léon Patenaude (seconde rangée à partir de la droite). Ce dernier aura de nombreux échanges avec le Comité de moralité de Drummondville. (Centre de recherche Lionel-Groulx, P51/t1,3).

la métropole menace de « démoraliser » la nation tout entière. Dans ses efforts, le CMP trouvera dans la région de Drummondville un terreau particulièrement fertile. Comme l'ont souligné les historiens Yvan Rousseau et François Guérard, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la région du Centre-du-Québec a été particulièrement réceptive aux mouvements de tempérance et de prohibition de l'alcool. Depuis 1911, les comités de Drummond et de Nicolet ont des règlements de prohibition s'appliquant aux zones rurales, votés par référendum en vertu de la loi Scott de 1878. Et la ville même de Nicolet, siège de l'évêché, applique le régime sec pendant

une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle. Au début des années 1950, plusieurs s'inquiètent, à Drummondville comme ailleurs au pays, de l'augmentation importante de la consommation d'alcool par habitant. Au Canada, elle aurait doublé pendant la Seconde Guerre mondiale, comme le nombre des permis d'alcool. Et cette « marée montante » s'est poursuivie sans relâche dans l'après-guerre. Rien, donc, pour remettre en question la pertinence de la campagne de tempérance lancée par les évêques de la province en 1938. On s'inquiète aussi de l'augmentation d'un nouveau type d'établissements, les grills, qui se multiplient à cette époque au

Québec comme partout en Amérique du Nord. Les reproches qu'on leur fait sont nombreux : statut légal mal défini, insalubrité, mauvaise surveillance, irrespect des heures d'ouverture et de la Loi des liqueurs alcooliques. Dans les pires cas, selon leurs détracteurs, ces endroits se-

Cette situation semble nouvelle dans la région, car le sociologue Everett C. Hughes avait noté, en 1943, l'absence à Drummondville de salles de danse ou d'endroits publics où jeunes hommes et jeunes femmes pourraient boire ensemble, phénomène qu'il attribuait à la résistance

de Québec, René Chaloult, réclame à l'Assemblée législative leur interdiction dans toute la province (*Le Devoir*, 7 mars 1951). Alors que l'enquête Caron est suspendue par de l'obstruction judiciaire, le CMP de Montréal offre son aide à la campagne de tempérance relancée par M<sup>gr</sup> Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal, en novembre 1951.

Ce sont pourtant les moralistes de Drummondville qui, dès septembre 1951, contactent ceux de Montréal par l'intermédiaire des ligues du Sacré-Cœur (lettre signée Bernard Bourassa), avec le projet de « fonder un comité de moralité indépendant de la ligue et d'autres organisations pour n'en compromettre aucune tout en ayant l'appui de toutes ». Le secrétariat des ligues suggère aux Drummondvillois de suivre l'exemple du CMP montréalais qui leur envoie, dès le début d'octobre, son dynamique secrétaire-trésorier Jules-Zénon-Léon Patenaude pour rencontrer les militants et les aider à fonder une équipe régionale. Il reviendra le mois suivant prononcer des conférences, marquant les débuts publics d'une collaboration qui se poursuivra pendant quelques années. Les archives du CMP donnent à penser que de toutes les équipes régionales qu'il comptera, celle de Drummond sera la plus active et la plus autonome.

Quelques mois avant ces premiers contacts, le curé Edgar Laforest, fondateur de la paroisse ouvrière de Saint-Simon, était intervenu au conseil de comté de Drummond pour empêcher la tenue d'un vote visant à abroger le règlement de prohibition dans les zones rurales (*La Parole*, 15 mars 1951). Pourtant le nom du curé n'apparaît pas dans les documents concernant le Comité de moralité de Drummondville, même si certains de ses membres, tel son secrétaire, le ferblantier Alphonse Ferland, habitent dans cette paroisse. Que le curé y exerce ou non une influence discrète, le mouvement drummondvillois sera, comme celui de Montréal, dirigé par des laïcs, contrairement aux croisades moralisatrices d'antan. Par ailleurs, ces laïcs sont souvent engagés dans des groupes

## En avant les BONS !

**APPEL PRESSANT A TOUS : PERRES et MERRES de FAMILLE, JEUNES GENS soucieux du bonheur et de la PAIX des foyers !**

**LES BONS ne doivent pas demeurer les BRAS CROISES !**

**LE GRILL** le grand ennemi des familles, doit cesser ses RAVAGES !

**LE GRILL** l'école de l'alcoolisme chez nous, et de tant de HONTES a trop détruit de BONHEURS !

**LE GRILL** qui apprend aux BONS JEUNES GENS à boire, parce qu'il est permis; parce qu'il est chic, a assez fait pleurer de MAMANS !

**LES BON CITOYENS** de Drummondville s'unissent pour demander la SEPARATION des DEUX SEXES dans les Grills, salles d'hôtels où l'on vend des boissons alcooliques.

Les VENDEURS se MOQUENT de la loi, et les BONS citoyens ne peuvent la faire observer.

On accepte par CENTAINES CHAQUE JOURS les jeunes de MOINS DE VINGT ANS ! MALGRÉ LA LOI !

On garde les grandes banquettes le long du mur où s'entassent les JEUNES, malgré la LOI !

On vend des boissons à ceux qui sont à demi-IVRES, malgré la loi !

On ferme les établissements après les heures fixées, malgré la LOI ! SEUL le Conseil de Ville peut faire respecter la LOI. SEUL il peut tenter des poursuites...

UN SEUL REMÈDE EFFICACE... DES SALLES SÉPARÉES pour chaque sexe: une pour les HOMMES, une pour les FEMMES !

La LOI empêche les femmes d'entrer dans les TAVERNES... par respect pour leur DIGNITÉ !

**POURQUOI EST-ELLE** avec l'homme au Grill CENT FOIS plus dangereux que la TAVERNE ? PARCE QU'IL a de l'argent à gagner... des FEMMES à SALIR !

Le Conseil de Ville peut agir. Il peut obtenir un règlement séparant les deux sexes dans les Grills et les CLUBS, parce que la LOI des LIQUEURS respecte ses volontés.

Les BONS n'ont jamais parlé. Ils se LEVENT MAINTENANT et demandent l'appui de TOUTES LES BONNES VOLONTÉS !

**LES GRILLS** sont entrés chez nous en CACHETTES ! IL FAUT qu'ils cessent leurs RAVAGES !

Avec la MAJORITÉ des citoyens, nous obtiendront une mesure aussi sage !

Il faut signer les REQUÊTES ! Il faut la faire SIGNER ! Il faut vous renseigner ! Il faut AGIR !

**IL FAUT** le respect de la DIGNITÉ de la femme partout, surtout AU GRILL et au CLUB, les deux en endroits les plus dangereux ! LIEUX MAUDITS où la femme a appris à BOIRE !

**DECREOISONS-NOUS** les bras et AGISSONS ! ARRETONS le flot grandissant de l'alcool, en train de TUER notre jeunesse, notre nation !

Si les MILLIERS de DOLLARS laissés chaque semaine dans les GRILLS et les CLUBS servaient à des oeuvres utiles, notre ville serait la plus prospère de TOUTES !

POUR L'HONNEUR de la femme, pour le bonheur des familles, pour la prospérité de notre ville... GUERRE à mort aux GRILLS et aux CLUBS !

DEBOUT les BONS ! C'est le TEMPS d'agir !

Le Comité de Moralité de Drummondville

*En avant les bons!*, affiche du Comité de moralité de Drummondville. (Fonds du Comité de moralité publique, BANQ, Montréal, CLG47/J,7).

raient des lieux de prostitution et de trafic de drogue, détenus par la pègre. Plus souvent, on les présente comme des endroits où les hommes, les femmes et la jeunesse vont boire ensemble en dehors des heures des repas et sans surveillance, parfois avec de la danse en prime, multipliant les occasions « d'immoralité ».

active du curé. Peut-être la nouveauté est-elle particulièrement choquante à Drummond, mais partout au Québec, comme ailleurs en Occident, on s'inquiète des nouveaux loisirs commercialisés de la jeunesse, qui tranchent avec l'atmosphère plus austère d'avant-guerre. Les grills suscitent une telle inquiétude que le député du comté

nationaux et catholiques comme la Société Saint-Jean-Baptiste, les ligues du Sacré-Cœur et les cercles Lacordaire. Entre le comité de Montréal et celui de Drummondville se tissent des liens d'entraide et même d'amitié. Le CMP mont-



**BARIL, Antonio**  
siège No 2, quartier ouest

Antonio Baril, conseiller municipal de Drummondville. (1910-1999). (*La Parole*, 28 janvier 1954).

réalais fournit à son « équipe du comté de Drummond » des conseils stratégiques et juridiques, des conférenciers et même un soutien logistique, en imprimant du matériel de propagande. Même si le comité de Drummond jouit d'une grande liberté d'action, ses officiers sont nommés et révoqués par l'exécutif montréalais – toujours sur proposition du comité local –, pour assurer la sécurité et éviter les infiltrations. Car le comité montréalais, par ses liens avec l'Ordre de Jacques-Cartier, bénéficie d'un réseau d'information très étendu.

En retour, le CMP espère obtenir un appui financier pour l'enquête montréalaise,

surtout dans les moments difficiles. Cette association permet aux deux groupes d'augmenter leur visibilité et leurs effectifs. À la fin de 1952, le CMP se vantera de compter « près de 400 membres dans la région du comté de Drummond ». Il affirmera également que 8 000 citoyens de la région ont signé « une pétition populaire en faveur du règlement soumis au conseil de Drummondville » (*L'Action civique*, décembre 1952-janvier 1953).

Le Comité de moralité de Drummondville privilégie en effet l'approche réglementaire, en parallèle avec une mobilisation sociale, pour combattre la menace morale que constituent à ses yeux les grills. S'inspirant de l'exemple de Mégantic, qui a adopté un règlement séparant les sexes dans les débits de boisson, il va tenter de pousser le conseil municipal à voter un règlement ayant le même effet.

Mais les élus municipaux et les adversaires de la campagne de tempérance ne se laissent pas faire. Leur opposition ouverte ou voilée se manifestera notamment par une « procédurite » aigüe. Lorsque le Comité de moralité fait sa première requête au conseil, en mars 1952, plusieurs mettent en doute le droit qu'aurait la ville d'intervenir dans ces questions. Les élus ter-

giversent, trouvant toutes sortes de raisons formelles de remettre à plus tard l'examen de la requête, et ce, jusqu'au 1<sup>er</sup> mai. Car la Loi des liqueurs alcooliques spécifie que si une municipalité désire effectuer des changements dans l'attribution des permis sur son territoire, elle doit le signifier par règlement avant cette date à laquelle ceux-ci sont attribués et renouvelés (*La Parole*, 27 mars 1952).

Les adversaires de ce resserrement réglementaire ne tardent pas à se manifester. Au début d'avril 1952, la Chambre de commerce se déclare unanimement en faveur du *statu quo* et prédit un désastre si l'on ne conservait que les permis de la classe C, en

supprimant ceux de la classe A, comme le demande le Comité de moralité. Certains membres affirment que cela reviendrait à faire « disparaître tous les grills, tavernes, clubs et même les licences d'épicerie », ce qui « placerait Drummondville dans une classe unique non seulement au Québec, mais dans le Canada tout entier », privant la ville « d'un commerce reconnu partout comme légitime ». On met même en doute la validité de la pétition présentée au conseil en alléguant que les 2 500 signatures qu'elle compte alors auraient été obtenues par des moyens fallacieux (*La Parole*, 10 avril 1952).

Quelques jours plus tard, lorsque la motion des moralistes est débattue au conseil municipal, le maire Antoine Biron exprime son opposition. Il invite même une personnalité médiatique bien connue, Gérard Delage, alors administrateur de l'Association des hôteliers de la province de Québec, à s'adresser à l'assemblée. Celui-ci juge illégal le projet de règlement et prédit qu'il nuira à la réputation de Drummondville et à son économie, en plus de favoriser l'ouverture de débits clandestins, que les gens de la région appellent « petits canots ». Alors que les hôteliers, d'après lui, « ne veulent qu'une chose : opérer légalement, selon l'ordre public et les bonnes mœurs » (*La Parole*, 17 avril 1952).

L'inspecteur d'écoles A. Heg. Tremblay, qui prend la parole au nom du Comité de moralité, n'est pas de cet avis. Après avoir participé pendant une quinzaine d'années à des campagnes de moralité avec les ligues du Sacré-Cœur, il affirme que la police des liqueurs est une comédie, sous l'emprise absolue de la politique. Elle n'empêche pas les jeunes hommes et filles de moins de vingt ans d'être admis dans les grills et les clubs. D'ailleurs, les « p'tits canots » pourraient, selon lui, être éradiqués s'ils n'étaient pas protégés par les politiciens. « On dépense des millions pour construire des écoles et l'on ne fait rien contre les écoles d'alcoolisme et de débauche », déplore-t-il.

Certains croient, au contraire, qu'en cette matière, tout est justement affaire d'éducation. De mauvaise humeur, un avocat

répond à Tremblay : « Peut-être que si nous avions un meilleur inspecteur d'écoles, il y aurait moins de jeunes pour aller se perdre dans les grills »! La séance se termine en maintenant le *statu quo*, même si le débat continue à agiter les tribunes libres dans les semaines suivantes (*La Parole*, du 10 avril au 8 mai 1952).

D'abord un peu découragés par cet échec, les moralistes reviendront à la charge à plusieurs reprises dans les années suivantes, parfois avec l'aide de leurs homologues montréalais. Dès la fin de l'année 1952, J.-Z.-Léon Patenaude revient deux fois à Drummondville, et l'une de ces assemblées est « radiodiffusée par le poste CFDA de Victoriaville ». Il est alors accompagné par le père oblat Laurent Tremblay, frère du président du CMP, qui souligne l'avidité des tenanciers et le devoir des autorités municipales de protéger la jeunesse, s'attirant des applaudissements nourris (*L'Action civique*, décembre 1952). Le mouvement prend visiblement de l'ampleur et le maire admet maintenant la légalité du règlement proposé. Mais en le votant, s'inquiète-t-il apparemment, ne risquerait-on pas de pousser « les femmes et les filles » vers les clubs, ce qui serait un « désastre » à cause du manque de surveillance dans ces établissements?

Le Comité de moralité a un autre adversaire de taille : la presse. *La Parole*, principal hebdomadaire à couvrir l'actualité locale, ne porte visiblement pas ce mouvement dans son cœur, l'accablant de remarques narquoises et parsemant de commentaires éditoriaux ses comptes rendus des séances du conseil. Se faisant la voix du « gros bon sens » et de la tolérance morale, le journal choisit par exemple de publier, quelques jours après l'assemblée radiodiffusée du Comité de moralité, une longue réflexion favorable à l'alcool, où l'on apprend, entre autres, que ce n'est pas lui « qui rend violent, paillard ou querelleur, [mais que] ce sont les violents, les paillards et les querelleurs qui se révèlent, à l'occasion, par l'alcool ». Autrement dit, il ne fait que révéler des tares qui autrement resteraient cachées (*La Parole*, 11 décembre 1952). En février 1954, un vent de changement



Jean-Berchmans Michaud, médecin et maire de Drummondville de 1954 à 1956. (Ville de Drummondville).

souffle à l'hôtel de ville, avec l'élection d'un maire, le D' Jean-Berchmans Michaud, et de sept nouveaux conseillers sur huit (*La Parole*, 4 février 1954). L'un des amis du comité, le jeune industriel Antonio Baril (1910-1999), compte parmi les élus. Tous les espoirs sont donc permis, d'autant que le maire fait des déclarations encourageantes (lettre d'Alphonse Ferland à J.-Z.-Léon Patenaude).

L'échevin Baril ne tarde pas à représenter en séance spéciale du conseil, le 15 mars

1954, le règlement qui avait été soumis sous l'ancienne administration (*La Parole*, 18 mars 1954). Cela fait bondir *La Parole*, qui affirme que l'échevin désire la fermeture complète des grills et des clubs sociaux, « restrictions drastiques » qui ferait de Drummondville un « cas [...] unique » dans la province de Québec. Mais il semble que le projet de restriction avortera encore une fois. La semaine suivante, à sa séance régulière, devant une « foule considérable » qui s'était déplacée pour

l'occasion, le conseil se contenta de lire des lettres de désapprobation d'associations de commerçants et, malgré les protestations de l'assistance qui s'impatientait, repoussa la question délicate si tard qu'on n'a pu l'aborder (*La Parole*, 25 mars 1954). Apparemment, cette affaire embarrassante fut encore renvoyée aux calendes grecques, puisque l'année suivante, vers la même date, l'échevin Baril revenait à la charge avec de nouveaux amendements, se voyant reprocher par *La Parole* son « zèle particulier à ce point de vue-là » (*La Parole*, 17 et 31 mars 1955). Le tableau bien incomplet de ce débat qu'on brosse ici mériterait d'être approfondi, notamment par des recherches dans les archives municipales de Drummondville. De larges pans de l'histoire des luttes de tempérance et de prohibition dans la région au XX<sup>e</sup> siècle restent encore à écrire. Cependant, les débats fascinants déclenchés par cette question controversée, qui a amené des citoyens à s'exprimer sur des thèmes comme les comportements et les aspirations de la jeunesse et des femmes, le droit au plaisir, les « danses modernes » et la pertinence de la répression en matière de moralité, donnent l'impression que les années 1950 sont une période charnière. À la fin de la décennie, d'ailleurs, le commerce de l'alcool semble en passe d'être libéralisé dans les zones rurales de la région, avec l'abolition vers 1959 des règlements de prohibition dans les comtés de Drummond et de Nicolet (*La Parole*, 11 juin 1959).

Avec la victoire graduelle du libéralisme moral, le militantisme du Comité de moralité de Drummondville, bien qu'animé d'un souci sincère de la jeunesse et d'une inquiétude compréhensible vis-à-vis des abus d'alcool, deviendra, avec ses accents paternalistes et parfois hystériques, une curiosité historique un peu ringarde.

**Mathieu Lapointe est historien et auteur de *Nettoyer Montréal : les campagnes de moralité publique, 1940-1954* (Septentrion, 2014).**



Façade de l'hôtel de ville de Drummondville, vers 1950. (Fonds Réal Garneau; P101, Société d'histoire de Drummond).

**Texte de la pétition présentée au conseil municipal de Drummondville en mars 1952 et publiée dans *La Parole* le 3 avril 1952 :**

« Considérant que les salles d'hôtels, appelées communément grills, ainsi que les clubs où l'on vend des boissons alcooliques aux deux sexes réunis, ont toujours été des endroits dangereux pour la jeunesse où elle va apprendre à boire;

Considérant que bon nombre d'hommes et de jeunes gens se font un malin plaisir à faire boire les femmes et les jeunes filles dans des buts inavouables.

Considérant que les salles d'hôtels, appelées grills, et les clubs sont des endroits plus dangereux pour la vertu et la dignité de la femme que la taverne d'où elle est exclue;

Nous soussignés, prions vivement le Conseil municipal de Drummondville d'imiter en partie l'exemple sage et courageux des Conseillers de la ville de Mégantic et de poser un règlement municipal exigeant dans les hôtels et les clubs, des salles absolument séparées pour chaque sexe où doit se faire la vente des boissons alcooliques, sous peine de voir révoquer le permis de l'hôtelier ou du propriétaire de club.

Une exception sera faite pour les véritables salles à manger des hôtels entre midi et deux heures et entre six et huit heures de l'après-midi.

Ainsi la liberté de chaque consommateur sera respectée et les graves dangers mentionnés plus haut seront éliminés en très grande partie. Et nous continuerons à réclamer énergiquement. »

**Pour en savoir plus :**

Cet article se fonde sur le dépouillement des archives du Comité de moralité publique de Montréal (BAnQ, Vieux-Montréal) et sur des recherches ponctuelles dans l'hebdomadaire *La Parole*, guidées notamment par la riche base de données en histoire régionale « Centre-du-Québec » élaborée par Claude Bellavance et Yvan Rousseau, du CIEQ : <http://cdq.cieq.ca>

Craig Heron, *Booze : a Distilled History*. Toronto, Between the Lines, 2003, p. 315-316.

Paul-Émile Gingras, *Marée montante!* Montréal, Fédération générale des ligues du Sacré-Cœur, 1950.

Everett Cherrington Hughes, *French Canada in Transition*, Chicago, University of Chicago Press, 1983 [1943], p. 201 (Coll. « Midway Reprints »).

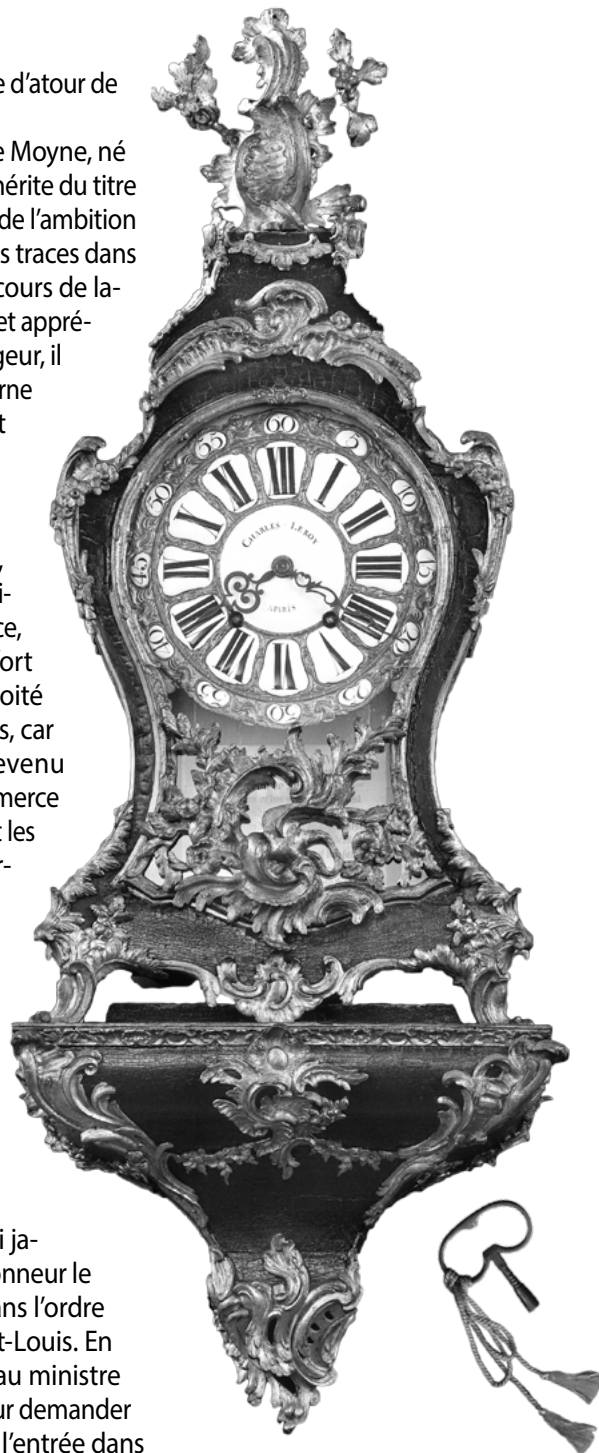
Mathieu Lapointe, *Nettoyer Montréal : les campagnes de moralité publique, 1940-1954*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, p. 260-262.

Y. Rousseau et F. Guérard, chap. 7 de C. Bellavance, J. Roy et Y. Rousseau, (dirs.). *Histoire du Centre-du-Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, p. 338-339. (Coll. « Les régions du Québec »).

## LA BELLE HORLOGE

En octobre 1979, M<sup>me</sup> Foley du comité de Sligo, en Irlande, téléphone à l'ambassade du Canada à Dublin au sujet d'une horloge qui aurait appartenu à l'un de ses ancêtres au Canada. Devant déménager dans une plus petite résidence, elle veut s'en départir. L'offre parvient au Musée de l'Homme à Ottawa qui fait évaluer l'objet – il s'agit d'une horloge murale fabriquée au XVIII<sup>e</sup> siècle – et décide de l'acquérir. Selon un spécialiste de l'Horological Society, l'objet, vieux de 250 ans, est en excellent état. Encastrée dans un boîtier laqué de couleur verte et richement ornementée de dorures, l'horloge provient de l'atelier de Charles Le Roy, à Paris. Comme son nom le suggère, l'horloge doit être montée sur un mur et accrochée à un support. C'est vers 1734 qu'elle fait le voyage vers la Nouvelle-France. Voici quelques faits saillants de son histoire. En 1700, Louis XIV crée la première baronnie de Nouvelle-France. Il en accorde le titre à Charles II Le Moyne (1656-1729), seigneur de Longueuil, né au pays et membre d'une famille qui allait marquer l'histoire de la colonie pendant de nombreuses années. Son troisième fils, Pierre Le Moyne d'Iberville, arpentera les postes de traite de fourrure de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au nord et au sud, et fondera la colonie de la Louisiane. Son quatrième fils, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, deviendra éventuellement gouverneur de cette nouvelle colonie. La nomination de Charles Le Moyne comme baron de Longueuil reçoit l'appui de Louis de Buade de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, et de l'intendant Jean Bachart de Champigny. Officier de talent et ancien gouverneur de Trois-Rivières et de Montréal, Le Moyne a les moyens de voyager en France en 1681 pour trouver une épouse qui lui convient : Élisabeth

Souart d'Adoucourt, dame d'atour de Madame de France. C'est son fils, Charles III Le Moyne, né en 1687 à Longueuil, qui hérite du titre de baron de Longueuil et de l'ambition de son père, dont il suit les traces dans une carrière militaire au cours de laquelle il se fait remarquer et apprécier. Précoce, grand voyageur, il est d'abord officier subalterne de la marine à Rochefort dès l'âge de dix-huit ans, puis lieutenant dans l'armée. En 1719, il devient capitaine. Sept ans plus tard, son père, gouverneur provisoire de la Nouvelle-France, le fait commandant du fort Niagara, poste très convoité par les officiers canadiens, car on peut y gagner un revenu substantiel grâce au commerce des fourrures. Décidément les contacts étaient importants. À la mort de son père, en 1729, il hérite du titre de baron de Longueuil et d'une maison à Montréal, au coin des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice, où il résidera par la suite. Parmi les nombreux postes et promotions qui jalonnent sa carrière, un honneur le distingue : son entrée dans l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En septembre 1733, il écrit au ministre de la Marine française pour demander la croix de Saint-Louis et l'entrée dans l'ordre de Saint-Louis comme chevalier. Suivent des courriers entre Charles de la Boische, marquis de Beauharnois, et la



Photographie de l'horloge murale remise par Louis XV, roi de France, au baron de Longueuil, environ 1734. (CMH 980.44.1 a-f).

cour du roi de France qui nous apprennent que Le Moyne est fort apprécié par ses officiers et digne de maintes louanges. La démarche de Le Moyne porte fruit. En 1734, il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Louis par Beauharnois, alors gouverneur de Montréal. C'est à peu près à cette époque que la belle horloge en question arrive à Montréal. Ce cadeau du roi au nouveau chevalier constitue la preuve tangible de l'honneur offert et reçu.

L'horloge reste probablement à sa résidence de la rue Saint-Paul à Montréal jusqu'à sa mort, en 1755. Son inventaire après décès (greffe de Louis-Claude Danré de Blanzay) fait état d'une petite pendule à sa maison, rue Saint Paul. Par contre, le document mentionne aussi une vieille pendule à ressort dans la demeure seigneuriale de l'île Sainte-Hélène, où sont également prisés cinq vaches, neuf brebis, deux chevaux, deux esclaves noirs, un homme et une femme âgés respectivement de 25 et 30 ans, etc. L'horloge et les autres biens meubles aurait dû revenir à son fils, Charles-Jacques Le Moyne, mais celui-ci meurt quelques mois plus tard à la bataille du lac George (1755). La jeune épouse de Charles-Jacques, Marie-Anne Catherine Fleury, âgée d'à peine quatorze ans, est alors enceinte de jumelles.

Son père, Joseph Fleury Deschambault, fait office de tuteur légal et s'occupe de ses intérêts pendant une quinzaine d'années. En 1763, après la conquête britannique, une nouvelle génération d'investisseurs anglais ou écossais, comme William Grant, s'installe dans la colonie du Saint-Laurent. Grant connaît un vif succès comme marchand et propriétaire foncier après avoir acheté des seigneuries à la campagne et des parcelles de terrain urbain. En 1770, il épouse Marie-Anne-Catherine Fleury, veuve Le Moyne, mettant ainsi la main sur une partie de ses terres de Longueuil. Des jumelles nées du premier mariage de Marie-Anne-Catherine, seulement une, Marie-Charles-Joseph Le Moyne, survivra et deviendra quatrième baronne de Longueuil.

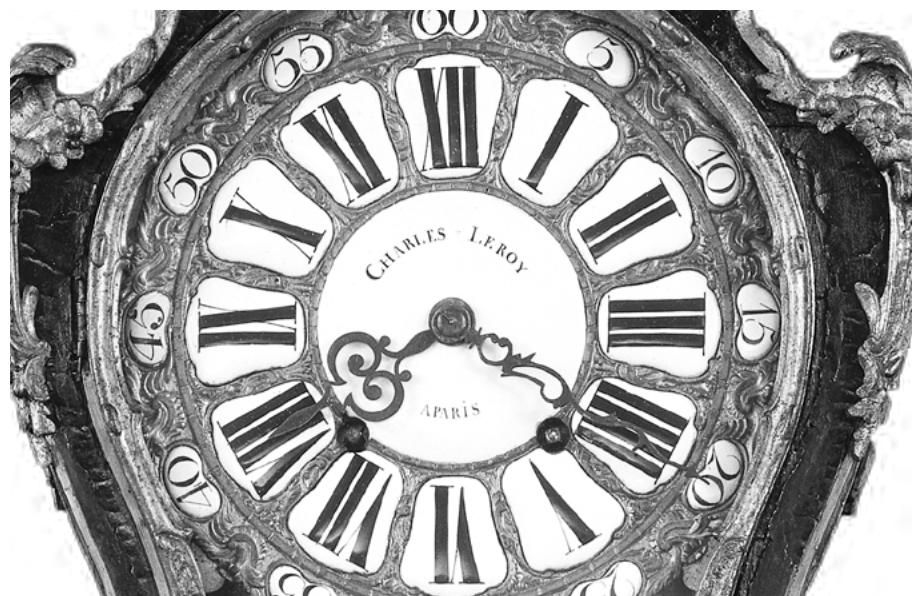
En 1781, cette dernière épouse David Alexander Grant, neveu de William Grant. Pendant des années, David s'occupe des intérêts de son oncle à Montréal. Il se peut que l'horloge ait été reçue comme cadeau de mariage ou un peu plus tard, au cours des années 1780, après la mort du grand-père de Marie-Charles-Joseph. La famille Grant s'installe alors dans un confortable manoir sur l'île Sainte-Hélène. À l'intérieur, la famille peut admirer la belle horloge, et à l'extérieur, le charmant paysage. En 1791, Elizabeth Posthuma Simcoe écrit

dans son journal : « Mardi 19. J'ai dîné avec la baronne de Longueuil dans la jolie demeure que son mari et elle ont construite sur la rive nord de l'île Sainte-Hélène, en face de l'est de Montréal. Si la distance est faible, le courant, lui, est si fort que la traversée est plutôt éprouvante. L'île a quatre milles de circonférence et offre de très jolies perspectives sur Montréal et Longueuil ».

Lady Simcoe est impressionnée, car la demeure des Grant dispose d'une serre, chose rare dans la colonie. En 1814, Marie-Élisabeth Grant, cadette de la baronne et de M. Grant, élevée dans cette riche demeure, épouse Charles-Nicolas-Fortuné de Montenach, qui meurt dix-huit ans plus tard, en 1832. La quatrième baronne, quant à elle, rend l'âme en 1841. Marie-Élisabeth hérite sans doute de l'horloge cette année-là. En 1842, elle la lègue à sa fille, Marianne Versy de Montenach, à l'occasion de son mariage avec John James Whyte, lieutenant-colonel de l'armée britannique. En juin 1838, le 7<sup>e</sup> régiment des hussards de l'armée britannique, que commande Whyte, un Irlandais, arrive au Bas-Canada pour mater la rébellion et mène une série de combats contre les Patriotes et leurs alliés, notamment à Napierville et à Odellton. Whyte rentre ensuite en Irlande avec sa belle Canadienne et l'horloge. Ils s'installent à Newton Manor, à l'ouest des districts de Leitrim et de Sligo, non loin de l'Ulster. En 1874, leur fils Charles Cecil Beresford Whyte épouse une Suédoise, Petronella Hallberg. L'horloge et le manoir leur seront légués. Le couple aura une dizaine d'enfants, dont Edith Estelle Whyte, qui plus tard épouse un Foley. En 1980, alors dernière héritière de l'horloge, elle décide de l'offrir au Musée de l'Homme à Ottawa.

Riche d'une longue histoire, l'horloge a traversé l'Atlantique au moins trois fois. Elle redeviendra bientôt ce bel ornement qu'elle a jadis été lorsqu'elle sera présentée en juillet 2017 dans la nouvelle salle du Canada du Musée canadien de l'histoire.

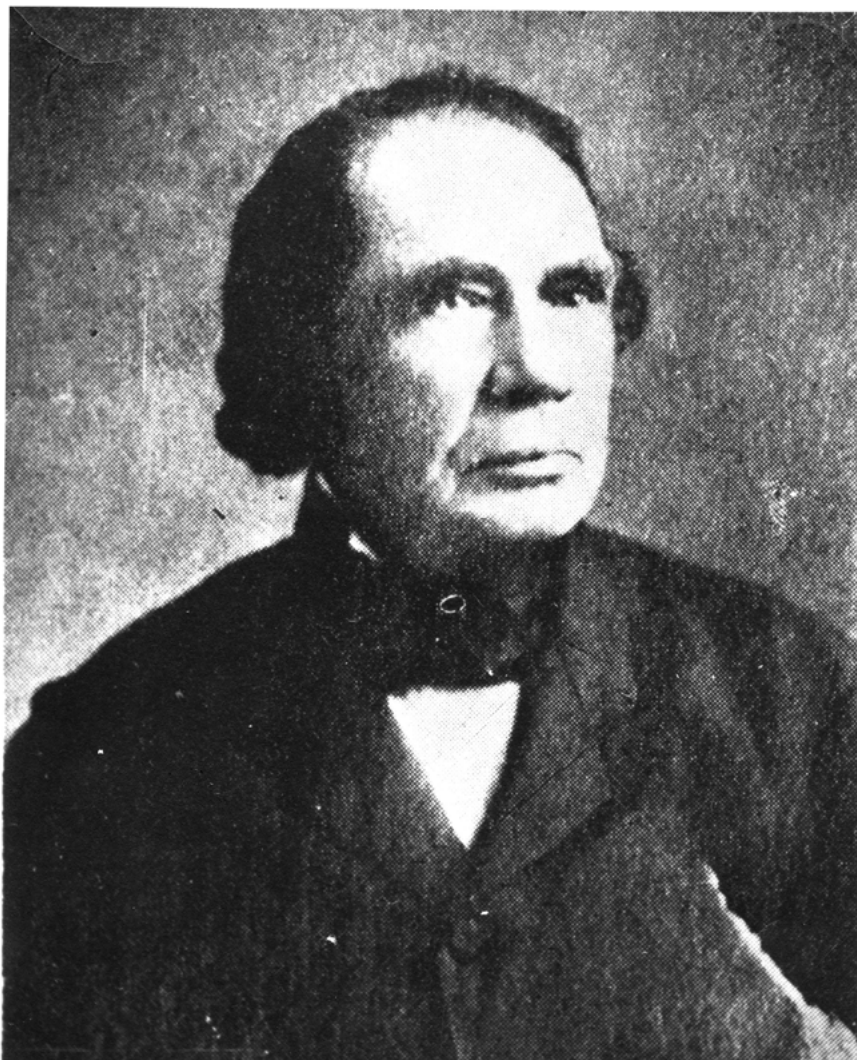
**Agatha Veale, stagiaire au Musée canadien de l'histoire**



Photographie de l'horloge murale remise par Louis XV, roi de France, au baron de Longueuil, environ 1734 (détails). (CMH 980.44.1 a-f).

## VICTOR BOURGEOU ET LA PROFESSIONNALISATION DU MÉTIER D'ARCHITECTE AU QUÉBEC AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

**A**u début du XIX<sup>e</sup> siècle, la profession d'architecte n'en est encore qu'à ses débuts au Québec. Même si on compte plusieurs artisans de renom dessinant plans et devis et supervisant la construction d'édifices depuis le Régime français, il n'existe pas encore de formation *stricto sensu* et l'accès à la profession est encore bien loin d'être contrôlé. Ceux qui aspirent à pratiquer ce métier se tournent donc la plupart du temps vers un maître sous la tutelle duquel ils peuvent s'initier aux techniques de dessin et se familiariser autant avec le chantier de construction qu'avec l'atelier de création. Ces maîtres sont tantôt sculpteurs ou architectes, tantôt entrepreneurs en construction ou charpentiers. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de voir plusieurs architectes émerger de familles œuvrant dans le domaine de la construction puisqu'ils peuvent y bénéficier de l'expérience d'un père ou d'un oncle dès leur jeune âge. C'est le cas de Thomas Baillairgé (1791-1859), mais aussi de Victor Bourgeou (1809-1888). Alors que le premier grandit au sein d'une famille d'architectes et de charpentiers très active dans la région de Québec depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on retrouve le second apprenti menuisier et charpentier pour le compte de son oncle paternel dans les chantiers de Lavaltrie. Tous deux réussissent également à s'imposer dans leur milieu grâce à leurs bonnes relations avec les autorités cléricales. Le premier bénéficie de la protection du supérieur du Séminaire de Québec, Jérôme Demers; le second jouit de celle de M<sup>gr</sup> Ignace Bourget, évêque de Montréal de 1840 à 1876. Toutefois, alors que l'œuvre des Baillairgé a fait l'objet de plusieurs monographies, celle de Victor Bourgeou demeure beaucoup moins documentée. En 1950, ce der-



Comme la plupart des architectes de son époque, Victor Bourgeou s'est vivement intéressé à ce qui se faisait dans le domaine ailleurs dans le monde. À sa mort, il laisse à sa veuve plusieurs biens, dont 75 livres d'architecture et plusieurs gravures de bâtiments illustrant les tendances architecturales en Europe et aux États-Unis. (Victor Bourgeou, Inventaire des œuvres d'art du Québec, Portraits, cote 14-9.)

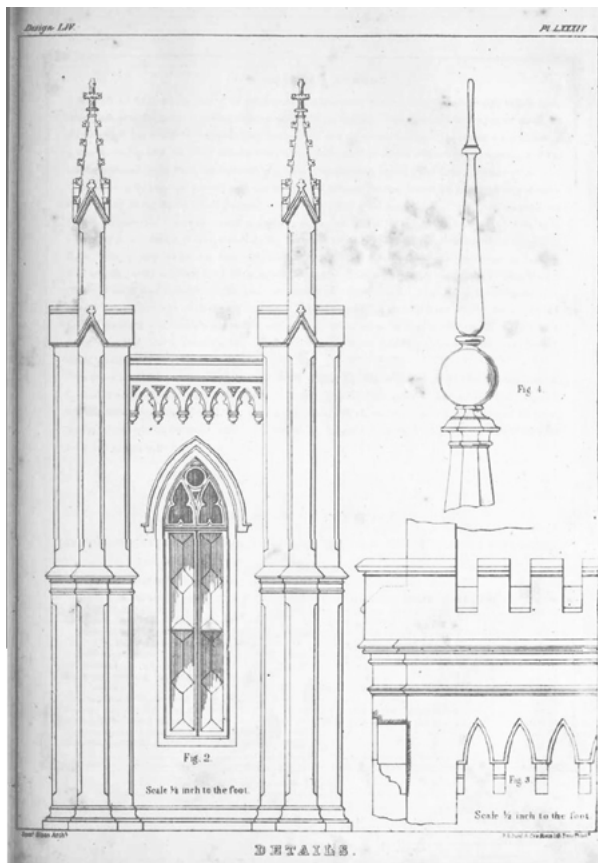
nier apparaît même comme « un illustre inconnu » pour l'historien de l'art Gérard Morisset. Pourtant, ce dernier considère que « la place qu'occupe Victor Bourgeou dans l'architecture de la région montréalaise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle [...] est la même que tient Thomas Baillairgé (*sic*) dans l'architecture de la région québé-

coise » et que « cette place est la première » (*La Patrie*, 7 mai 1950, p. 26). Si la connaissance asymétrique de ces deux architectes s'explique en partie par une documentation plus riche sur le premier que le second (les Baillairgé ayant laissé plusieurs mètres de documents aux archives nationales), le parcours de Bour-

geau n'en demeure pas moins intéressant pour comprendre la professionnalisation du métier d'architecte au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, il constate rapidement qu'il a tout intérêt à s'installer à Montréal dans les années 1830 pour y profiter de l'essor économique qui caractérise l'évolution de la ville. Pour bon nombre d'autres architectes de cette époque, on connaît peu sa formation et celle-ci semble être le résultat d'une multitude d'expériences différentes. La tradition orale raconte ainsi qu'il aurait appris le dessin auprès du peintre italien Angelo Pienovi peu après son arrivée à Montréal et qu'il aurait bénéficié du mentorat de l'architecte montréalais John Ostell. La parenté du style des deux architectes et leurs liens réciproques avec l'évêque de Montréal concourent d'ailleurs à étayer cette hypothèse.

Les architectes du XIX<sup>e</sup> siècle voient aussi les styles néoclassiques et néogothiques s'imposer au Québec. Au contact des Britanniques et des Américains venus s'installer dans la province et des traités d'architecture qui commencent à y circuler de plus en plus, ils renouvellent leur style. Les clochers de plan octogonal ou circulaire à deux tambours superposés et surmontés d'une flèche et les façades écrans des églises de Bourgeau s'inspirent ainsi des traités d'architecture des Américains Benjamin Henry Latrobe et Minard Lafever. Les plans de la cathédrale de Trois-Rivières, quant à eux, témoignent d'une parenté manifeste avec l'église londonienne St. Luke. Bourgeau puise donc à foison dans l'architecture britannique et américaine comme nombre de ses contemporains tout en adaptant les modèles qui lui plaisent à la tradition architecturale québécoise. La carrière de Bourgeau permet également de comprendre l'importance de connaître le monde de la construction et de se doter d'un bon réseau chez les architectes québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme le souligne Luc Noppen dans le *Dictionnaire*

*biographique du Canada*, c'est en grande partie « l'architecte pratique, adepte des solutions logiques et déjà expérimentées » qui est capable de s'inscrire dans la tradition architecturale qui plaît à M<sup>gr</sup> Bourget et amène ce dernier à faire de Bourgeau le principal architecte du diocèse de Montréal. Ce dernier profite ainsi de la volonté



Bourgeau s'inspire entre autres des traités d'architecture de l'Américain Samuel Sloan dont il reprend les fenêtres constituées de deux lancettes coiffées d'un oculus dans les plans des églises de Saint-Pierre-Apôtre (1853), Sainte-Julienne (1863) et Saint-Joachim (1884) (Samuel Sloan, *The Model Architect. A series of Original Designs for Cottages, Villas, Suburban Residences, etc.*, vol. II, Philadelphie, E. S. Jones & Co., 1852, planche 84.).

de l'évêque d'affirmer la place des francophones dans la ville en construisant couvents, écoles, églises et autres bâtiments religieux dans un style distinct de celui des bâtiments de la communauté anglo-protestante. Encore une fois, Bourgeau puise dans des modèles étrangers pour développer un vocabulaire architectural néobaroque. Il se tourne cependant cette fois-ci du côté de Rome pour bien marquer le caractère catholique des bâtiments dont il signe les plans. La plupart des églises que Bourgeau érige après 1865 sont d'ailleurs

inspirées de ce style selon Luc Noppen. Celles-ci « reprennent le modèle simplifié de Saint-Pierre de Rome avec voûte à caissons, traitée de manière large, nef divisée par une colonnade en trois vaisseaux et retable simple, intégré à l'architecture, qui laisse la place pour l'érection d'un baldaquin, élément baroque par excellence ».

Le 1<sup>er</sup> mars 1888, lorsque Bourgeau s'éteint, *La Minerve* rapporte que c'est « le doyen des architectes de Montréal » qui tré-passe par le fait même. L'accès au métier d'architecte n'est toujours pas contrôlé (il ne le sera qu'en 1898, huit ans après la création de l'Association des architectes du Québec, en 1890) et la première école d'architecture n'a toujours pas vu le jour (elle n'ouvrira ses portes que quelques années plus tard, à l'Université McGill, en 1896). Toutefois, le métier s'est considérablement professionnalisé sous l'impulsion d'architectes soucieux de s'imposer face à leurs collègues américains lors de la distribution de gros contrats au Québec. Les apprentis regardent ainsi de plus en plus vers l'étranger pour parfaire leur formation et la frontière entre l'entrepreneur en construction et l'architecte a continué à s'accroître. Une formation en génie civil est également accessible aux Montréalais depuis 1856 à l'Université McGill et 1873 à l'École polytechnique de Montréal. Le métier d'architecte

se professionnalise donc tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle comme en témoigne le parcours de Victor Bourgeau. Depuis le début de l'été, il est aussi possible d'en apprendre plus sur le personnage et la pratique du métier d'architecte à son époque en se rendant à la maison Rosalie-Cadron, à La-Valtrie. Une exposition intitulée « Victor Bourgeau, grand bâtisseur » y est présentée jusqu'au 15 octobre 2015.

**Alex Tremblay Lamarche**

# LA PREMIÈRE FAMILLE EUROPÉENNE AU QUÉBEC

## LOUIS HÉBERT ET MARIE ROLLET

**1** 917, nous sommes en pleine guerre. Les soldats canadiens se font massacrer dans les tranchées françaises. C'est dire qu'au pays, le cœur n'est pas à la fête. Et pourtant, il y a des anniversaires importants : le cinquantenaire de la Confédération canadienne, le 275<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal et le 300<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée de la première famille européenne à Québec. Louis Hébert est né à Paris, en 1575. Adulte, il exerce comme son défunt son père, le métier d'apothicaire-épiciier au Mortier d'Or sur l'île de la Cité. Il épouse Marie Rollet en juillet 1602 et un premier enfant, Anne, naît l'année suivante. Atteignant bientôt l'âge de 30 ans, il se passionne pour le Nouveau Monde où, croit-il, les opportunités pour une vie meilleure sont plus grandes qu'en France. Il s'embarque en 1606 pour rejoindre l'expédition de Pierre Du Gua de Monts pour un séjour en Acadie avec Jean de Poutrincourt, son cousin par alliance. Il navigue et explore en compagnie de Samuel de Champlain et parfait ses connaissances sur les plantes avec ses contacts avec les Amérindiens. Il rentre en France en 1607 lorsque les titres de concession de Pierre Du Gua de Monts sont annulés. Il y retourne en 1610, mais il est fait prisonnier avec ses compagnons par les Anglais à l'île des Monts-Déserts à l'été 1613. L'établissement de Port-Royal sera détruit peu de temps après. Il est ramené en France. En 1616, Champlain, de passage à Paris, le convainc de revenir s'établir à Québec avec femme et enfants. C'est ainsi que



Avers de la médaille Louis Hébert (Collection de l'auteur)

Louis quitte Paris avec Marie et leurs trois enfants pour rejoindre Honfleur et s'embarquer pour Québec, le 11 mars 1617. Lorsqu'ils débarquent à Québec, ils deviennent la première famille européenne à s'établir en Nouvelle-France. Louis laboure et cultive la terre. De plus, ses talents d'apothicaire aident à la guérison de nombreux colons malades et affamés. Rapidement, Louis et son épouse jouent

un rôle important dans la nouvelle ville. Ainsi, le mariage en 1617 de sa fille Anne avec Étienne Jonquet est le premier à être célébré à Québec. En 1620, Champlain le nomme procureur du roi et il reçoit confirmation de ses titres de propriété en 1623 pour une concession de terre au Sault-au-Matelot. Cette concession est ratifiée en 1626 et ses terres sont agrandies. Il décède à la suite d'une chute sur la glace

et il est inhumé le 25 janvier 1627 dans le cimetière des Récollets. En 1678, ses restes sont transférés dans le caveau de la chapelle des Récollets, nouvellement construite, avec ceux du frère Pacifique Duplessis.

Son épouse se remarie en 1629 avec un nouvel arrivant dans la colonie, Guillaume Hubou.

Marie Rollet et sa famille demeurent à Québec lors de l'épisode de l'occupation anglaise des frères Kirke, de 1629 à 1633. Ses enfants, Anne et Guillaume, qui avait épousé Hélène Des Portes, décèdent rapidement, elle en 1619 lors de son premier accouchement et lui, en 1639. Son autre fille, Guillemette, a épousé Guillaume Couillard de Lespinau, et engendrera une nombreuse descendance incluant l'actuel premier ministre du Québec, Philippe Couillard. Marie Rollet meurt à Québec le 27 mai 1649.

Louis Hébert et Marie Rollet comptent parmi les fondateurs du Québec. On lui a attribué le titre de premier colon canadien. Quant à elle, son travail d'éducatrice mérite d'être souligné.

Louis Hébert a continué de s'intéresser aux plantes et a envoyé plusieurs échantillons en France. À ce titre, son œuvre de découverte est importante. Ce sont les belles figures de Louis Hébert et de Marie Rollet que les habitants de la ville de Québec désirent célébrer en 1917, à l'occasion du tricentenaire de leur établissement. Un comité du monument est mis sur pied en 1914 sous l'égide de la Société Saint-Jean-Baptiste. La Ville de Québec entérine le choix du monument et souscrit une somme de 3 000 \$ pour ce projet.

Alors que le monument devait être inauguré le 4 septembre 1917, l'atelier où est exécuté le piédestal en granit de Stansstead est ravagé par un incendie dans la nuit du 18 au 19 juillet 1917, forçant le report de la cérémonie au 3 septembre 1918. Le magnifique monument, représentant

la première famille européenne du Québec, est inauguré, œuvre du sculpteur Alfred Laliberté, près de l'hôtel de ville de Québec. Il a été démonté en 1971 pour être réinstallé ultérieurement dans le parc Montmorency.

Au sommet, Louis Hébert tient une poignée d'épi de blé qu'il dirige vers le ciel, avec deux hauts-reliefs représentant Marie Rollet instruisant ses enfants et Guillaume Couillard. Une plaque apposée sur le monument énumère les 47 premières familles



Revers de la médaille Louis Hébert (Collection de l'auteur)

de Québec.

Fidèle aux habitudes, une médaille est émise par le Comité du monument pour souligner ce tricentenaire. Elle est, bien sûr, signée par Alfred Laliberté et frappée par la maison Caron et Frères, de Montréal. Elle est en bronze, d'un diamètre de 68 millimètres. L'avers représente Louis Hébert tenant une faucille dans la main droite et une gerbe de blé dans la gauche. Il est entouré à sa droite de Marie Rollet, avec ses trois enfants et à sa gauche, de son gendre, Guillaume Couillard. À ses pieds, sous Marie Rollet, figure le blason de la famille Couillard. La légende, tout

autour de la médaille, indique « III<sup>e</sup> centenaire de l'arrivée de Louis Hébert au Canada » tandis qu'au-dessus de Marie Rollet, les années 1617 et 1917 apparaissent. Sous les pieds de Louis Hébert est inscrit sur une autre devise : « Dieu ayde au premier colon ».

Au revers, au sommet sous une fleur de lys entourée de deux feuilles d'érable, on a inscrit « Honneur ». Dessous, sur un écu posé sur une couronne de feuilles d'érable, sont énumérés les noms des quatorze premiers couples de la colonie, avec pour certains d'entre eux, l'année de leur mariage. En bas, la devise énonce « Aux premiers colons du Canada ».

Alfred Laliberté est né à Sainte-Élisabeth-de-Warwick, en 1878. Il s'initie à la sculpture à l'âge de quinze ans et va ensuite, sur recommandation de Wilfrid Laurier, étudier à Montréal. En 1902, il part se perfectionner à Paris avec son ami Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté. Son style est influencé par Auguste Rodin. En 1922, il devient professeur à l'École des beaux-arts de Montréal. Il décède à Montréal en 1953 après avoir réalisé plus de 900 sculptures en bronze, en marbre, en bois ou en plâtre, ainsi que plusieurs centaines de peintures. C'est lui qui a gravé la médaille du 275<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal, aussi en 1917, que nous avons présentée dans le numéro 119 de *Cap-aux-Diamants*.

La Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs et la Société historique de Québec, désireuse d'éviter que le quatrième centenaire de l'arrivée de Louis Hébert et Marie Rollet ne soit éclipsé par d'autres anniversaires, ont uni leurs voix pour demander à la ministre de la Culture de décréter l'année 2017, « Année Louis Hébert et Marie Rollet ». Pour l'instant (avril 2015), cette demande est sans réponse.

**DENIS RACINE AIG**

# LE MONDE FLOTTANT

Le peintre Claude Monet possédait une collection de quelque 230 estampes japonaises. Paul Gauguin mourut dans l'indigence la plus totale aux îles Marquises, mais néanmoins entouré d'estampes japonaises. Vincent Van Gogh copiait régulièrement les grands maîtres japonais. « Tout mon travail se construit pour ainsi dire sur les Japonais », disait-il. Le Musée national des beaux-arts du Québec, en collaboration avec le Museum of Fine Arts de Boston, présente, jusqu'au 27 septembre 2015, *Inspiration Japon. Des impressionnistes aux modernes*. Regard sur une proposition muséale où originalité, sensibilité et intelligence sont au rendez-vous. L'Occident découvre le Japon au XVI<sup>e</sup> siècle grâce à l'explorateur vénitien Marco Polo. En 1641, le pays du Soleil levant adopte une politique isolationniste qu'il n'abandonnera qu'en 1853. Le Japon cède alors devant la pression militaire des États-Unis et signe un traité commercial avec celui-ci.

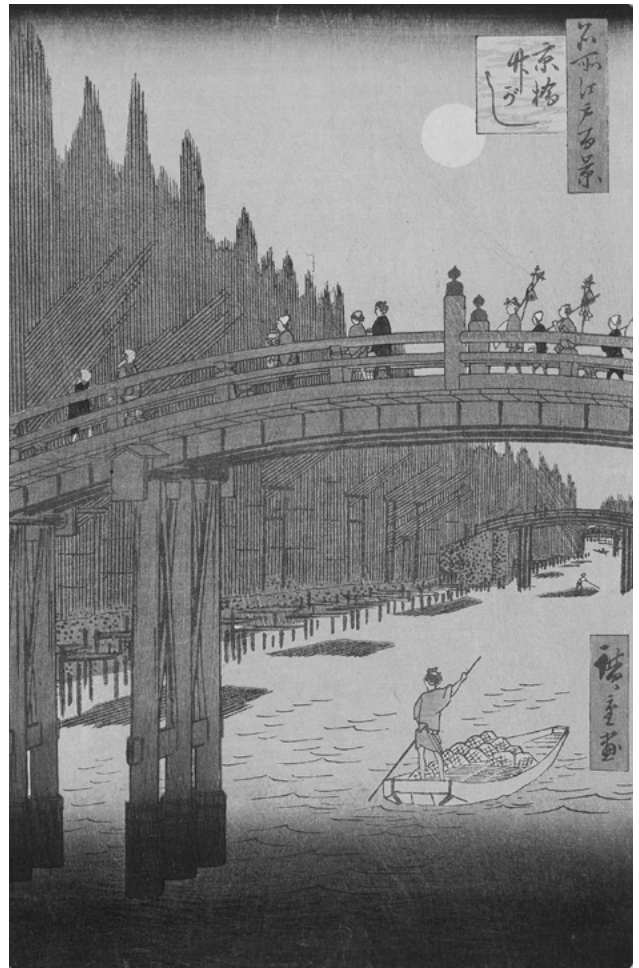
Entre-temps, la « modernité » s'empare de l'Amérique et de l'Europe. L'Exposition universelle de Paris de 1867 permet au grand public de se familiariser avec l'art japonais. En 1872, le journaliste Philippe Burty invente le mot « japonisme » pour désigner l'engouement collectif vis-à-vis l'art japonais. L'écrivain Jules de Goncourt aura même ce cri du cœur « *Japonaiserie for ever!* ».

Plus qu'une mode, le « japonisme » est un phénomène qui va toucher toutes les couches de la société ainsi que toutes les sphères de vie, de la pratique artistique aux produits de consommation. Les Français Claude Monet, Edgard Degas, Henri Matisse, le Norvégien Edward Munch, les Américains Frank Lloyd Wright et Louis Comfort Tiffany vont tous s'inspirer de l'art japonais pour développer leur propre lan-

gage et proposer des sujets plus représentatifs de la vie moderne. Après avoir visité l'exposition de 1893 consacrée à l'art japonais, au Musée des arts décoratifs, le peintre Camille Pissarro s'exclame : « Ces artistes japonais me confirment dans notre parti pris visuel ».

L'exposition proposée par le MNBAQ évite avec bonheur un didactisme trop appuyé et privilégie l'émotion. La rigidité de la chronologie cède le pas devant une approche plus intuitive des œuvres. L'« organicité » de l'exposition trouve son origine dans le sentiment de liberté qui émane de la mise en espace. Le designer Guillaume Lord a choisi avec pertinence une palette de couleurs – vert, beige, rose pâle et jaune – qui rappelle celle utilisée par les maîtres japonais dans leurs *ukiyo-e*, ces « images du monde flottant ».

Cette appellation vient du bouddhisme selon lequel les plaisirs terrestres sont éphémères et évanescents. Rien n'est blanc ou noir. Tout est en gamme de gris. Dans *Les contes du monde flottant*, paru vers 1665, Asai Ryōi écrit « Vivre uniquement le moment présent, se livrer tout entier à la contemplation de la lune, de la neige, de la fleur de cerisier [...] c'est ce qui s'appelle *ukiyo* ».



Utagawa Hiroshige I, *Le pont Kyōbashi*, de la série *Cent vues célèbres d'Edo*, période Edo, 1857, 12<sup>e</sup> mois, gravure sur bois; encre et couleur sur papier. Collection William Sturgis Bigelow. (Photo © 2015 MFA, Boston).

L'*ukiyo-e* a ses thèmes de prédilection : les paysages, les femmes, les prostituées, les acteurs de kabuki, les animaux et les motifs floraux. Il a ses codes visuels, particulièrement au niveau des cadrages. Il a enfin ses icônes. Utagawa Hiroshige, Kitagawa Utamaro et le plus grand, Katsushika Hokusai. Ils sont tous présents à cette exposition et leurs œuvres sont jumelées à celles d'artistes européens ou américains.



Claude Monet, *Le bassin aux nymphéas*, 1900, huile sur toile, donné en mémoire du directeur Alvan T. Fuller par la Fuller Foundation. (Photo © 2015 MFA, Boston).

Le dialogue est surprenant. *Le bassin aux nymphéas* de Claude Monet est le prolongement du *Pont de Kyobashi* de Hiroshige par la similitude de l'aménagement du lieu et de sa représentation visuelle. *Le postier Joseph Moulin* de Van Gogh renvoie au même artiste en raison de ses couleurs vives et ses formes stylisées. *Le songe d'une nuit d'été* d'Edward Munch répond à *Hodogaya sur le Tōkaidō* d'Hokusai par la verticalité de ses arbres qui contraste avec l'horizontalité de son cadre.

L'ethnocentrisme occidental fait place à l'humilité que provoque cette réflexion intelligente sur l'intemporalité et l'universalité de l'imaginaire humain. Une humilité que Hokusai exprimait ainsi : « Quand j'aurai 110 ans, je tracerai une ligne et ce sera la vie ».

**Serge Pallascio**

## TC • Transcontinental votre guide dans vos projets marketing

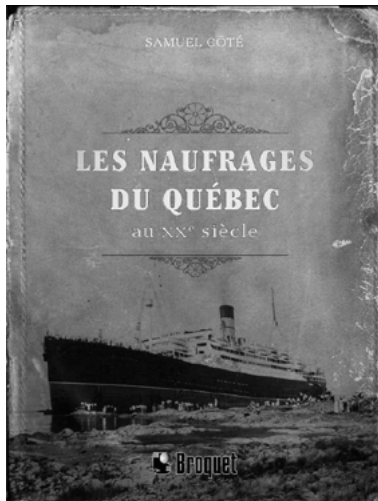
Notre image de marque reflète ce que nous sommes devenus : une entreprise qui active pour ses clients des programmes marketing intégrés faisant appel à des contenus imprimés, électroniques, numériques et interactifs visant à attirer, à joindre et à fidéliser les consommateurs.

Transcontinental Québec, fière partenaire de Cap-aux-Diamants.



**tc** • IMPRIMERIES  
TRANSCONTINENTAL

TC • Transcontinental Québec  
2850, rue Jean-Perrin  
Québec (Québec) G2C 2C8  
Téléphone: 418 840-5000  
Sans frais: 1-800-840-5002  
infoquebec@transcontinental.ca



Samuel Côté. *Les naufrages du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*. Saint-Constant, Broquet, 2012, 159 p.

Ce livre a beau être tout petit, les histoires qu'il renferme n'en sont pas moins gigantesques pour autant... Grâce à cette œuvre, vous ferez un voyage dans le temps fascinant et vous découvrirez des trésors cachés dans les profondeurs du Saint-Laurent.

Samuel Côté est un diplômé en histoire jeune et dynamique. Avec sa façon bien à lui de raconter ces tragédies maritimes, sa barbe, sa casquette, sa camisole et ses tatouages, il incarne le vent de renouveau qui balaye la profession depuis quelques années. L'histoire est plus accessible que jamais et elle semble vouloir se tourner vers un public plus jeune, plus aventurier. Et c'est tant mieux!

L'enthousiasme sans borne de Samuel Côté lors de ses découvertes historiques prouve que l'histoire n'a rien d'un domaine ennuyant réservé aux bibliothèques poussiéreuses et aux fonds d'archives oubliés dans les sous-sols d'églises.

Connu également pour son émission de télévision *Chasseurs d'épaves*, diffusée sur les ondes de la chaîne Historia depuis 2014, il nous présente ici une synthèse magnifiquement illustrée des accidents maritimes survenus dans le fleuve Saint-Laurent et qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle. Il relate les faits saillants de plus de 100 naufrages, certains plus tragiques que d'autres, et nous donne, en quelques pages, la piqure pour l'exploration maritime. Bien que très souvent les accidents

répertoriés dans ce livre comportent des pertes en vies humaines, la présentation que l'auteur en fait est toujours empreinte d'un très grand respect pour les victimes et leurs familles...

Dans ce livre, tout est pensé pour nous faire voyager. De la présentation visuelle en passant par la description des embarcations, aucun détail n'est épargné pour donner l'illusion au lecteur qu'il est sur l'un de ces navires ou qu'il est en train de lire le journal de bord du capitaine. Nul doute que l'histoire maritime connaîtra un regain de popularité grâce à cet ouvrage. Bravo à Samuel Côté pour avoir su pousser sa passion plus loin et pour en faire dorénavant profiter toute la francophonie. Bien que la somme de travail investie par l'auteur et son équipe dans ce livre de même que dans la réalisation de son émission de télévision soit colossale, il nous tarde de connaître la suite de ses explorations du Saint-Laurent.

**Johannie Cantin**



Nicolle Forget. *Thérèse Casgrain. La gauchiste en collier de perles*. Montréal, Fides, 2013, 552 p.

C'est à l'occasion de réunions organisées pour le vingtième anniversaire du droit de vote des femmes que Nicolle Forget et Thérèse Casgrain se rencontrèrent. Thérèse Forget-Casgrain, cette femme

de réseaux, ne sera pourtant jamais une meneuse d'équipes, selon sa biographe. Après un récent roman historique de Danielle Brault autour de la vie de Rodolphe Forget (*Rodolphe Forget, le roi de la place*, Québec, GID éditeur, 2012, 434 p.), parain du grand-père du soussigné (Jean Poliquin), il m'est apparu important de m'intéresser à mon tour à celle qui fut une lointaine parente. Thérèse Forget est la demi-sœur de la belle-mère de mon grand-oncle Pierre Poliquin. Épouse de Pierre Casgrain, Thérèse Forget s'est engagée sur plusieurs fronts et une biographie la concernant manquait, biographie qui en outre permettra de faire mieux connaître une famille qui, malgré son nom, n'en a pas moins été partiellement oubliée. Fille du riche sir Rodolphe Forget et de lady Blanche MacDonald, Thérèse Forget-Casgrain a milité toute sa vie pour différentes causes comme le droit de vote des femmes et les droits et libertés de manière générale. L'ouvrage commence par retracer le parcours de son ancêtre Nicolas Forget établi en Nouvelle-France. Puis il se poursuit avec la carrière d'homme d'affaires et d'homme politique de sir Rodolphe Forget.

En 1916, Thérèse Forget devient Thérèse Casgrain en épousant Pierre Casgrain. Elle effectue un voyage de noces à Cuba. Au mariage, son témoin est le ministre des Postes Thomas-Chase Casgrain. Sur l'avenue Ontario (aujourd'hui avenue du Musée), où Rodolphe Forget s'est installé au début du siècle, la famille reçoit et organise des bals dont un au bénéfice du 150<sup>e</sup> bataillon d'Outremer. C'est à l'occasion de bals que les femmes à marier et les officiers se rencontrent. En 1917, alors que R. Forget quitte la vie politique, son gendre Pierre Casgrain est un « jeune homme de jolie tournure, un peu timide, un peu inquiet mais surtout gendre de Rodolphe Forget ».

C'est à travers ces relations mondaines qu'évolue la chevronnée Thérèse Casgrain. Le couple Casgrain sera invité aux réceptions chez William Lyon Mackenzie King lorsqu'il sera devenu premier ministre. Ce célibataire aimait recevoir et demandait à Thérèse ou à Odette, fille d'Ernest Lapointe, d'agir comme hôtesse.

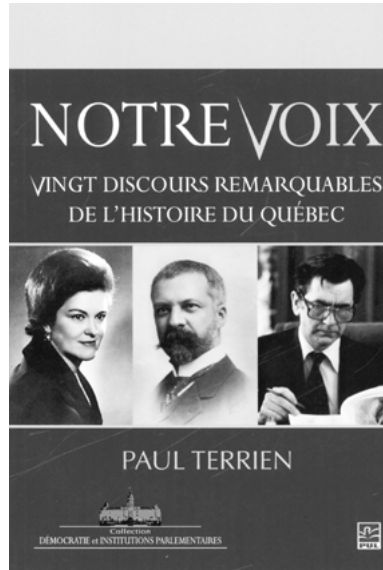
Dans les années 1920, Thérèse Casgrain commence à militer et à multiplier les im-

plications sociales, associatives, etc. Ainsi, en 1922, elle participe avec 35 femmes, anglophones et francophones, à l'assemblée de fondation du CPSF (Comité provincial pour le suffrage féminin).

Thérèse Casgrain s'est aussi illustrée par des activités radiophoniques. Ainsi, le 27 septembre 1937, Thérèse devient directrice d'une émission hebdomadaire d'une demi-heure, *Fémina*. Au fil des ans, elle multiplie les mandats, les causeries, les interviews, les conférences, tient occasionnellement un journal intime, détient des responsabilités au sein de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre, etc.

Thérèse Casgrain exerce une grande influence sur les membres de la gauche québécoise, à commencer par le jeune Jacques Parizeau qui se fait inviter chez elle avec ses parents (p. 309) à l'occasion de parties de golf dans Charlevoix, par exemple. En 1954, Thérèse assiste à la première session de l'Institut canadien d'affaires publiques (ICAP), qui portait sur le « peuple souverain ». Puis, les années passant, Thérèse Casgrain est en partie esseulée. Le PSD l'a rejetée, le Rassemblement a voulu faire de même relate l'auteure (p. 367) et les libéraux la regardent de haut (p. 360). Malgré tout, elle poursuit son implication. En 1951, elle devient la première présidente de l'aile québécoise du parti politique CCF (Cooperative Commonwealth Federation). Elle fonde la Voix des femmes, en 1961, puis la Fédération des femmes du Québec, en 1966. La biographie de Nicole Forget est riche en anecdotes, alimentée d'une bibliographie abondante. On regrette cependant tout au long de l'ouvrage un style parfois un peu approximatif : des formules comme « a donné je ne sais où » (p. 256), « la date de ces échanges n'est pas connue » (p. 276), « elle présente un exposé que je n'ai pas retracé » (p. 328) en sont quelques exemples, sans oublier la « forteresse soviétique » à Montréal qui sème tant d'intrigues (p. 85). L'auteure a néanmoins fait un travail de recherche honorable qui aurait parfois gagné à être plus précis, mais qui n'enlève rien à l'originalité du propos et à son étendue.

**Jean-Nicolas De Surmont**



Paul Terrien. *Notre voix. Vingt discours remarquables de l'histoire du Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 180 p. (Coll. « Démocratie et institutions parlementaires »).

Après une carrière de journaliste de plus de vingt ans, Paul Terrien rédigea de nombreux discours pour des personnalités du monde politique. Suite naturelle de son amour des mots et de la politique, il rassemble dans son ouvrage une vingtaine de textes signifiants, étalés sur une période de 400 ans. Les discours présentés de façon chronologique parlent par la voix de ses représentants du politique, du militaire et du religieux. Ce travail a pour but le partage des mémoires de nos prédécesseurs qui, avec éloquence, représentent et documentent quelques moments charnières.

Paul Terrien préface chacune des allocutions par une courte biographie de l'orateur. Il situe le discours dans le contexte politique et social de l'époque.

La qualité littéraire prend la forme de dissertation, de réquisitoire, d'éloge ou de plaidoyer. Le discours s'entend comme un récit, créant l'événement; il prépare l'histoire et l'encense.

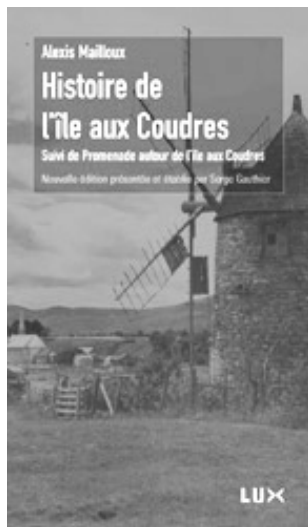
L'ouvrage est bien documenté. Ces textes se sont imposés à l'auteur pour leur qualité et pour leur valeur documentaire. Et certains de ces tribuns s'inscrivent dans la mémoire collective. Par contre, comme le déplore l'auteur, il est désolant de remarquer l'invisibilité des femmes et des

Amérindiens dans le discours historique. Leur absence laisse un grand vide.

**Diane Gaudreault**

Alexis Mailloux. *Histoire de l'île aux Coudres*. Suivi de *Promenade autour de l'île aux Coudres*. Nouvelle édition présentée et établie par Serge Gauthier). Montréal, Lux éditeur, 2011 [1879], 427 p. Cette *Histoire de l'île aux Coudres* a déjà une longue histoire puisqu'elle a été publiée en 1879 sous la plume de l'abbé Alexis Mailloux (1801-1877), qui était natif de ce lieu. Mais alors, pourquoi lirions-nous au XXI<sup>e</sup> siècle cet ouvrage rédigé par un auteur décédé il y a plus de 135 ans? Comment ce récit des origines pourrait-il combler l'absence de toute référence ultérieure à 1877 et demeurer digne d'intérêt pour nos contemporains?

Comme l'explique l'historien Serge Gauthier, l'actuel président de la Société d'histoire de Charlevoix, cette *Histoire de l'île aux Coudres* est « une pièce unique du genre » parmi les monographies paroissiales (p. 13). Le ton est volontiers épique, le style inimitable, le verbe généreux. Ainsi, les tremblements de terre survenus dans Charlevoix en 1663, 1791 et 1870 y sont décrits méticuleusement, et dans ce dernier cas, d'après des témoignages recueillis par le grand vicaire Mailloux (p. 15). Son récit très détaillé et imagé a été établi « d'après les témoins oculaires et auriculaires » (p. 97). Selon le préfacier, la description de la pêche au béluga relatée par Alexis Mailloux pourrait presque se comparer au roman *Moby Dick* (1851) d'Herman Melville (Serge Gauthier, p. 17). Dans son indispensable préface à cette nouvelle édition, Serge Gauthier parle élogieusement d'un « témoignage unique dans notre littérature sur cette pêche qui, ayant disparu avec le début du XX<sup>e</sup> siècle, reste toujours profondément liée à l'identité de l'île et de sa population » (p. 17). Dans ses remarques finales, Serge Gauthier constate l'ampleur et le caractère emblématique de cette pratique d'autrefois, recrée momentanément en 1961 pour le film *Pour la suite du monde* (sorti en 1963) de Michel Brault et Pierre Perrault (p. 18). Or, presque un siècle plus tôt et sans le savoir, l'abbé Mailloux décrivait cette pêche tradition-



nelle et « souhaitait simplement relater une pratique locale dont il n'entrevoit qu'à peine toute la signification identitaire » (p. 18).

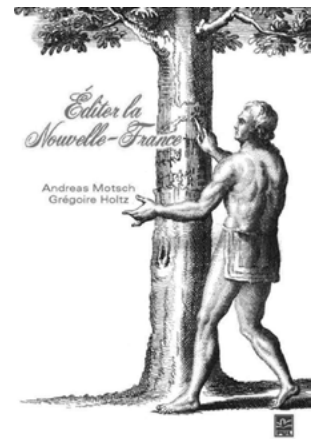
Tout au long de ce livre paru posthument, les descriptions faites par l'abbé Mailloux sont abondantes et détaillées, par exemple à propos des bélugas, qu'il nomme erronément « marsouins », par fidélité au terme utilisé initialement par Jacques Cartier (voir note 1, p. 37). Sur la faune entourant l'île, la nomenclature inclut non seulement les espèces les plus caractéristiques — « la plie, la loche (ou petite morue), l'éperlan, la sardine et l'anguille » (p. 36) — mais il mentionne aussi celles qui en étaient absentes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme le saumon, l'esturgeon et le bar (p. 35). L'abbé Mailloux ajoute à cette liste d'espèces inexistantes sur l'île aux Coudres les « bêtes puantes » et les écureuils (p. 39); mais il constate la présence de nombreux rats (p. 39). Quant à la flore, il décrit différentes variétés de varech (p. 34). Du point de vue démographique, il recense 72 maisons habitées sur l'île et précise que ce nombre resta constant durant 100 ans (p. 38). Un tableau détaillé fournit les noms des familles qui y résidaient, ce qui fera les délices des généalogistes (p. 72). Selon l'abbé Mailloux, l'île aux Coudres resta inhabitée pendant 193 ans « ou près de deux siècles après le second voyage de Jacques Cartier » (p. 51). Les premiers habitants de l'île aux Coudres sont ici honorés : les péripéties entourant l'établissement de la famille de Joseph Savard en 1720 y sont relatées en des termes sensationnels (p. 52). L'auteur

propose également plusieurs portraits de certaines familles, mais aussi des curés successifs sur l'île.

La première moitié de cette nouvelle édition contient l'intégrale de l'*Histoire de l'île aux Coudres* (p. 29-262). En lisant ces centaines de pages, on ressent une impression d'immensité, un peu comme si cette île aux Coudres (qui est en fait plus petite que l'île d'Orléans) était beaucoup plus grande, magnifiée par le récit de l'abbé Mailloux. Par ailleurs, puisque l'auteur se base principalement sur des sources orales et relativement peu de références écrites, son récit devient quelquefois épique et on aurait presque l'impression que le passage de Cartier ou de Samuel de Champlain lui auraient été racontés par des personnes interposées. Ainsi, l'abbé Mailloux peut émouvoir son lecteur en écrivant (nous sommes en 1870) que la croix plantée par Jacques Cartier « était encore debout il y a 76 ans » (p. 74). La deuxième moitié de ce livre contient une autre monographie historique intitulée *Promenade autour de l'île aux Coudres* (p. 262-427), qui poursuit de manière plus descriptive le portrait au quotidien des habitants de l'île aux Coudres.

Dès les premières pages, Serge Gauthier nous fournissait le mode d'emploi pour apprécier pleinement ce livre d'un autre temps : l'abbé Mailloux pouvait exagérer, voire fabuler, mythologiser son île aux Coudres vénérée en ajoutant une part de légende à des récits parfois sans fard, « comme un folkloriste » (Serge Gauthier, p. 19). Or, pourrait-on ajouter, n'est-ce pas là la tentation de tout raconteur? D'ailleurs, n'est-ce pas ce qu'ont fait par la suite les films de l'ONF (*Pour la suite du monde; Le règne du jour; Les voitures d'eau*) tournés sur ce même site durant les années 1960? Suite de souvenirs, de témoignages, de portraits, de descriptions et d'anecdotes, ce récit inclassable contient même des conseils de l'abbé Mailloux quant au sens et au trajet à privilégier pour maximiser sa visite de l'île (p. 274). Une île enchantée!

**Yves Laberge**



Andreas Motsch, Grégoire Holtz. *Éditer la Nouvelle-France*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 256 p.

Cette parution traite de l'édition et de la transmission de témoignages émanant de la période coloniale de la Nouvelle-France. Elle vit le jour à la suite de la 44<sup>th</sup> *Conference on Editorial Problems / 44<sup>e</sup> Atelier* sur les problèmes d'édition qui a eu lieu à l'Université de Toronto, en 2008. Ce livre, composé de nombreux articles, se divise en deux fascicules constituant les axes principaux de cet imprimé, soit *Comment lire les écrits de la Nouvelle-France* et *Comment rééditer un texte de la Nouvelle-France*. La première partie traite de l'interprétation et de la lecture d'un récit de voyage, des caractéristiques indiquant ce qu'est une œuvre littéraire à l'époque de la colonie, des récits provenant de la Nouvelle-France et du Brésil qui sont semblables dans leur forme tripartite. Puis, le chapitre se termine avec une analyse de micro-récits. La seconde partie tourne autour de la réédition de textes séculaires provenant de la colonie laurentienne. Il y est notamment question de la réédition d'œuvres imagées, en particulier du *Codex canadensis*. On y traite aussi du rôle des notes infra-paginales dans les rééditions avec pour exemple les *Relations* de Jacques Cartier en version anglaise et française. De plus, cette section examine les rééditions effectuées durant l'époque moderne et les problèmes de certains auteurs à s'adapter à une forme de discours et aux remaniements éditoriaux. Enfin, les différentes formes d'éditions, scientifiques ou populaires, sur supports numériques ou imprimés sont expliquées. Le livre contient de surcroît une importante bibliographie et

de nombreuses notes, guidant le lecteur néophyte.

### Kim Gingras



Marcel Trudel (dir.). *La Nouvelle-France par les textes : les cadres de vie*. Édition revue et corrigée par Marcel Trudel et Micheline D'Allaire. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2011 [2003], 398 p.

La revue *Cap-aux-Diamants* avait déjà encensé ce livre important du grand historien Marcel Trudel (1917-2011), publié initialement chez Hurtubise HMH en 2003 (voir *Cap-aux-Diamants*, n° 98, 2009, p. 50-52). La plus grande partie du contenu de ce livre n'est pas de la plume de Marcel Trudel; il a choisi un ensemble de lettres, de textes officiels ou notariés rédigés en Nouvelle-France pour les situer et les commenter, le plus souvent en une page introductive précédant chaque document ici retranscrit. Environ une centaine de textes anciens ont été rassemblés, quelquefois précédés de la sanction du roi de France (p. 86). Pour Marcel Trudel, rien ne vaut la lecture du texte émanant de la période étudiée pour en saisir les conventions, le ton, les précautions et l'esprit; il présente ainsi son recueil : « Ce texte d'époque est le film documentaire qui déroule à nos yeux la vie de la Nouvelle-France » (p. 20). Les sujets sont très variés et remontent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : des documents officialisant la prise de possession d'un fief au début du régime seigneurial, des règlements sur le commerce et le troc,

des mandements sur l'habillement des femmes ou sur les représentations théâtrales; les dernières pages contiennent des extraits du traité de Paris de 1763. Parmi cette foule de documents hétéroclites, on peut même lire une lettre de noblesse de 1690 ayant servi à anoblir un Canadien nommé Nicolas Juchereau de Saint-Denis (1627-1692) (p. 86).

Dans son avant-propos rédigé pour cette réédition en format de poche, Marcel Trudel signale que certains des textes présents dans la première édition ont été retirés (p. 13-14). C'est regrettable, car cette version de 2011 compte conséquemment 30 pages de moins que l'édition originale de 2003. Parmi la dizaine de textes retranchés, il y a : « Commission de capitaine de port », « Commission de grand voyer », « Marché de construction d'une maison », et tout le chapitre regroupant deux certificats paroissiaux de catholicité. En outre, quelques paragraphes de l'introduction, par exemple celui à propos des valeurs de l'étiquette – sentiment hérité de la société aristocratique de l'Ancien Régime (p. 18 de l'édition Hurtubise de 2003) – ne se retrouvent plus dans la réédition, même si cette section raccourcie se termine désormais par une page à moitié remplie. Alors, pourquoi l'avoir réduite si c'est pour laisser un espace presque vide à la dernière page? Compte tenu qu'il s'agit d'une version abrégée et de plus petit format, on préférera se référer à la première édition des Éditions Hurtubise de 2003 (dans la collection « Histoire ») plutôt qu'à la réédition en BQ qui n'a d'avantageux que son prix moindre.

### Yves Laberge

Mario Brodeur (dir.). *Guide des cimetières du Québec*. Montréal, Les Éditions de la Fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal, 2012, 335 p.

Témoins et témoignages de la mémoire collective, les cimetières du Québec ont un riche patrimoine à offrir au présent. S'ils étaient régulièrement fréquentés autrefois, il en va tout autrement aujourd'hui. L'architecte et conseiller stratégique en patrimoine Mario Brodeur, qui souhaite mieux faire connaître et apprécier ces lieux de recueillement, propose avec ce



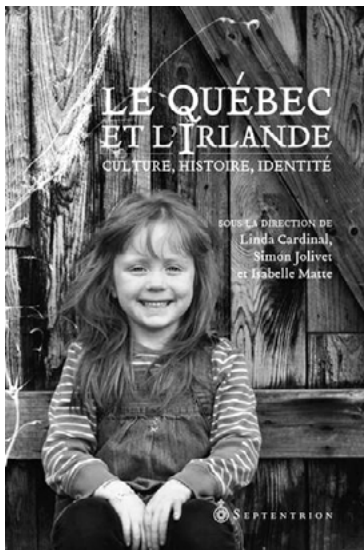
guide une vision d'ensemble des cimetières existant sur le territoire québécois. De fait, l'ouvrage n'est pas un essai théorique, mais bien un outil pratique pour repérer sur le terrain les lieux de sépultures. De la sorte, l'ouvrage propose, à partir des divisions des régions touristiques, la liste des entrées géographiques et le géopositionnement des cimetières de la province. De plus, des pictogrammes rendent possible un repérage rapide des intérêts appréciables de certains cimetières et un renvoi cartographique permet de les situer sur les cartes détachables qui complètent l'ouvrage.

Pour bonifier ce recensement géographique et rendre le tout moins aride, l'ouvrage inclut vingt courts textes, où des spécialistes québécois synthétisent certains aspects liés à la composante funéraire des cimetières. L'historien Ollivier Hubert y raconte une part souvent méconnue de l'évolution des pratiques funéraires en révélant que « ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle qu'apparaîtra la coutume, empruntée aux Anglo-protestants, de marquer la tombe d'une planche signalant l'identité du disparu. Antérieurement, les corps étaient enterrés indistinctement et le cimetière appartenait collectivement aux habitants » (p. 46-47). L'historien Michel Lessard y va d'une nomenclature des matériaux utilisés pour marquer l'immortalité, l'ethnologue Bernard Genest explique l'aménagement de l'espace social, la géographe Lorraine Guay fait émerger tout le patrimoine que recèlent les cimetières marins du Saint-Laurent et le conservateur Jacques Des Rochers expose les diverses représentations

des cimetières en art. Ces auteurs et les autres présentés dans l'ouvrage donnent ainsi au promeneur les principales clés de connaissance pour lui permettre d'interpréter et de mieux apprécier les subtilités des sites au cours de ses visites et de bien saisir l'originalité des spécificités liées aux développements des régions.

Le présent guide vient combler un manque en étant un excellent compagnon de route pour l'exploration de ces lieux de sépultures, archives à ciel ouvert.

### Pascal Huot



Linda Cardinal, Simon Jolivet et Isabelle Matte (dir.). *Le Québec et l'Irlande : culture, histoire, identité*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 291 p.

L'histoire des relations entre le Québec et l'Irlande bénéficie depuis quelques années d'un renouveau historiographique. En effet, si l'immigration et l'intégration des Irlandais au sein du Québec et du Canada furent des sujets déjà abordés par quelques études pionnières, la question du Québec et de l'Irlande du point de vue de la similitude entre leur destin national respectif est relativement nouvelle. Inscrit dans ce renouvellement historiographique, *Le Québec et l'Irlande : culture, histoire, identité*, dirigé par Linda Cardinal, Simon Jolivet et Isabelle Matte constitue un aperçu des nombreuses perspectives qu'offre la prise en compte du fait francophone dans la compréhension des rela-

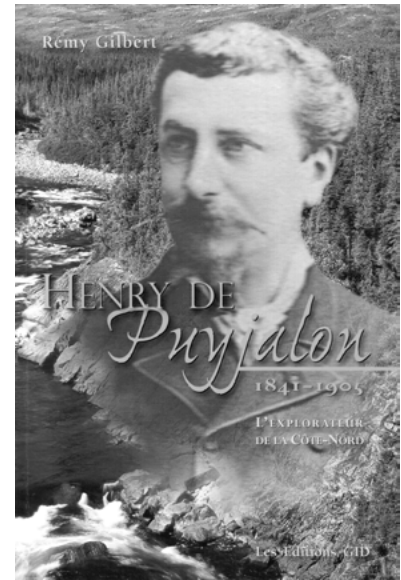
tions entre Irlandais et Québécois ou dans le parallèle Québec-Irlande. L'ouvrage regroupe une dizaine de contributions faites par des chercheurs provenant de disciplines variées, que ce soit l'histoire (Peter Bischoff, Matteo Sanfilippo, Simon Jolivet, André Poulin), les sciences politiques (Linda Cardinal, Marc Chevrier), l'anthropologie (Isabelle Matte), le cinéma (Kester Dyer), l'ethnologie (Gearóid Ó hAllmhuráin), les études européennes (Jerry White) ou canadiennes (Mary Haslam). Les articles sont regroupés en deux grandes parties, la première abordant les crises et les accommodements entre les populations irlandaise et canadienne-française en Amérique du Nord, et la seconde les représentations de l'Irlande et du Québec à travers leurs différentes productions culturelles.

À la lecture des contributions, on peut donc en apprendre davantage sur des thèmes aussi divers que le rôle des immigrants irlandais dans l'émergence du syndicalisme au Québec, la crise linguistique et sociale qui divisa les Canadiens français et les Irlandais en Ontario à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, ou encore la représentation irlandaise dans la presse du Bas-Canada lors des années précédant les rébellions de 1837-1838. En somme, *Le Québec et l'Irlande : culture, histoire, identité* est un ouvrage à la fois rigoureux et accessible qui permet d'en apprendre davantage sur l'influence mutuelle des Irlandais et des Québécois dans la définition de leur culture respective.

### Ariane Godbout

Rémy Gilbert. *Henry de Puyjalon, 1841-1904 : l'explorateur de la Côte-Nord*. Québec, Les Éditions GID, 2010.

Rémy Gilbert. *Mon île au Canada : Anticosti et son histoire sous Henri Menier, 1895-1913*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 388 p. Résidant de la Côte-Nord depuis environ 40 ans, Rémy Gilbert s'est lancé, depuis quelques années, dans l'exploration de l'histoire de sa région d'adoption. En plus de collaborer à plusieurs périodiques régionaux, ce professeur retraité a publié deux ouvrages portant sur des personnalités marquantes de l'histoire nord-côtière.



Son premier ouvrage, paru en 2010, porte sur le comte Henry de Puyjalon, aristocrate français qui passa la deuxième moitié de sa vie au Québec, dont une bonne partie dans ce qui s'appelait alors le Labrador. Les raisons de l'installation de Puyjalon en Amérique vers 1873 demeurent vagues; l'auteur évoque une volonté de « provoquer un changement complet dans l'orientation de son existence ».

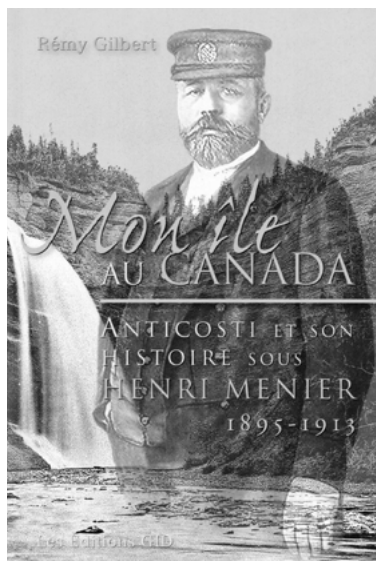
C'est surtout en raison des livres qu'il a écrits que Puyjalon suscite aujourd'hui encore l'intérêt. Trois passions animaient celui que l'auteur qualifie de « personnage énigmatique » : la Côte-Nord, la faune et ses richesses. Ces trois thèmes constituent la majeure partie de ses écrits, dont son *Guide du chasseur de pelleterie* (1893), ses *Récits du Labrador* (1894) et son ouvrage principal, *Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs d'animaux à fourrure* (1900), véritable « classique nord-côtier » auquel un chapitre est consacré.

Malgré les recherches dont le comte a déjà fait l'objet, son parcours demeure entouré de mystère. Sa vie elle-même est finalement peu connue, et c'est par bribes que sont décrits les déboires financiers de sa famille, ses compétences en minéralogie, ses talents musicaux, ses fréquentations au sein de la société de Québec, notamment dans le monde politique, son mariage avec la fille de l'ancien premier ministre Gédéon Ouimet et même les rumeurs faisant de lui un athée (voir l'*addenda*).

Grand amateur de chasse, au tempérament solitaire, Puyjalon découvre d'abord la Côte-Nord lors d'une exploration géologique pour le compte du gouvernement, au cours des étés 1880 et 1881. Quelques années plus tard, il accepte le poste de gardien du phare de l'île aux Perroquets, dans l'archipel de Mingan. C'est à partir de cette époque qu'il effectue des séjours périodiques dans l'île à la Chasse, où il construit une cabane rudimentaire dans laquelle il s'installe de façon définitive, « en quasi reclus », après la mort de son épouse en 1900. Il finira ses jours à cet endroit, en 1905, et y sera enterré, sans cérémonie, selon son souhait.

De l'œuvre et de la vie de Puyjalon, son biographe retient « une émergence discrète de la pensée moderne en matière de conservation » des espèces animales, à une époque où de telles préoccupations n'étaient guère répandues. L'ouvrage lui-même aurait pu bénéficier d'une documentation plus vaste qui aurait permis de remettre en contexte de façon plus détaillée la vie et la pensée du comte. Mais ce livre succinct va à l'essentiel et contribuera certainement à la diffusion des écrits de ce personnage incontournable de l'histoire de la Côte-Nord.

Dans son deuxième ouvrage, paru en 2013, Rémy Gilbert fait revivre Anticosti sous le règne du multimillionnaire français Henri Menier, propriétaire de l'île de 1895 jusqu'à sa mort en 1913. En se basant surtout sur les témoignages laissés par Georges Martin-Zédé, homme de confiance de Menier et directeur d'Anticosti pendant toute la période, l'auteur propose une narration chronologique de la vie sur l'île à cette époque marquée par



les ambitieux projets de son propriétaire. Peu de temps après l'achat d'Anticosti, Menier édicte un règlement strict et met en place une administration typique de l'entreprise privée à l'époque, avec l'objectif de rentabiliser son investissement et de créer « rien de moins qu'une colonie modèle où il serait le seul maître », selon l'auteur. Cette « organisation presque féodale » est cependant tempérée par la bienveillance, le « paternalisme généreux » de Menier envers la population insulaire, qui bénéficie d'une meilleure qualité de vie qu'ailleurs dans la province.

Les sources, plus nombreuses et détaillées, produites par les principaux acteurs de cette période, donnent ici naissance à un récit étoffé, vu de l'intérieur, où les épisodes marquants ne manquent pas. Multiples et variées, les initiatives visant la mise en valeur des ressources de l'île occupent une grande partie du livre : l'agriculture, l'élevage, l'introduction d'espèces animales, la pêche sportive et com-

merciale, la construction de routes, d'un chemin de fer et d'une somptueuse villa, l'exploitation forestière et d'autres encore, témoignent de cet « exemple unique de développement accéléré », selon les mots de l'auteur.

Au récit de ces projets s'ajoute la description des démêlés judiciaires du propriétaire avec les squatters de Fox Bay, véritable saga s'étalant sur plusieurs années, le problème récurrent des moustiques sur l'île, les rumeurs associant l'entreprise de Menier à un effort de reconquête du Canada par la France, et les fréquentes visites de personnalités prestigieuses, dont de nombreux membres des gouvernements.

La démesure de l'entreprise, financée à même la fortune personnelle du propriétaire, n'a rien perdu de son pouvoir de fascination, et la qualité de l'écriture rend l'ouvrage d'autant plus captivant. L'iconographie est riche et complète bien le texte. On déplorera toutefois l'absence d'une carte détaillée d'Anticosti, qui aurait permis au lecteur de situer les nombreux lieux auquel le texte réfère.

Propriétaire pendant dix-huit ans, Menier n'effectue finalement que six séjours dans son île avant d'être emporté par la tuberculose. Le règne des Menier à Anticosti se poursuit toutefois avec Gaston, héritier de son frère et propriétaire jusqu'en 1926. L'épilogue laisse d'ailleurs planer la possibilité de la publication d'une suite consacrée à cette période... ce dont on ne peut que se réjouir.

**Jean-Philippe Jobin**

Depuis plus de 30 ans,  
**les Éditions Cap-aux-Diamants**  
publient une revue trimestrielle  
traitant de l'histoire du Québec.

Visitez le site web : [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)  
Tél. : (418) 656-5040 | Téléc. : (418) 656-7282  
[revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Art, patrimoine et culture**

Bernatchez, Anne et al. *Les voitures hippomobiles de la collection Paul-Bienvenu*. Québec, Musée de la civilisation, 2015, 253 p.

Chesseboeuf, Myriam. *L'art de la calligraphie et de l'enluminure. Le passé en héritage*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 91 p.

Lahoud, Pierre et Frances Caissie. *Le Québec à vol d'oiseau 1922-1982. 60 ans de photographie aérienne*. Québec, Les Publications du Québec, 2015, 200 p. (Coll. « Aux limites de la mémoire », 23).

Martineau, Jacques. *Du lac Saint-Pierre aux îles de Mingan. Carnet d'archipels*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 73 p.

Ribordy, Geneviève. *La Maîtrise des petits chanteurs de Québec. 100 ans de chant et de tradition*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 151 p.

Saint-Jacques, Denis et Marie-José Des Rivières (dir.). *De la Belle Époque à la crise. Chroniques de la vie culturelle à Montréal*. Québec, Les Éditions Nota bene, 2015, 327 p.

Tremblay, Rosaire. *Charlevoix une roue qui tourne*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 45).

**Biographies**

Auget, Daniel. *Une rage de vivre sur fond de guerre. Georges Auget 1939-1948*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 71 p.

Nadeau-Lacour, Thérèse. *Marie Guyart de l'Incarnation. Une femme mystique au cœur de l'histoire*. Paris, Éditions Artège, 2015, 309 p.

Pouliot, Barbara. *Lever l'ancre. John Pouliot, naviguer sur les eaux du monde*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 327 p.

Quintal, Michelle. *Bernard Piché, grand maître de l'orgue*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 188 p.

Warren, Jean-Philippe. *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2015, 532 p.

**Essais**

Cloos, Patrick. *Pouvoirs, différences et stéréotypes*. Préface de Gilles Bibeau. Regard socio-anthropologique sur la santé publique américaine. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 208 p. (Coll. « Sociétés, cultures et santé »).

Doyon, Sabrina et Catherine Sabinot (dir.). *Anthropologie des espaces côtiers et de la conservation environnementale. Pêche, sel et flamants roses dans les Réserves de biosphère yucatèques au Mexique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 290 p. (Coll. « Nord-Sud »).

Durand, Caroline. *Nourrir la machine humaine. Nutrition et alimentation au Québec, 1860-1945*. Montréal & Kingston. London, Ithaca, Mc Gill-Queen's University Press, 2015, 301 p. (Coll. « Études d'histoire du Québec »).

Landry, Michelle, Martin Pâquet, Anne Gilbert (dir.). *Mémoires et mobilisations*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 307 p. (Coll. « Culture française d'Amérique »).

Mateoniu, Maria. *La mémoire refuge. L'orthodoxie et le communisme au monastère Saint-Nicolas*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 305 p.

Smith, Graeme. *Et les chiens bouffent les cadavres. Notre guerre en Afghanistan*. Traduction de Benoît Léger. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 313 p.

**Histoire**

Anctil, Pierre et Simon Jacobs (dir.). *Les Juifs de Québec. Quatre cents ans d'histoire*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2015, 244 p. (Coll. « Patrimoine urbain »).

Berthold, Étienne. *Une société en héritage. L'œuvre des communautés religieuses pionnières à Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 2015, 119 p.

*Les Cahiers des dix*. Numéro 68, 2014. « Explorer les mémoire et l'histoire ». Québec, Les Éditions La Liberté, 330 p.

Courteaux, Olivier. *Le Canada entre Vichy et la France libre, 1940-1945*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 296 p.

Deschamps, François. *La « rébellion de 1837 » à travers le prisme du Montreal Herald. La fondation par les armes des institutions politiques canadiennes*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 270 p. (Coll. « Cultures québécoises »).

Dziembowski, Edmond. *La guerre de Sept Ans, 1756-1763*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 670 p.

Fournier, Marcel. *La Rochelle et le Canada. Migrations transatlantiques aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Montréal, Éditions Histoire Québec, 2015, 88 p. (Coll. « Fédération Histoire Québec »).

Gossange, Peter et J.L. Little. *Une histoire du Québec. Entre tradition et modernité*. Montréal, Les Éditions Hurtubise, 2015, 479 p. (Coll. « Histoire et politique. Cahiers du Québec »).

Hardy, René. *Charivari et justice populaire au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 282 p.

*L'Histoire*. N° 410, avril 2015. « De Voltaire à Charlie. Combats pour une presse libre », 98 p.

Laperle, Dominique. *Entre concile et Révolution tranquille. Les religieuses au Québec une fidélité créatrice*. Montréal, Éditions Médiaspaul, 2015, 294 p.

Laporte, Gilles. *Brève histoire des patriotes*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 358 p.

*Revue d'histoire de l'Amérique française*. Volume 62, n° 3-4 (hiver-printemps), 2014, p. 272-483.

**Littérature**

*Estuaire*. N° 160, 2015, 161 p.

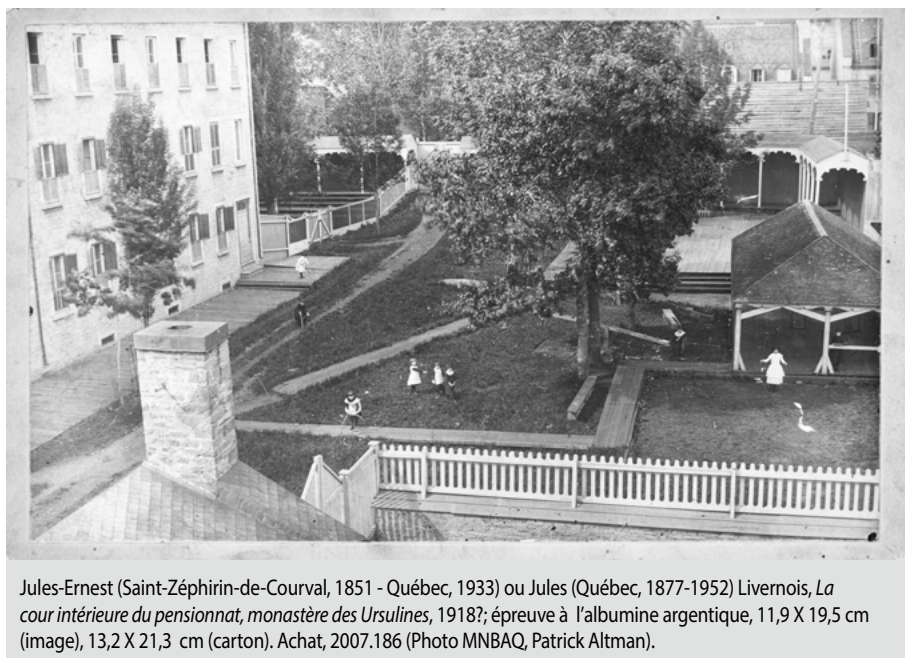
Langevin, André. *Cet étranger parmi nous. Essais et chroniques*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2015, 263 p. (Coll. « Papiers collés »).

Olivieri-Godet, Rita. *L'altérité amérindienne dans la fiction contemporaine des Amériques. Brésil, Argentine*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 234 p. (Coll. « Americana »).

**Yves Beauregard**

# LES LIVERNOIS CHEZ LES URSULINES DE QUÉBEC

Cette carte non signée, plus grande qu'un format cabinet, peut être attribuée à la famille des Livernois, le studio attiré des institutions scolaires d'excellence à Québec, notamment, l'Université Laval, les petit et grand séminaire ainsi que le couvent des Ursulines. En effet, on lui connaît maints clichés de ce dernier établissement, qu'il s'agisse de vues du cabinet des sciences, des jardins, de la chapelle, des salles d'étude, de l'infirmerie, des corridors, du réfectoire, du dortoir, des salles de récréation ou de réception, de groupes d'élèves, de scènes de croquet ou de l'orchestre du pensionnat (voir Francine Rémillard, *Cap-aux-Diamants*, été 1987). Le monastère, lieu à la fois pittoresque, romantique et empreint du mystère d'une communauté cloîtrée, ne pouvait que susciter l'intérêt et la curiosité des habitants et des touristes, voire la convoitise des photographes. C'est toutefois à la célèbre famille Livernois de Québec qu'il reviendra de nous en livrer les témoignages exclusifs et les plus éloquents. En effet, les Livernois, dont trois membres fréquenteront successivement le pensionnat – les sœurs Julia (1863-1867, Wilhelmine (1869-1879) et Ernestine (1869-1876) – arpenteront les nombreux corridors et diverses salles pour livrer un véritable reportage visuel du monastère. *Le Livre des pensions* (1864-1887) fait même état d'un contrat d'échanges de services entre la Maison Livernois et les Ursulines couvrant les frais d'éducation de Wilhelmine et d'Ernestine. Mais c'est Jules-Ernest, leur frère, qui, vers 1885, l'aura le mieux couvert et diffusé et, cela, jusqu'à son fils Jules qui, à son tour, confiera sa fille au couvent et poursuivra la tradition de photographe officiel de la



Jules-Ernest (Saint-Zéphirin-de-Courval, 1851 - Québec, 1933) ou Jules (Québec, 1877-1952) Livernois, *La cour intérieure du pensionnat, monastère des Ursulines*, 1918?; épreuve à l'albumine argentique, 11,9 X 19,5 cm (image), 13,2 X 21,3 cm (carton). Achat, 2007.186 (Photo MNBAQ, Patrick Altman).

communauté. Cette vue inusitée, prise des hauteurs à partir d'une fenêtre de l'aile Saint-Thomas, nous montre en plongée la cour intérieure du pensionnat. De jeunes élèves, toutes costumées de l'uniforme de la communauté, sont en train de s'amuser à divers jeux, trois avec un cerceau, une autre avec une corde à danser. Le cliché rend compte également de l'aménagement de la cour avec ses divers bâtiments, kiosques, clôtures et trottoirs de bois. Les archives du monastère des Ursulines conservent trois exemplaires de cette prise de vue, dont l'une en format carte postale. Selon les religieuses, la photographie daterait de 1918. Malheureusement, il n'y a aucune inscription ou signature qui permettrait de l'attribuer précisément à Jules-Ernest ou à son fils, Jules. Depuis cet achat, en 2007, et grâce aux donations successives de Michel Lessard, notamment un autre cliché

de la cour du pensionnat pris, cette fois, du sol, le MNBAQ conserve aujourd'hui plus d'une quinzaine de vues intérieures du monastère composées parfois de façon très moderne, tant dans les jeux savants de perspective que dans l'éclairage dramatique des lieux. Une véritable signature des Livernois, spécialistes des reportages photographiques des maisons d'enseignement de Québec. Par-dessus tout, le cliché du fameux studio ferme la boucle avec une étonnante vue de la cour intérieure prise aussi des hauteurs, mais dans ce cas en hiver et à l'extérieur du monastère, une épreuve signée et datée 50 ans plus tôt par un photographe encore inconnu, un dénommé J. Downes, un autre don de Michel Lessard.

**Mario Béland, msrc**  
**Historien de l'art**

## Le disque de Noël le plus authentique : Noël à la campagne, par la famille Larin

Après presque 60 ans, on peut encore se procurer le disque *Noël à la campagne*, qui fut longtemps introuvable en dépit de son succès auprès de plusieurs générations. C'est à partir de 1956 que sont parues, d'abord sur 78 tours, ces chansons de Noël (et du jour de l'An) de la famille Larin. Réunies sur 33 tours RCA Victor (par sa filiale, Gala) vers 1963, puis rééditées sur l'étiquette Pickwick Canada, ces versions originelles sont maintenant disponibles sur CD, mais seulement dans certains magasins spécialisés ou sur Internet.

Ayant vécu à Cornwall, en Ontario, Amédée « Jos » Larin a créé des chansons attachantes qui sont devenues immortelles. Souvent reprises, modifiées ou réarrangées, voici les versions d'origine. Qui ne se souvient pas de « La lettre du père Noël »? Cette chanson enfantine débutait par la voix chaleureuse de Jos Larin qui personnifiait le père Noël :

« Je m'appelle le père Noël et je m'ennuie beaucoup  
C'est pourquoi à tous les ans je quitte mon igloo  
Pour visiter les enfants car beaucoup m'ont écrit  
Parmi les lettres que j'ai reçues il y en a z-une qui dit... »

La partie suivante comportait des paroles enfantines chantées par Norma Larin imitant un enfant :

« Père Noël, j'veux des bebelles comme les années passées  
La promesse que j't'avais faite je l'ai toujours gardée  
Mon papa et ma maman j'ai toujours écoutés

Père Noël oublie-moi pas, laisse-moi pas l'cœur brisé ».

Dans la chanson suivante, chaque couplet de « Noël à la campagne » comprenait l'entonnement « Envoie, envoie la p'tite jument ». Le message de cette chanson à répondre était simple :

« Comme nous sommes de bons habitants (envoie, envoie la p'tite jument)  
Le jour de Noël est important (envoie, envoie la p'tite jument...)

[...]  
En cas de beau temps / mauvais temps (envoie la p'tite, la p'tite, tout' p'tite ...)  
[...]

À la messe de minuit on s'rend (envoie, envoie la p'tite jument ... ) ».

Un effet sonore caractérisait la première partie de « Noël à la campagne », lorsque les cloches de l'église devenaient de plus en plus présentes, jusqu'à l'intermède instrumental, pour ensuite disparaître.

La voix enfantine de Norma Larin entendue dans la chanson d'ouverture revenait dans « Le cœur du père Noël », où il était question de « bebelles qui sont brisées ». Puis, dans « La famille du p'tit Médée », Joe Larin introduisait dans chaque couplet un étrange discours à deux niveaux : l'un chanté (« Ma mère s'appelle »), et l'autre récité (« Marguerite », ou plus loin : « Fais attention »), comme en aparté. Les parties récitées étaient des phrases comme « Prends ton temps » ou « Fais donc comme les autres » qui ne semblaient pas toujours liées au vers précédent, créant ainsi une curieuse impression de discontinuité entre les vers chantés et ceux récités. Autre élément inhabituel, cette fois dans « Nos belles Canadiennes » : les couplets syncopés et chargés d'onomatopées (« Opa, opa, opa là ») créaient un effet absolument insolite. Sur le plan de l'orchestration, l'instrumentation reste simple, mais donne une unité à tout le

déon, à l'occasion du violon (dans la pièce « Le réveillon du jour de l'An »), harmonium et clochettes de Noël, le tout complété par un chœur mixte et enthousiaste. Les quatre dernières pièces sont des chansons à boire :



« Saluons la nouvelle année », « Oublions l'an passé », « Ti-Guste au jour de l'An », et « L'enjôleur ».

En réécoutant les premiers enregistrements de la famille Larin, on ressent encore aujourd'hui une sorte de ferveur, de candeur et d'authenticité que l'on ne retrouve plus dans la musique folklorique ambiante, qui trop souvent cherche à divertir facilement et à faire rire sur un ton loufoque.

Le boîtier et le feuillet intérieur du CD de *Noël à la campagne* pourraient presque battre le record du degré zéro d'information : ils ne fournissent aucun renseignement sur les artistes, leurs prénoms, ou sur les enregistrements, ni même de photographie des interprètes. La présentation minimale contraste avec la qualité de ces mélodies inoubliables de notre folklore.

### Yves Laberge

*Noël à la campagne (Chansons à répondre)*. Autrefois sur l'étiquette Gala (RCA Canada) et désormais sur CD (BMG Québec 74321-31607-2).

Portrait de la famille Larin  
<https://www.youtube.com/watch?v=wwm10YgMKDo>



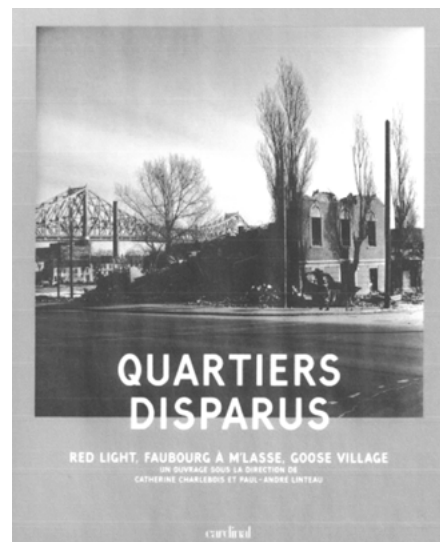
## Les quartiers disparus de Montréal à l'honneur

Le livre *Quartiers disparus. Red light, Faubourg à m'lasse, Goose Village* (Éditions Cardinal, 2014), publié sous la direction de la muséologue du Centre d'histoire de Montréal Catherine Charlebois et de l'historien de l'UQAM Paul-André Linteau, tous deux membres du Laboratoire d'histoire de Montréal, a remporté le prix d'excellence de l'Association des musées canadiens.

Ce prix prestigieux reconnaît le travail accompli par le Centre d'histoire de Montréal dans la recherche sur l'histoire de la métropole, un travail auquel le Labora-

toire ainsi que les Archives de la Ville de Montréal ont largement contribué. En effet, le livre produit à la suite de l'exposition du même nom permet de garder une trace du travail de recherche, d'analyse et de compréhension de la trame urbaine montréalaise. Fondé sur des sources photographiques et des témoignages oraux, *Quartiers disparus* présente une « reconstitution » des secteurs démolis de la ville autant qu'un geste de mémoire vivante.

**Jacques Saint-Pierre**



De gauche à droite : Louise Marchand, présidente-directrice générale de l'Office québécois de la langue française et présidente de la Commission de toponymie; Christine Saint-Pierre, ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine; Bernard Landry, ex-premier ministre du Québec; Pierre Laurin, frère de Camille Laurin; Francine Castonguay, épouse de Camille Laurin; Maka Kotto, député de Bourget pour le Parti québécois; Maria Mourani, députée d'Ahunatic pour le Bloc québécois. ([http://www.oqlf.gouv.qc.ca/photos/20110613\\_devoilement\\_buste2/index.html](http://www.oqlf.gouv.qc.ca/photos/20110613_devoilement_buste2/index.html)).

## Un buste du docteur Camille Laurin au parc de la Francophonie à Québec

Le 6 mai dernier, on a procédé au dévoilement d'un buste du docteur Camille Laurin, considéré comme le père de la Loi 101, la charte de la langue française. Le monument a été installé au parc de la Francophonie afin de rappeler la contribution du docteur Laurin au rayonnement de la langue française au Québec et dans le monde. Le socle est gravé d'une citation célèbre de celui qui a été nommé ministre d'État au Développement culturel par le premier ministre René Lévesque en 1977 : « La langue est le fondement même d'un peuple, ce par quoi il se reconnaît et il est reconnu, qui s'enracine dans son être et lui permet d'exprimer son identité. »

Œuvre du sculpteur Léonard Simard, ce buste est le jumeau d'un autre installé à Montréal en juin 2011, dans le parc adjacent à l'édifice Camille-Laurin et aux bureaux de l'Office québécois de la langue française. L'œuvre est le fruit d'une campagne mise sur pied par le Fonds commémoratif Camille-Laurin au lendemain du dixième anniversaire du décès de cette figure marquante de l'histoire récente du Québec, en 2009.

## Une passion pour les meubles et les arts décoratifs canadiens


Le 26 mai dernier, le Musée canadien de l'histoire lançait une nouvelle exposition en ligne, « La collection Harbinson – Une passion pour les meubles et les arts décoratifs canadiens ». Fruit d'une recherche méticuleuse, cette exposition présente plus de 150 images d'objets sélectionnés parmi les quelque 350 réunis par John et Heather Harbinson. Il est donc possible d'examiner les meubles, les textiles, les pièces en terre cuite, les tableaux et les sculptures de cette collection acquise par le musée en 2007. « Cette remarquable collection de meubles et d'œuvres d'art donne un aperçu unique du quotidien des nouveaux arrivants », explique Jean-Marc Blais, directeur général du Musée canadien de l'histoire. Ayant consacré leur vie à rassembler ces merveilleux objets, les Harbinson souhaitaient faire connaître leur collection à la population canadienne. Grâce à la nouvelle exposition en ligne, nous présentons ce précieux héritage aux gens



Heather et John Harbinson (<http://www.museedelhistoire.ca/harbinson/credits/>).

de partout au pays et dans le monde. » Les premiers colons qui se sont établis au Canada sont à l'origine d'un vaste éventail d'objets domestiques révélateurs des préférences locales, des matériaux et des procédés de fabrication. Les préférences des premiers Canadiens au Québec, en Ontario et dans les Maritimes étaient souvent cal-

quées sur les styles dominants dans leur patrie d'origine, que ce soient les îles Britanniques, la France ou d'autres régions d'Europe. À mesure que les colonies nord-américaines gagnaient en maturité, les couleurs locales sont ressorties, pour donner lieu à des styles et à des matériaux propres à chaque région.



**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC**  
(fondée en 1937)

**FIER PASSÉ OBLIGE**

---

- pour **RECEVOIR** régulièrement des publications de haute qualité
  - le bulletin Québécois
  - le Calendrier des vues anciennes de Québec
  - la revue Cap-aux-Diamants (membres privilégiés)
- pour **RENCONTRER** d'autres passionnés de l'histoire
- pour **ASSISTER** gratuitement aux activités organisées par la SHQ
  - les conférences publiques
  - les expositions présentées par la Société historique
- pour **PROFITER** de notre centre de documentation
- pour **BÉNÉFICIER** d'un tarif préférentiel
  - sur le prix courant de nos publications
  - sur nos excursions et visites patrimoniales

---

**Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet**

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8  
 téléphone: 418-694-1020 poste 256  
 courriel: shq1@bellnet.ca  
 www.societehistoriquedequebec.qc.ca




ASSOCIATION DES PROFESSEURS ET DES PROFESSEURES, L'ÉCOLE DES COLLÈGES DU QUÉBEC

**Un regroupement de professeurs et professeures d'institutions de niveau collégial publiques et privées, francophones et anglophones, qui contribue au rayonnement de l'histoire dans leurs milieux.**

Pour information : Jean-Louis Vallée  
 (418) 248-7164 poste 117 = [jvallee@cec.montmagny.qc.ca](mailto:jvallee@cec.montmagny.qc.ca)

**Archives du Séminaire de Nicolet**  
... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :  
du lundi au vendredi  
de 9 h à 12 h  
de 13 h à 16 h 30



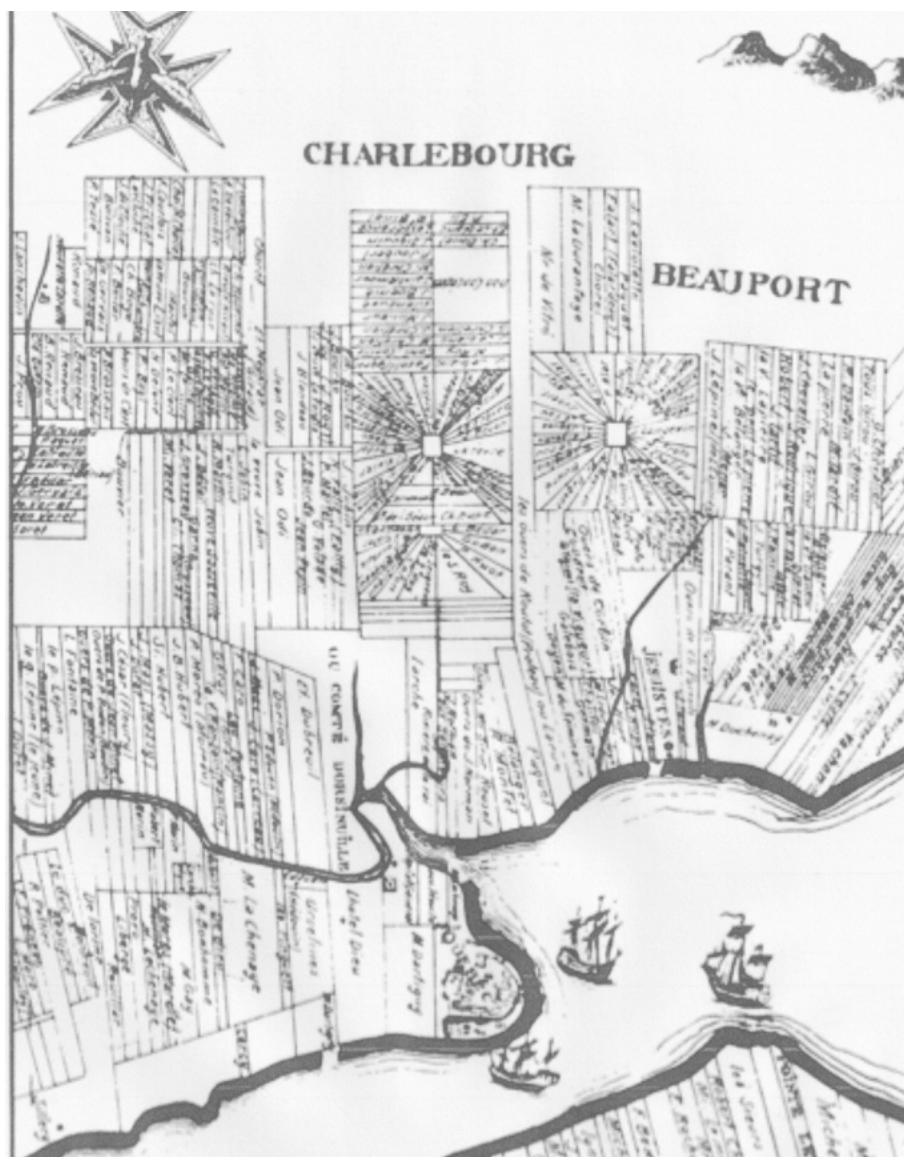
NOBLE PASSÉ ENGAGÉ

900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5  
 Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543  
 Courriel électronique : [seminairenicolet@sogetel.net](mailto:seminairenicolet@sogetel.net)  
 Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>  
 Centre régional d'archives privées agréé

# 1665-2015

## LE TRAIT-CARRÉ DE CHARLESBOURG A 350 ANS

L'histoire du Trait-Carré remonte à 1665. Les Jésuites sont alors propriétaires de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges depuis 1626. Le peuplement de leur fief tarde : il faut attendre l'arrêt royal de 1663 pour que les membres de la Compagnie de Jésus débentent leur travail. Cet arrêt de Louis XIV ordonne de regrouper les habitations en bourgs pour faciliter la défense de la colonie, pour centraliser les services et pour corriger l'étalement rural. Les Jésuites font alors défricher un carré d'environ neuf hectares avec au centre un espace réservé pour l'église, le presbytère et le cimetière. Ce noyau est entouré par un pâturage commun. Les censives de forme trapézoïdale sont concédées à la fin de février 1665 et rayonnent tout autour du carré. C'est la première utilisation du plan radial en Nouvelle-France au lieu-dit du Trait-Carré ou Charlesbourg. L'ensemble occupe une superficie de 25 hectares. À l'hiver 1665, peu après son arrivée, l'intendant Jean Talon entreprend d'établir trois bourgs sur les plateaux situés au nord de Québec. Cette initiative cause quelques frictions avec les Jésuites, toujours seigneurs du lieu. Les religieux sont bien propriétaires de ces terrains, mais Talon fait valoir la raison du bien commun qu'il oppose au bien particulier des Jésuites. Le ministre français Jean-Baptiste Colbert approuve le plan de Talon et les Jésuites, à leur corps défendant, doivent céder une partie de leur seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. Sur ces terres, Talon projette d'établir les villages de Bourg-Royal, de Bourg-la-Reine et de Bourg-Talon, toujours selon le plan en étoile mis en application initialement par les Jésuites à Charlesbourg. Seul le pre-



Le trait carré de Charlesbourg sur la carte de Gédéon de Catalogne de 1709.

mier plan de Bourg-royal est complètement réalisé. Au sud de Charlesbourg, le bourg de Petite-Auvergne est dessiné avec un demi-plan radial.

En créant ces « corps de communautés », l'intendant veut donner l'exemple d'habitations construites « de proche en proche ». Il répond ainsi aux instructions

de Colbert pour l'établissement de nouvelles familles dans la colonie et prépare l'immigration éventuelle des soldats français désireux de se fixer au pays. Si les Jésuites sont les premiers à concéder des terres selon le plan en étoile, Jean Talon en est ensuite le principal promoteur tant et si bien qu'un mythe tenace lui attri-



Le trait carré de Charlesbourg. Photographie Edward 1937 (Virtual museum.ca).

sœurs du Bon-Pasteur et le collège des Maristes sont érigés en 1883 et 1903, respectivement. Municipalité de village en 1914, Charlesbourg devient une cité en 1949. Malgré l'urbanisation de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le plan radial et le tracé de la commune restent bien visibles dans le paysage. Cet espace d'une grande richesse historique et culturelle est reconnu comme site patrimonial en 1965. Puis, en janvier 2002, Charlesbourg est fusionnée à la Ville de Québec et en devient un des arrondissements.

Dès 2008, des organismes et des citoyens de Charlesbourg ont amorcé la réflexion sur les fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire du premier Trait-Carré dont le souvenir reste bien vivant. Le plan radial utilisé par les Jésuites et repris par Jean Talon inspire le logo de ces fêtes et plusieurs conférences historiques figurent au programme des festivités pour souligner l'importance du Trait-Carré dans le patrimoine québécois.

**François Droïin**

bue la fondation du Trait-Carré. Ce plan, tout à fait nouveau, répond aux besoins de l'époque. Thomas Chapais écrira ensuite dans son *Histoire du Canada* : « Les terres étaient triangulaires et les habitations construites au sommet du triangle se trouvaient toutes groupées autour du carré ou du trait-carré où devait s'élever l'église ou la chapelle ». Sans réduire la superficie des terres, cette disposition rapprochait les habitants qui pouvaient ainsi mieux s'entraider. De plus, cette proximité du noyau villageois devait faciliter l'accès des colons au prêtre et au notaire. Cette planification reste cependant un cas isolé en Nouvelle-France et demeure une caractéristique de Charlesbourg. En 1693, la paroisse Saint-Charles-Borromée est érigée et, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, le village sert de garde-manger à la région de Québec. Durant le siège de Québec en 1759, plusieurs familles de l'île d'Orléans s'y réfugient pour échapper aux troupes anglaises de James Wolfe. Le développement de Charlesbourg va s'accélérer au XIX<sup>e</sup> siècle bien que son caractère agricole prédomine jusqu'au milieu du siècle suivant. Par contre, le noyau du village, le Trait-Carré, se densifie. De belles résidences, des ateliers

et des petits commerces s'implantent à travers les maisons de ferme. L'église actuelle est construite en 1830 et le nouveau presbytère en 1875. Le couvent des



Le trait carré de Charlesbourg aujourd'hui (Google Earth Map).

## **POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL**

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

**Du 29 mai au 25 octobre 2015.**

*Les Aztèques, peuple du Soleil*

Cette exposition internationale offrira aux visiteurs le privilège unique d'approcher des témoins matériels authentiques du grand peuple aztèque. Ces témoins sont nombreux et magnifiques, pour ne pas dire époustouffants. La diversité et la force des objets de cette exposition annoncent une expérience haute en couleur, une incursion dans le monde impressionnant, parfois même troublant, des Aztèques.

**Jusqu'au 3 janvier 2016.**

*Neige*

## **MUSÉE MCCORD**

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

*David W. Marvin : chroniques de rue 1965-1975*

**Expositions permanentes.**

*Porter son identité. La collection Premiers Peuples*

*Montréal - Points de vue*



## **MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC**

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

**Jusqu'au 27 septembre 2015.**

*Inspirations Japon. Des impressionnistes aux modernes*

**Jusqu'au 7 septembre 2015.**

*Diane Morin. Apparitions*

**Jusqu'au 10 janvier 2016.**

*Jean-Paul Riopelle*

*Hommage à Rosa Luxembourg*

**Jusqu'au 27 septembre 2015.**

*Nippon-fiction*

## **MUSÉE DE LA CIVILISATION**

(5, rue Dalhousie, Québec)

**Été 2015.**

*Réouverture de l'exposition C'est notre histoire*

**Jusqu'au 10 avril 2016.**

*Égypte magique*

Les anciens Égyptiens avaient une confiance inébranlable dans la magie où sont liés intrinsèquement les hommes, les dieux, les morts. Ils la considéraient à la fois comme la source d'une sagesse surnaturelle et un moyen d'influencer le destin. Selon un mythe égyptien, les dieux avaient employé la magie pour créer le monde et conféré des pouvoirs aux hommes pour les aider à survivre. L'exposition présente certaines pièces des plus importantes collections égyptiennes au monde.

**Jusqu'au 14 février 2016.**

*Corps rebelles*

**Du 21 octobre 2015 au  
15 septembre 2016.**

*Lignes de vie*

*Art contemporain des Autochtones  
d'Australie*

## **MUSÉE DE CHARLEVOIX**

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

**Exposition permanente.**

*Charlevoix raconté - fabuleux familialer*

**Du 11 mai 2015 au 27 mars 2016.**

*Nos trésors. Vos histoires*

**1<sup>er</sup> octobre au 31 décembre 2015**

*Marc Tremblay*

*Dessins à l'encre sur toile*

## **MUSÉE MARIUS BARBEAU**

(139, rue Sainte-Christine,  
Saint-Joseph-de-Beauce)

**Expositions permanentes.**

*La Beauce, mythes et réalités*

*Céramique de Beauce*

## **CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL**

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

**Jusqu'en octobre 2015.**

*Scandale! Vice, crime et moralité à  
Montréal, 1940-1960*

**Du 18 septembre 2015 au  
4 septembre 2016.**

*Dans l'Griff*

## **MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE**

(2, côte de la Fabrique, Québec)

**Exposition de référence.**

*Partir sur la route des francophones*

*Révélation*

## **MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE**

(100, rue Laurier, Gatineau)

**Jusqu'au 12 octobre 2015.**

*Les Grecs - D'Agamemnon à Alexandre  
le Grand*

**Jusqu'au 4 janvier 2016.**

*1867 - Rébellion et Confédération*

**Jusqu'au 26 janvier 2016.**

*Terry Fox - Courir au cœur du Canada*

**Du 27 juin 2015 au 27 juin 2016.**

*Souvenons-nous*

Cette expovitrine présentée par le Musée de la monnaie raconte le parcours de la pièce d'un cent, qui s'échelonne sur plus de 150 ans.

## **MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL**

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest,  
Montréal)

**Jusqu'au 18 octobre 2015.**

*Métamorphoses. Dans le secret de  
l'atelier de Rodin*

**Jusqu'au 27 septembre 2015**

*Michael Williams. Yard Salsa*

**Du 24 octobre 2015 au 31 janvier  
2016.**

*Nos années vingt - Montréal moderne*

*Le groupe de Beaver Hall*

## **MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES**

(431, avenue Saint-Charles,  
Vaudreuil-Dorion)

**Du 19 septembre 2015 au 31 juillet  
2016.**

*Fréquences radio*

**Du 20 juin au 13 septembre 2015.**

*Tour du chapeau*

**Jusqu'au 20 décembre 2015.**

*Le coffre à jouets*

## **MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE**

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

**Jusqu'au 4 octobre 2015.**

*Le temps file, les chapeaux défilent*

**Jusqu'au 26 juin 2016.**

*Dans mon temps... les jouets*

**Jusqu'au 7 février 2016.**

*La terre et ses maîtres céramistes*

**Du 16 juin 2015 au 11 septembre  
2016.**

*En chair et en muscles : le phénomène des  
hommes forts québécois*

**Jusqu'au 11 octobre 2015.**

*Histoires de pêche : dans les filets de  
Benoît Desjardins*



## **MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC**

(12, rue Donnacona, Québec)

**Exposition permanente.**

*L'Académie des demoiselles*

**Exposition temporaire.**

*Le grand art de la broderie. Marie*

*Lemaire des Anges et son atelier*

## **MUSÉE DE LA GASPÉSIE**

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

**Exposition permanente.**

*Gaspésie... Le grand voyage!*

## CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTO- RIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

**Jusqu'au 20 novembre 2015.**

*Le régiment de Carignan-Salières : racines de nombreux Québécois*

En 1665, les quelque 1 000 officiers et soldats de ce régiment débarquent pour défendre la colonie contre les attaques iroquoises et, éventuellement, la peupler. En 1668, au licenciement du régiment, 325 soldats décident de demeurer au pays pour s'y établir. De ce nombre, 238 ont pris épouse au Canada, en majorité des Filles du Roy. Ainsi, un très grand nombre de Québécois ont pour ancêtres ces valeureux militaires devenus colons. En plus des membres de ce régiment, quatre compagnies arrivent la même année avec le sieur de Tracy. Une cinquantaine de soldats de ces troupes s'implanteront aussi ici.

## MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

**Jusqu'au 31 décembre 2017.**

*Le salon d'honneur de la Légion royale canadienne*

**Jusqu'en février 2017.**

*Des Canadiens ordinaires à des époques extraordinaires*

**Jusqu'au 15 novembre 2015.**

*Histoire orale – un siècle de services canadiens de dentisterie militaire*



## EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

**Jusqu'au 11 novembre 2015.**

*Les troupes ferroviaires canadiennes, ces héros oubliés*

**Exposition permanente.**

*Vivre l'aventure ferroviaire au Canada*

## LIEU HISTORIQUE NATIONAL MAISON WILFRID-LAURIER

(16, rue Laurier Ouest, Victoriaville)

**Exposition permanente.**

*Laurier et son temps*

**Jusqu'au 15 novembre 2015.**

*L'éducation québécoise au temps des Laurier*

## MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

**Expositions temporaires.**

*Partir pour la famille, croyances et réalités*

*Tableau de vie, plus qu'un portrait*

*Léon Trépanier, journaliste-villégiateur*

**Yves Beauregard**





# ARTICLES DE PÉRIODIQUES - Index en ligne

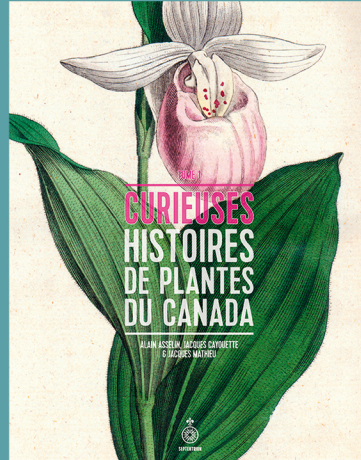
<http://www.sgq.qc.ca> ou <http://www.sgcf.com>

Généalogie - Héraldique  
Histoires de famille

Plus de 500 périodiques  
Plus de 30 000 articles du Québec  
et autres régions du Canada,  
des États-Unis et de la France  
Mise à jour régulière de l'index



Partenariat entre la Société de généalogie de Québec  
et la  
Société généalogique canadienne-française

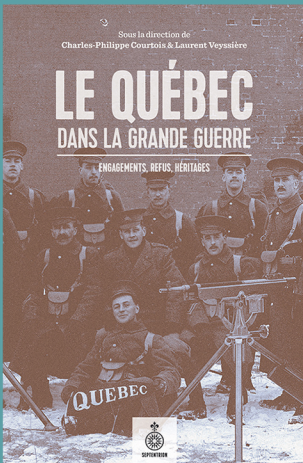
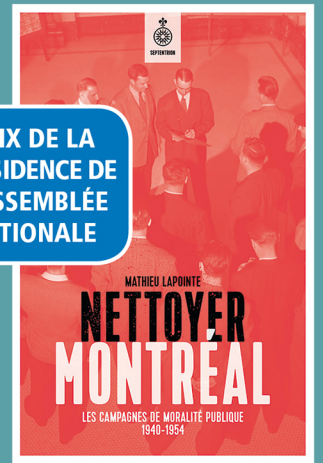


PRIX GUIZOT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



SEPTENTRION

PRIX DE LA PRÉSIDENTE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE



TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

